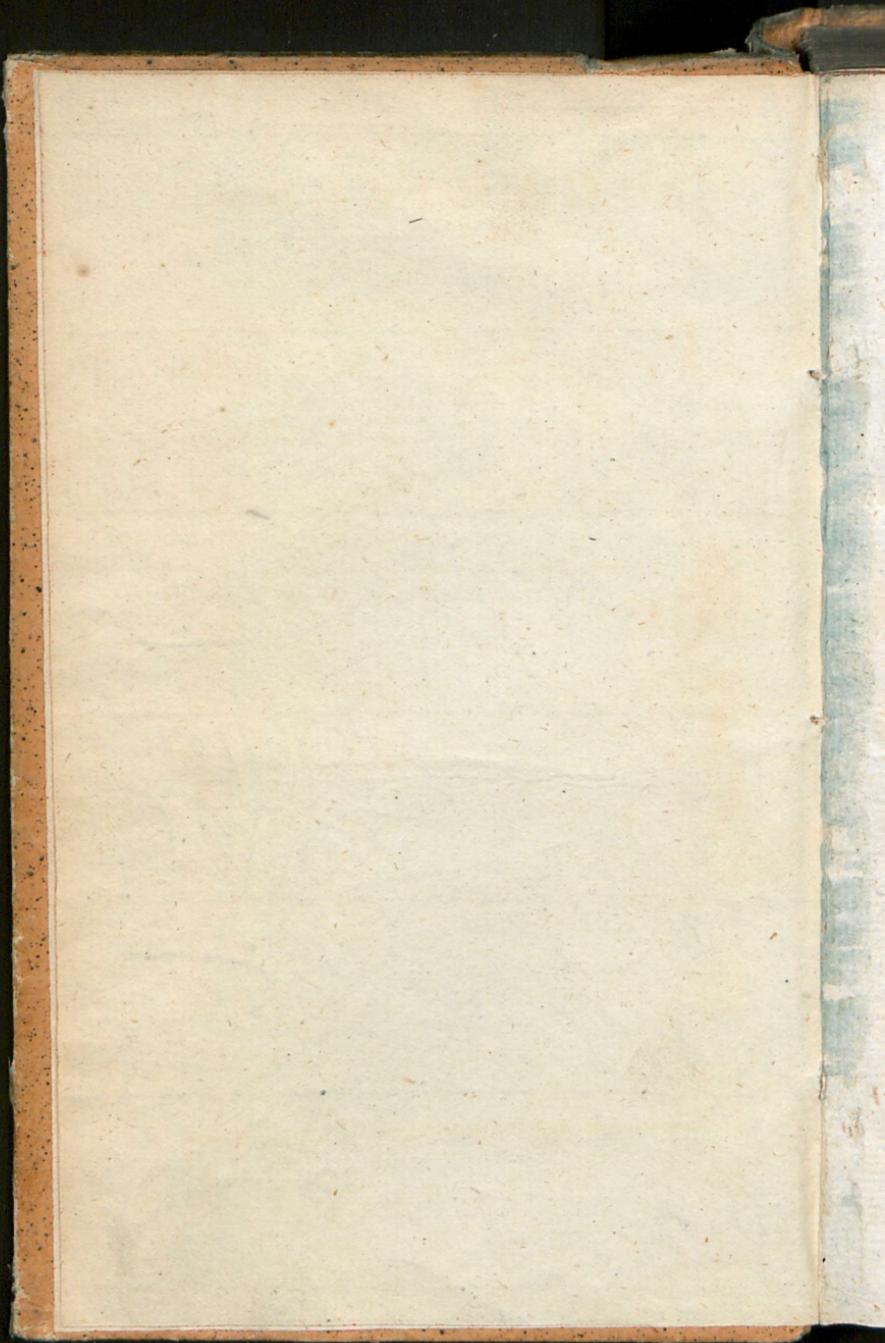


CARRIERS
OR
LECTURE

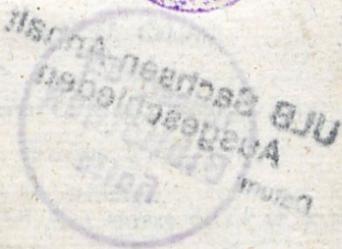
Premier volume

1775



CAHIERS
DE
LECTURE.

Premier volume.



1789.



C A H I E R S
D E
L E C T U R E

Premier volume.

ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Bibliothek
Datum
Halle

L 2, 4516

1789

T a b l e
des matières du premier volume.

Estampe. Portrait,

I. Cahier.

<i>I. Manuscrits.</i>	<i>Pag.</i>
Portrait.	2
<i>II. Fragmens, ou extraits de livres.</i>	
1. Lettres sur Naples, en 1785, par M. Dupaty	9
2. Histoire du père Nicolas.	29
3. Trois lettres de feu Lord Lyttelton.	49
4. Essai sur l'astronomie.	63
5. Lettre de Sterne.	73
6. Notice sur la personne & sur les œuvres de Salomon Geffner; par M. de Mayer.	79
7. Lord Clive; par M. Mercier.	97
8. Poësies.	100

II. Cahier.

<i>I. Manuscrits.</i>	
Sur les vertus du feldans l'économie rurale.	107
<i>II. Fragmens, ou extraits de livres.</i>	
9. La folle en pèlerinage.	121
10. Fragment d'un voyage de sir W. Shittrle- Headed.	142
11. Le Vauxhall, aux environs de Londres.	164
12. Mélanges.	176
13. L'innocence reconnue.	179
14. Trois fragmens tirés du nouveau tableau de Paris; par M. Mercier.	185
15. Quel danger!	197
16. Poësies.	204

III. Cahier.

Pag.

I. Manuscrits.

Sur les vertus du sel dans l'économie rurale :
suite. 211

II. Fragmens, ou extraits de livres.

17. Suite du fragment d'un voyage de sir W.
Shittle-Headed. 221
18. La cage de fer; fragment du journal de vo-
yage d'Alexandre de Schell. 242
19. L'illusion de l'amour; conte par M. Imbert. 251
20. Léonce à Erotique son ami: traduction de
l'Italien d'Algarotti. 265
21. Mélanges. 276
22. Remarques diététiques sur l'usage de la
poire. 282
23. Anecdotes & bons mots. 285
24. Preceptorat: par M. Mercier. 291
25. Portrait: par le même. 296
26. Le Morai: poème par Miss Williams. 300
27. Poésies. 308

IV. Cahier.

I. Manuscrits.

L'hommage du cœur aux acteurs de la comédie,
Pamant auteur & valet. 315
Azibah, conte; par une jeune demoiselle. 318

II. Fragmens, ou extraits de livres.

28. Suite des fragmens d'un voyage de Sir W.
Shittle-Headed. 329
29. Révolutions des modes Françaises, par M.
Ponce. 346
30. Du défagrément des voyages. 362
31. Epître à l'enfance. 378
32. Histoire du major André. 382
33. Evénemens de la vie d'une jeune fille entre-
tenue & d'un jeune & joli cheval. 388
34. Lettres érotiques. 392
35. Remarques de M. le comte de Mirabeau
sur le livre intitulé, la vie du baron de
Trenk. 402
36. Mélanges. 410
37. Poésies. 418

I.
M A N U S C R I T S.

C. de L. 1789. N. I.

A



MANUSCRIT

e
f
J
f
d
j
f
r
l
f
a
p
d
l
ti





Portrait.

JE ne suis pas belle, c'est un bonheur, car je sens que l'avantage de l'être m'auroit rendu fort vaine. Cependant je me trouve souffrable. Je suis vive, complaisante, mais je m'emporte facilement. Ma raison tâche de corriger ce grand défaut, mais je crains qu'elle n'y parviendra jamais tout à fait. Cependant personne n'en souffra plus que moi même — je m'en fais des reproches amers, & ne manque jamais d'adoucir les suites de mon emportement par un repentir sincère. Je n'ai pas l'esprit brillant, mais je l'ai assez pénétrant pour connoître mon monde & pour deviner le moindre intérêt, ou le moindre éloignement que j'inspire. J'ai quelques talents, mais ces talents n'ont point été assez cultivés pour m'autoriser à des prétensions, & je

suis fort éloigné d'en faire. Je n'ai nul penchant à l'intrigue, mon coeur est peiné au plus vif quand je me vois souvent contrainte de dissimuler. J'ai beaucoup d'ambition, on dit, que j'en ai trop parcequ'on ne m'a jamais vû ni ramper, ni supporter des humiliations. Je n'ai pas le défaut d'être babillarde, ni celui de manquer de parole. Je ne suis point capricieuse, je puis plier à tout pourvû qu'on ne me brusque pas & que mon ambition ne soit pas blessée. Je suis un peu impatiente, particulièrement avec les fots. Je ne gêne personne & ne veux pas être gênée, si cela m'arrive pourtant je prends de l'humeur. Je déteste l'avarice & les préjugés sans avoir le courage de combattre tous le préjugés, que l'honneur fait naître. — Je prends rarement une résolution forte, mais dès qu'elle est prise, je tiens ferme & dut il m'en couter la vie. J'ai le coeur bon, désintéressé, compatissant & d'une sensibilité extrême, qui fait les délices & le tourment de mon existence. Je m'intéresse facilement, mais ce n'est que la conviction d'un mérite, qui m'attache. Il me coute infiniment de me détacher & je puis agir quelquefois avec une indulgence étonnante pour ne pas être obligée de rompre, mais dès que j'y parviens c'est pour la vie. Je ne cesse cependant pas de rendre justice à ceux dont je me suis séparée, j'aime à leur rendre des services & ils peuvent même re-

gagner une partie de mon estime, *mais jamais, ni ma confiance, ni ma tendresse.* J'aime à faire du bien, j'y mets mon bonheur & on m'a souvent trouvée dans les plus cruelles inquiétudes & fondant en larmes, pour ne pas avoir pu secourir un être souffrant. Je suis fort tolérante. Ayant vu, que les vices de l'homme comme ses vertus dépendent très souvent de ses situations & des circonstances, je pardonne les uns sans apothéoser les autres. — J'en excepte pourtant un vice auquel je fais rarement grâce, c'est l'ingratitude. Je prétens que l'homme dégénéré au dernier degré peut du moins être reconnoissant, car c'est un instinct né avec nous qui nous y porte, & dont même les animaux sont susceptibles. Il faut donc étouffer la nature pour être ingrat. J'ignore la haine, l'envie, & la vengeance, mais je méprise là où d'autres haïssent, & on m'a bien de fois assuré que mon air de dédain est tranchant.

Je suis très délicate envers ceux qui sçavent apprécier ma délicatesse & je néglige ceux qui en abusent. L'amitié est un vrai besoin pour mon coeur — Les expériences les plus tristes n'ont pu refroidir le coeur. Je suis amie tendre fidèle & capable de faire de grands sacrifices, aussi puis-je endurer souvent les grands & tristes événemens de cette vie, quand au contraire je succombe quelques fois à des peines légères.

J'aimais autrefois à la passion un dehors
brillant Je me sens encore quelques restes de
cette foiblesse; j'en rougis, je tâche de la sup-
primer & elle s'évanouit à l'aspect du mérite que
j'estime où je le trouve. D'ailleurs je n'ose pas
oublier encore un trait qui me caractérise —
c'est que le ridicule fait une vive impression sur
moi. Je m'en amuse — je m'en moque même,
malgré cela j'espère qu'on me passera ce défaut
parceque mon coeur n'y prend jamais part, —

*Envoi à Mr. R * * **

Sachez, mon cher ami, que j'ai le *vol* des belles,
Et que j'aime à *voter* quand je *vole* autour d'elles;
De grace, pardonnez au plaisant *voleur*,
Qui, comme St. Crispin, vous en fait un cadeau.
Un beau jour je *volois* chez mon aimable tante;
L'amour cède au respect, pourtant j'ai si bien fait,
Qu'à la place du coeur j'ai *volé* son portrait;
Jugez par ce portrait, combien elle est charmante.
Partageons, mon ami, tous nos *vols* entre nous;
Vous gagnerez des vers, des fleurs, & des joujoux;
Mais si de votre part un coeur entre en partage,
Un coeur *volé* par Vous, j'y gagne davantage.

II.
FRAGMENS
OU
EXTRAITS DE LIVRES.

A iv





I.

Lettres sur Naples, en 1785.
par Mr. Dupaty.

I.

Voir *Naples*, disent les Napolitains, & puis
mourir. Et moi je dis : voir *Naples*, & puis
vivre.

Devant *Naples*, & à dix-huit milles en mer,
on aperçoit l'isle de *Caprée*. Affreux *Tibère*!

Deux chaînes de côteaux embrassent cette
mer, & semblent aller joindre *Caprée*, pour
fermer le passage aux vaisseaux.

Chacun des côteaux est également favorisé
de la nature & des arts; si celui-ci étale *Portici*,

A v

Herculanum, *Pompeja*, une foule de maisons de campagne; celui-là étale la belle promenade, & le beau quai de *Kiaia*, la *villa Réale*, & une multitude de palais.

Sur l'un de ces côteaux, il est vrai, domine & fume le *Vésuve*; mais le laurier du tombeau de *Virgile* s'élève & verdit sur l'autre.

Ce château, qui s'avance au milieu de la mer, ces palais qui la bordent, ces côteaux qui la dominent, ce *Vésuve*, dont la réverbération l'enflamme, ces barques qui la sillonnent, ces vents qui la tourmentent, cette isle de *Caprée*, qui la termine, & enfin, ce brillant soleil, qui, tous les jours, pour aller d'un rivage à l'autre, passe . . . tout cela forme un tableau, une situation, un enchantement, qu'il est impossible de rendre.

J'arrive à *Naples*, & déjà je conçois que *Virgile* a composé, à *Naples*, ses *Georgiques*; que des hommes sensibles & délicats, la comparant à une belle vierge; l'ont appelée *Parthenope*; je conçois, enfin, qu'ils lui ont donné le surnom d'oisive. Eh! qu'y a-t-il à faire à *Naples*, si ce n'est de jouir & de vivre?

II.

Le château *Capo-di-Monte* mérite moins sa réputation que son nom.

Il prend fantaisie, un jour, à je ne sais quel roi de Naples, de placer un château sur la crête de la montagne, à laquelle est adossé Naples. On creuse, on porte des pierres, on taille, on élève, on couvre. On aperçoit alors que tout ce vaste édifice pose entièrement sur une carrière; & on a recours, pour le soutenir, à des travaux prodigieux. Enfin quand l'édifice peut tenir debout, on découvre qu'il n'y a point d'eaux aux environs; point de chemin facile pour les voitures; que le château est éloigné de tout. On l'abandonne. Seulement on jette dans les appartemens des poignées de livres; on accroche aux murailles quelques centaines de tableaux; on établit un médaillier dans une salle; & voilà le château devenu musée. Vous riez! Avez-vous vu le Louvre.

Le château *Capo-di-Monte* ne mériteroit guère la peine que les étrangers sont obligés de prendre, pour obtenir la permission de le voir, sans la *Danaé* du Titien, & quelques tableaux du Corrège, qui les appellent.

Danaé est belle, il est vrai; mais c'est toujours la même femme que le Titien nous pré-

sente, tantôt sous le nom de Vénus, tantôt sous le nom de Danaé, tantôt sous un autre nom. Le Titien n'avoit-il jamais vu qu'une femme, ou n'en avoit-il aimé qu'une?

Quoi qu'il en soit, ce peintre me semble, jusqu'à présent, le seul qui ait vraiment peint la nature humaine; les autres ne font que la dessiner, plus ou moins mal, & qu'enluminer leurs desseins.

Ce n'est pas l'imagination seule qui trouve, dans les tableaux du Titien, la nature humaine; c'est l'œil lui-même: & l'œil n'a pas besoin, pour l'y trouver, d'être aidé par la mémoire, ou par l'habitude, car elle y est. L'imitation est tellement complete, qu'elle ne fait pas illusion.

Si ce savant pinceau, qui a réussi à faire la nature humaine, comme d'autres à faire le ciel ou l'eau, ou les fleurs, eût servi une imagination plus sensible, quels tableaux il eût enfantés?

Mais le Titien faisoit beaucoup mieux le corps, que l'ame. Il entendoit peu la langue des passions, & favoit mal la parler.

La nature avoit réservé ce don à l'incomparable Corrège. Le Corrège! comme il entendoit particulièrement la tendresse! C'est sur cette ai-

maïble affection qu'il verfoit , pour ainfi dire, toutes les autres ; elle en étoit comme le fond. On diroit que tous les perfonnages, qu'il a introduits dans fes tableaux , ou aimoient , ou avoient aimé.

Avec quelle bonne foi rit cet enfant ! avec quelle vérité sourit cette jeune fille ! les joues & la bouche de cette charmante fille (regardez bien,) s'épanouiffent.

Sur ces fronts en repos , ne voyez-vous pas une ame tendre ? Sous ces traits en mouvement, ne fuivez-vous pas une ame amoureuse ?

Je voudrois baifer ce joli enfant , & le prendre fur mes genoux.

Je ne fais par quel enchantement , le cœur s'attendrit devant les tableaux du Corrège ; il fe remplit d'une douce complaifance. On rêve, en les quittant, aux objets qui nous font chers.

Les autres peintres travaillent d'imagination, de raifon, de mémoire, travaillent de tête. Le Corrège travailloit *de cœur*. Il ne compofoit pas ; il exprimoit. Peindre, pour lui, c'étoit aimer.

Jamais je n'oublierai fon charman tableau de fainte Catherine, de la Vierge, & de l'enfant Jéfus.

Et peut-on oublier cette touchante fille! Avec quelle complaisance tendre, mais respectueuse, elle implore le divin enfant! On voit qu'elle le prie, uniquement pour la douceur de prier; parce que prier, c'est aimer. Elle est bien volontairement à genoux! C'est bien son cœur qui joint ses mains! L'enfant regarde, en souriant, sa mère, qui regarde elle-même l'enfant, & lui sourit. Peut-on peindre, dans aucune langue, ces deux sourires?

A côté de cela, des batailles, des incendies, des orgies! Le regard passe avec dédain: il ne peut s'arrêter que devant la Madeleine du Guide, ou la Rachel de l'Albane.

Les beaux visages! Les beaux & célestes visages! Quelle virginité dans les yeux, sur les lèvres, & sur le front de la jeune Rachel! Il seroit dangereux pour l'innocence de voir, trop long-temps, ce portrait de l'innocence.

On voit, à côté, un amour du Guide, qui est nu, qui dort, qui est charmant; & tout auprès (suivant un usage des anciens,) une tête de mort & des roses.

J'ai vu encore avec plaisir plusieurs tableaux du *Schidone*, élève du Corrège. Ce peintre a montré, dans presque tous ses ouvrages, l'esprit de son maître, & dans quelques-uns, son ame.

Il s'en faut bien peu qu'il ne soit du Corrège, ce charmant tableau de la *charité*, par le Schidone.

Que de grace & de bonté dans la jeune femme, qui donne à ces pauvres enfans des morceaux de pain! Quelle attention & quelle joie dans les enfans!

Je n'aime point la Vénus du Carrache; je n'aime point sa mort de Tancrede; je n'aime point son Armide & son Renaud. Le Carrache traite ces sujets en historien; il falloit les traiter en poëte.

Il a eu beau mettre Vénus au milieu de tous les amours; pas un seul ne l'accompagne.

Comme tout cela est matériel! Il est des sujets qu'il ne faut presque pas penser, pour les bien rendre: il faut uniquement les rêver.

Voici plusieurs manuscrits, dignes, non pas d'être lus, mais d'être vus: un, entr'autres, contenant l'office de la Vierge, écrit sur du vélin, & orné de copies, en miniature, des tableaux des plus grands maîtres. C'est l'ouvrage d'un certain *Clovio*. Rien de plus parfait que les vignettes. Vous cueilleriez ces fraises & ces roses, qui ont trois siècles: un enfant tâcheroit d'attraper ces papillons.

Ce manuscrit Arabe est curieux : il est écrit sur des feuilles d'arbres.

Je n'ai point vu de bloc de cristal d'une grosseur si prodigieuse. Il étincelle des plus purs & des plus riches feux du soleil.

J'ai remarqué plusieurs instrumens de différens arts en usage à Otaïti; sur-tout une flûte, dont les Otaïtiens jouent avec le nez.

La collection des médailles, en cuivre & en or, est considérable. Elle vaut, dit-on, celle de Florence. Elle rassure l'imagination, ou plutôt la raison qui, de plus en plus, a de la peine à croire aux Grecs & aux Romains.

Je me suis plu à examiner ces médailles, à passer, entr'elles, les années qui les séparent. Ces médailles sont comme de petits points dans le temps, sur lesquels la mémoire se repose.

Une d'elles, sur-tout, est frappante : elle montre ce fameux Mithridate, que d'un corps prodigieux la nature avoit armé.

La collection des *Camées* n'a pas moins de prix. Ces *Camées* sont des miniatures parfaites. Mais comment la main de l'homme a-t-elle pu atteindre à tant de petitesse? Sur le plus petit de ces *Camées*, on voit Alexandre.

Enfin

Enfin, j'ai encore parcouru, avec intérêt, une collection, en seize vol. in-fol., des dessins des plus grands peintres, d'esquisses & d'ébauches de leurs tableaux. On aime à voir, à examiner ces germes des productions du génie.

III.

J'ai fait hier une promenade charmante.

J'ai d'abord été en pèlerinage, sur la montagne de *Paulilippe*, au tombeau de Virgile.

Je l'ai trouvé tombant en ruines, enseveli parmi des ronces qui achèvent de le détruire.

Un laurier s'élève du milieu d'elles.

Je suis entré dans le tombeau; je m'y suis assis sur des fleurs; j'ai récité l'épigramme de *Gal-lus*; j'ai lu le commencement du quatrième livre de l'*Enéide*; j'ai prononcé les noms de *Didon* & de *Lycoris*; j'ai coupé une branche de laurier; &, ensuite, je suis descendu, plein des sentimens que ce lieu doit faire éclore, dans toutes les âmes, qui sont sensibles à la nature, à l'amour & à Virgile.

En continuant ma promenade, j'ai traversé la grotte de *Paulilippe*, c'est-à-dire, un chemin de 500 toises, très-haut, très-large, creusé à travers la montagne, pour abrégier la route de

C. de L. 1789. No. I.

B

Naples à Pouzzol. Effort prodigieux de travail & de constance! Ce chemin est pavé de laves: il est l'ouvrage des Romains.

Au sortir de la grotte, je me suis avancé parmi des champs couverts de hauts peupliers, unis l'un à l'autre par des vignes, qui se suspendent à leurs fronts, sous lesquels croissent & passent, pour ainsi dire, tour-à-tour, dans la même année, trois ou quatre moissons différentes.

Tout-à-coup une montagne énorme ouvre ses flancs; & au milieu de côteaux noirs de châtaigniers & d'arbres sombres, je trouve un vallon enchanteur.

Ici, sont les étuves sulfureuses de saint Germain; là, des ruines de châteaux antiques; plus loin, la célèbre grotte du chien; par-tout, des allées percées dans des bois d'une profondeur & d'une étendue immense; enfin, au milieu du vallon, dans la bouche d'un volcan éteint, un lac; le lac d'Agnano; dont la moitié est couronnée de deux rangs de hauts peupliers: le lac d'Agnano, qui roule les flots les plus purs, & que mille oiseaux aquatiques peuplent, animent, & sillonnent sans cesse à l'envi.

J'entrai d'abord dans les étuves de saint Germain.

Dans une maison bâtie exprès, s'élevé de la terre, en plusieurs endroits, des vapeurs de soufre, plus ou moins fortes. On reste au milieu de ces vapeurs, plus ou moins de temps, suivant le genre & le degré de la maladie. C'est ainsi qu'on prend les bains secs. J'avois peine à respirer dans certaines chambres. La vapeur me brûloit la plante des pieds. Les murailles sont enduites de soufre.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la grotte du chien; c'est une excavation dans le rocher, qui peut contenir trois personnes.

Mon guide avoit amené un chien. A peine eût il ouvert la grotte, que le malheureux voulut fuir. Mais son maître le prit par les quatre pattes, & le coucha sur le côté. Au bout d'une seconde, la vapeur, qu'en cet endroit exhale la terre, commença à agir sur l'animal. Il enfla, se roidit, eut des convulsions: il avoit perdu le mouvement, il expiroit. On le traîne hors de la grotte; on l'expose au grand air. Il court.

L'expérience du pistolet n'a pas réussi; tiré à deux pouces de terre, il a parti: ordinairement à cette distance, il ne part pas.

En sortant de la grotte, j'ai laissé mon escorte, & j'ai fait, seul, à pied, le tour du lac.

Je me suis assis sur les bords ; j'ai regardé les flots ; en les regardant , j'ai rêvé.

J'ai été ému du contraste de ce calme heureux, de ce doux murmure, de ces ondulations insensibles des eaux du lac, avec l'agitation, avec les vagues, avec le bruissement de la mer, que je venois de quitter tout-à-l'heure.

Combien je me suis plu dans ce charmant vallon ! Le ciel étoit parfaitement beau ; quelques légers nuages, d'une teinte argentée, en adouciſſoient l'azur. J'aimois à les voir passer sur ma tête. Aimable union des couleurs & de ces eaux, & de du ciel, & de ces montagnes, & de ces rayons vifs du soleil couchant, qui étincelloient.

Je dirai aux cœurs mélancoliques & tendres, qui iront à Naples: "ne manquez pas d'aller vous asseoir sur les bords du lac d'Agnano."

IV.

Voici quelques aperçus sur les habitans du royaume de Naples.

La première chose qui m'a frappé, après avoir regardé c'est que l'espèce humaine est presque la même dans tous les états civilisés, excepté pourtant en Angleterre, car elle y est libre. Elle est la

même pour le fond ; elle est aussi peu différente, dans les formes ; seulement elle varie par des *plus* ou des *moins*, difficiles, à la vérité, à déterminer, à cause de l'imperfection des signes, & du défaut de mesures.

On ne réfléchit pas assez que la plupart des phrases faites, qui roulent depuis long-temps dans le commerce de la pensée, ne peuvent presque plus aller aux choses, tant les choses ont par-tout changé.

Les phrases usitées dans le langage d'une nation n'auroient pas moins besoin, que les monnoies, d'être de temps en temps refondues ; mais les grands écrivains & les philosophes, qui seuls possèdent le coin propre à les frapper, sont infiniment rares.

La population du royaume de Naples dans les endroits habités est prodigieuse ; c'est que le climat, le sol, la mer & les mœurs y sont naturellement très-féconds. On y vit à peu de frais ; on vit de peu ; on vit long-temps.

On vit à peu de frais : la chaleur du climat émousse singulièrement la faim, & si elle aiguille la soif, elle multiplie en même-temps, les moyens de la satisfaire ; les Apenins désaltèrent le Napolitain de leurs neiges ; la mer le

nourrit de ses coquillages; la cendre du Vésuve, de fruits & de bled: on est vêtu du climat.

On vit de peu; en effet, point de travail, & beaucoup de sommeil.

On vit long-temps; à Naples, la sobriété & le repos économisent singulièrement la vie. La vie s'use beaucoup plus vite, en France, où, sans cesse, les travaux, les passions & la misère la fatiguent. D'ailleurs les maladies, ici, sont très-rares; car le relâchement, causé par la chaleur, y prévient les maladies chroniques; & la transpiration, causée également par la chaleur, y guérit les maladies aiguës: & puis, presque par-tout, des eaux thermales, & presque nulle part, des médecins.

La végétation humaine a donc, à Naples, toute sa fécondité, toute sa vigueur & toute sa durée naturelle. Aussi l'abondance de la population est-elle extrême à Naples. On la voit. Par-tout, on fend la foule; par-tout, on craint d'écraser un enfant: les places, les rues, les boutiques, les maisons semblent inondées d'habitans.

Cette population, toujours courante, pour ainsi dire, à travers la ville, est continuellement sillonnée par une multitude de carrosses & sur-

tout de petites calèches, qui ne vont pas, mais qui volent.

Pendant il arrive, dans les rues, fort peu d'accidents.

Le mouvement de la rue Saint-Honoré, à Paris, n'est pas comparable au mouvement de la rue de Tolède, à Naples.

Lorsque, le soir, vous allez dans la rue de Tolède, la multitude des flambeaux portés, par la multitude des voitures, vous présente l'aspect d'un grand convoi funèbre.

V.

Le climat, a ici, toute son influence; ici, règne, sans aucune contradiction, la législation du soleil: c'est-à-dire, un relâchement universel dans tous les rapports & dans toutes les parties de la vie ou civile, ou politique, ou naturelle.

Rien ne se fait, de tout ce qui ne peut se faire sans un certain degré de tension dans la fibre; comme il y a des voix, qui n'arrivent point à l'octave.

La religion n'est que de la superstition: elle est d'ailleurs très-commode. Dire qu'on a de la religion, c'est en avoir. Un quart du peuple se

passe de la messe. On se met rarement à genoux
 dans les églises. On n'y va, que lorsqu'il y a
 des illuminations & de la musique; lorsqu'il y
 a opéra dans les églises. Il est permis à tout le
 monde de parler, de prêcher, de déclamer haute-
 ment contre la religion catholique. La religion
 va jusqu'à la superstition, mais non pas jusqu'au
 fanatisme; car le fanatisme est une vigueur. Le
 flambeau de la religion n'éclaire, ici, ni ne
 brûle.

Le sexe, à Naples, semble être dans le com-
 merce. Les pères, les mères, les maris, les
 frères, les moines, tout le monde, hautement,
 en traficque.

On se trompe à Naples, avec une fourbe-
 rie singulière, mais en riant.

Tout le commerce de la vie est, pour les
 Napolitains, un jeu *au plus fin*. Ailleurs, c'est
 un combat *au plus fort*.

On avoue ici qu'on a trompé, & on s'en
 vante; comme on avoue & on se vante, ailleurs,
 qu'on a gagné.

Ce jeu ralentit prodigieusement la marche
 des affaires; on y médite à chaque pas, comme,
 à chaque coup, aux échecs. Il se fait aussi très-
 peu d'affaires. Les promesses ne sont que des

paroles; on n'est lié que par des écrits, & chaque écrit recèle un procès.

La chicane, au reste, est une passion; on l'aime, comme une sorte de jeu: on plaide, pour se défennuyer & pour tromper.

Nulle morale dans les idées, pas même dans les sentimens. La probité paroît aux Napolitains une duperie d'esprit; la franchise, une vivacité de tempérament: l'esprit est de tâcher de tromper; l'habileté, de réussir: les vertus sont des impuissances; les vices naissent du climat.

La sensibilité est machinale. A l'aspect de l'homme assassiné & de l'assassin, c'est par le premier que la pitié commence; mais elle passe, bientôt, au second.

La vengeance, ici, est de droit naturel; c'est la seule passion qu'on connoisse. La paresse exclut l'avarice. L'amour n'est qu'un besoin; une femme n'est qu'un meuble; un amant, n'est que l'homme qui l'achète.

On n'aime pas ses enfans; mais ses petits: & cet amour-là va fort loin.

La débauche ne donne pas, par an, dans l'étendue du royaume, plus de mille enfans trouvés.

Très-souvent les époux, qui n'ont pu faire d'enfans, en vont prendre aux enfans trouvés;

on leur en vend. D'abord, ils en font des jouets; ensuite, des esclaves; à la fin, des héritiers, La tendresse filiale n'est que de l'habitude; l'amitié, que de l'espérance; la reconnoissance, qu'un mot.

Le peu qu'on travaille, c'est pour parvenir à ne rien faire. Ne rien faire, est icile bonheur.

Les cafés, les boutiques, les promenades, les lieux publics sont pleins dès le matin, & jusqu'à midi, de toutes sortes de gens, moines, abbés, militaires, qui lisent, en baillant, la gazette, & regardent passer le monde.

Ne pouvant exciter en eux-mêmes des sensations par la pensée, les Napolitains demandent des sensations à tous les objets.

Il faut absolument les faire sentir, comme on fait marcher les enfans.

A midi, on va dîner. Peu de gens, comme on dit, *mettent la nappe*. Après que la vanité a bien fermé la maison, on mange un morceau dans un coin. Quand l'estomac est rempli, on se couche, on se couche tout nu: & une heure avant la nuit, on se lève, on s'habille, on va au café, ou bien l'on monte en voiture pour la promenade.

C'est dans ce moment que l'essain des coureurs prend l'essor, & remplit la ville. La pro-

profession, ici, de quinze mille personnes, c'est d'être devant un carrosse; la profession de quinze mille autres, d'être derrière.

On va se promener au *Môle* ou à *Kiaia*, ou le long de la côte de Brésilique; jamais hors de Naples, jamais à pied. Un gentilhomme n'oferoit paroître le soir, dans les rues, à pied: il seroit déshonoré.

On reste à l'opéra ou à la promenade, ou à la taverne, ou à l'académie, jusqu'à cinq heures du matin.

Vous ne trouvez sur les visages, ni joie, ni plaisir, ni contentement; à la vérité, vous n'y trouvez point de peine.

Le souverain bien, comme je l'ai dit, c'est, pendant le jour, de ne rien faire; le soir, c'est de respirer. Le soir, la fièvre de la chaleur se relâche; cela suffit au bien-être.

Peu de personnes savent jouir de la nature, qui est admirable; on n'en a pas la force. La nature, ici, n'a pas d'amans. Le peuple entier est blasé. La plus grande partie du peuple ne travaille tout juste, qu'autant qu'il faut, pour ne pas mourir de faim. On appelle ces gens-là *Lazaroni*.

Les Lazaroni ne font pas de classe à part; il y en a dans tous les états : ce sont, tout simplement, des fainéans. Au reste, s'ils travaillent moins, c'est qu'ils ont moins besoin de travailler pour vivre. Chez eux, ce n'est pas vice, c'est tempérance. Eh! quel homme travaille, sur la terre, si ce n'est pour ne plus travailler.

Quand un *Lazaroni* a gagné, pendant quelques heures, de quoi vivre pendant quelques jours, il se repose, ou se promène, ou se baigne: il vit.

Le sexe est très-laid à Naples. La beauté du sexe est une fleur, qui demande un air humide & un climat tempéré. Tous ces traits heureux que la nature semble avoir choisis, pour former la beauté, s'altèrent ici très-prompement, attaqués, à la fois, par le climat, l'éducation & les mœurs.

Au reste, ces mêmes influences, en ôtant la beauté aux femmes, semblent l'avoir transportée aux hommes: ils sont en général assez beaux.

2.

Histoire du père Nicolas.

DES circonstances particulières m'avoient appelé pour quelques mois dans une petite ville de Bretagne, qui renferme un couvent de Bénédictins. Divers tableaux de ce monastère attirant la curiosité des étrangers, je suivis une société qui alloit les visiter. Mon dessein cependant étoit plutôt d'observer les religieux même: dans ces communautés séparées du reste des hommes, on retrouve quelquefois ce caractère de vie calme, qui nourrit la pensée en l'invitant à la réflexion.

La plupart des figures que je vis ici sous le capuchon, arrêtoient à peine l'œil de l'observateur; on n'en distinguoit qu'une seule: c'étoit un moine, prostrné à quelque distance de l'autel, près d'une fenêtre gothique, dont les vitraux peints réfléchissoient une lumière éclatante sur le front du religieux, en couvrant d'une de ces ombres fortes qu'on admire dans Rembrandt, de grands yeux noirs que la mélancolie marquoit de son empreinte. Il étoit impossible de ne pas s'arrêter à ce tableau vivant. Involontairement,

je crois, les regards du moine se fixoient sur un Christ portant sa croix. La conformité des attitudes, l'égalité de résignation du sauveur du monde & de son adorateur, formoient entre eux une ressemblance qui frappa chaque spectateur. „C'est „le P. Nicolas, nous dit à l'oreille notre guide; „de toute la communauté le plus sévère à lui-même, le plus indulgent pour les autres. Malheureux, malades, mourans, chacun trouve en „lui secours & consolation. Jamais il n'entendit sans intérêt le récit d'une infortune; jamais „on ne recourut à ses bons offices sans les avoir „reçus. Cependant les austérités de sa vie & ses „mortifications surpassent les règles de son ordre, „& son humanité seule prouve combien il est „sensible. „ Le sujet rendoit éloquent notre conducteur. J'étois jeune, curieux, enthousiaste: ce récit avoit affecté mon ame, & je sentoie le besoin de lier connoissance avec le P. Nicolas.

Engagé par mes prévenances manifestes, ou par mon extérieur, peut-être aussi de son propre mouvement, ce digne homme me regarda avec une bonté paternelle. „ Mon fils, me dit-il, il est rare, à votre âge, de rechercher une liaison comme la mienne. Le monde est pour vous dans son printemps; pourquoi prévenir son automne? Les plaisirs & la gaieté vous entourent; cherche-

riez-vous le séjour de la tristesse & du malheur? Quoique mort à toutes les jouissances, je ne suis pas néanmoins insensible aux douceurs de la vie. Votre accueil me touche, & je désire le payer de retour." Ayant apperçu mon goût pour les lettres, il me montra quelques manuscrits & quelques livres rares appartenans au monastère: ce n'étoit pas là ce que je cherchois; mais le hasard servit mieux mon désir de pénétrer le P. Nicolas, l'histoire de ses infortunes, & la cause de ses austérités.

Un matin, après avoir inutilement frappé à la porte de sa cellule, j'entrai, & je l'apperçus prosterné devant un crucifix, auquel étoit suspendu un petit portrait que je pris pour celui de la sainte Vierge. Incertain si j'attendrois la fin de ce pieux exercice, ou si je me retirerois, je me plaçai derrière le religieux. Il couvroit son visage de sa main, & j'entendis ses soupirs étouffés: un sentiment de compassion, mêlé de curiosité, m'arrêta. Il retira ses mains de dessus ses yeux avec un mouvement précipité, comme si la douleur les en avoit écartées: il prit le portrait, le baisa deux fois, le pressa contre son sein, & fondit en larmes: bientôt après, il rejoignit les mains, regarda le ciel, prononça quelques mots, & poussa un long gémissement, qui, pour l'instant, sembloit terminer ses dou-

leurs. En se relevant, il m'aperçut: j'étois honteux; je bégayai quelque excuse de l'avoir involontairement distrait de sa dévotion. . . .
 „Hélas! me dit-il, ne vous y trompez pas; ce n'est pas l'attendrissement de la piété, mais la violence des remords. Jeune homme! le récit de mes souffrances & de mes erreurs devra t'instruire. Ingénu comme tu le parois, tu seras en butte à des tentations semblables aux miennes; tu peux être victime de sentimens honnêtes pervertis, d'une vertu trompée, & d'un faux honneur. .

Mon nom est Saint-Hubert. Je naquis d'une famille ancienne & respectable, dont des événemens fâcheux avoient beaucoup réduit la première opulence. Mon père mourut avant que je fusse en âge de sentir sa perte, & l'indulgence d'une mère tendre rempîça l'attentive vigilance des soins paternels, sans y suppléer. Lorsque j'eus achevé le cours ordinaire des études dans la capitale de notre province, ma mère m'envoya à Paris avec un jeune homme d'une maison voisine, moins ancienne, à la vérité, mais plus riche que la nôtre. On destinoit à la profession des armes mon camarade, qui se nommoit de la Serre; moi, je devois entrer dans la robe: c'étoit le vœu de ma mère & de ses amis; plusieurs

ieurs circonstances me promettoient des succès; & l'on étoit convenu de m'acheter une charge dès que je serois propre à la remplir. De la Serre avoit un souverain mépris pour tous les états, & n'estimoit que sa profession. Il tâcha de m'inspirer les mêmes sentimens; dans la capitale, ce préjugé se fortifia chez moi de plus en plus. La fierté des jeunes militaires, la supériorité hautaine qu'ils affectoient sur leurs concitoyens, éblouirent mon émulation & dissipèrent ma timidité. La nature m'avoit donné une extrême sensibilité sur le point d'honneur; je ne résistois pas au ridicule, même de la part de mes inférieurs. L'effronterie de l'ignorance m'en imposoit dans les choses dont j'étois le mieux instruit, & mes principes les plus fermes cédoient quelquefois à d'arrogans sophismes, ou à des vices impudens."

"L'état qui m'étoit destiné exigeoit cependant de la réserve, de l'exactitude, de la décence; mais les vertus d'une profession que je jugeois humiliante, me parurent fort peu recommandables. Honteux des qualités que la nature m'avoit données, je cherchois des travers que je méprisois au fond de l'ame. De la Serre, victorieux, jouissoit de mon apostasie. Au collège j'avois remporté toutes les marques de distinction auxquelles il aspiroit en vain: à Paris

il triompha à son tour. Sa fortune lui permettoit un plus grand éclat; sa cocarde lui dictoit une confiance à laquelle je ne pouvois prétendre. Enhardi à la dissipation & à la débauche, il me trainoit à sa suite comme un élève qu'il formoit à l'art de vivre & à une noble indépendance. L'aveugle complaisance de ma mère me fournilloit les moyens de partager les plaisirs de mes amis; plaisirs toujours empoisonnés par mes inquiétudes, toujours suivis des reproches intérieurs de ma conscience. Son empire néanmoins n'étoit pas détruit; désintéressé; bienfaisant, vertueux à la dérobee, je faisois souvent un usage louable de mon temps & de mon argent, en me vantant après, à ma dangereuse société, de les avoir employés en scènes de folie.

Pendant les habitudes auxquelles on m'entraînoit, commençoient, par degrés, à éteindre ma droiture naturelle, & à me rassurer sur mes excès; mais le départ de de la Serre, qui reçut ordre de rejoindre son régiment à Dunkerque; vint dissoudre mes liaisons. Selon ses desirs, je l'accompagnai jusqu'à la demeure d'un de ses parens en Picardie, chez lequel il devoit passer un ou deux jours. Je vous présenterai, dit-il en plaisantant, & vous ferez le favori de la maison. Saintonges, mon cousin, est aussi retenu, aussi pédant que vous l'étiez quand je

vous vis pour la première fois. En effet, le digne mortel qu'il me dépeignoit ainsi, possédoit toutes les vertus dont de la Serre m'avoit fait rougir. Je regagnai bientôt dans cette famille le caractère que la mauvaise compagnie m'avoit fait perdre à Paris. Son exemple réveilloit, & ses principes fortifioient mes premières inclinations morales. La belle Emilie, fille de Saintonges, m'attiroit surtout à la vertu par un charme intéressant. Ses attraits & sa naïveté lui assurèrent bientôt dans mon cœur la supériorité sur les autres personnes de son sexe que nous fréquentions dans cette ville. De la Serre, au contraire, fatigué des insipides qualités de sa parente, prit congé au bout de trois jours, & se promit de me rejoindre à Paris, aussi-tôt après la revue de son régiment. Ici, me dit-il en m'embrassant, nous ne vivons pas, & l'on n'existe qu'à Paris. Que je pensois différemment! La présence d'Emilie de Saintonges étoit mon premier besoin: mais pourquoi rappeler ces jours d'une si pure félicité?

Apprenez que bientôt Emilie devint mon épouse. La santé de son père, qui s'affoiblissoit, nous fit passer l'hiver à Paris: pénétré des bontés du malade, j'étois assidu après de lui, & la société d'Emilie me rendoit ce devoir bien doux. Nos soins, l'art des médecins, tout fut inutile.

Saintonges mourut dans nos bras, & confia sa fille à mon amitié. Ce fut alors que, pour la première fois, j'osai espérer d'en être aimé: je mêlai mes pleurs à celles que versoit Emilie sur la tombe de son père; je lui demandai en tremblant, si elle me trouvoit digne de la consoler dans ses douleurs. Emilie avoit trop de candeur pour dissimuler, trop de sincérité pour montrer de l'affectation. Elle m'accorda sa main; elle voulut à la fois récompenser & affermir mes vertus; j'en avois alors! Nous nous retirâmes à Saintonges; le mérite de mon Emilie étoit égal à son bonheur; &, j'ose le dire, puisque ce souvenir fait aujourd'hui ma honte, saint Herbert, depuis criminel, étoit digne alors de son bonheur.

Plus d'un an s'étoit écoulé dans cette situation fortunée, lorsqu'Emilie devint enceinte. Mes inquiétudes furent celles d'un époux éperdu; je proposai à ma femme de retourner pour quelques semaines à Paris, où elle trouveroit, dans son état, plus de secours que n'en offroit notre province: elle m'opposa différentes raisons; mais la plupart de mes voisins approuvèrent ma résolution. L'un d'eux, neveu d'un fermier-général, m'exagéra l'impéritie des accoucheurs de province: ils n'étoient employés, selon lui, que par les personnes à qui la modi-

cité de leur fortune ne permettoit pas le voyage de Paris. J'étois foible sur le reproche de pauvreté; ce mot seul me décida. Il est vrai qu'un autre prétexte combattoit encore la répugnance de ma femme: un ami, mort à Paris, m'avoit nommé son légataire; enfin Emilie se rendit, & nous revinmes dans la capitale.

Pendant les premières semaines, je sortis peu de notre hôtel. C'étoit le même où le père d'Emilie, en expirant, l'avoit laissée à mon amour. Le tendre souvenir de ces scènes passées répandoit une douceur mélancolique sur notre société mutuelle; nous y admettions rarement un tiers. Souvent mon épouse se sentoît atteinte de ces tristes pressentimens ordinaires aux femmes dans sa situation. Toute mon attention, toute ma tendresse s'étudioient à combattre ces terreurs. Je ne verrai plus Saintonges, disoit elle; mais mon Henri s'occupera de moi dans ces bois où nous nous sommes tant promenés, près de ce ruisseau dont les bords nous servirent souvent d'asile, où nous sentions, dans le silence ce qu'aucun langage, le mien du moins, ne sauroit exprimer. Ici le pauvre religieux ne put résister aux images qui se retraçoient à son esprit; ses larmes l'interrompirent; ensuite il continua d'une voix foible & entrecoupée. . .

Pardonnez ces pleurs . . . Vous avez pitié de moi . . . Mais ces larmes ne sont pas toujours si douces ; les souvenirs que je viens de rappeler suspendent mes chagrins . . . Je n'ai pas mérité cette consolation ; écoutez l'aveu de mes remords.

L'heureuse délivrance d'Emilie dissipa ses inquiétudes ; elle me donna un fils : Emilie le nourrit elle même ; heureuse de remplir un devoir si doux, & de suppléer par son exercice à la difficulté de trouver une bonne nourrice à Paris. Nous nous proposâmes de retourner à la campagne si-tôt que sa santé le permettoit : dans ses heures de repos, je travaillois à terminer les affaires que m'avoit laissées la confiance de mon ami.

Un jour, en traversant les Tuileries, je rencontrai de la Serre, mon ancien camarade ; il m'embrassa avec une affection qui me surprit, toute correspondance entre nous ayant été, depuis long temps, interrompue. Le hasard lui avoit appris mon séjour à Paris : plusieurs jours il m'avoit inutilement cherché. Nulle rencontre ne pouvoit m'être plus redoutable. A la campagne, j'avois ouï parler des extravagances de la Serre ; on racontoit de lui des aventures qui ne paroïssent douteuses qu'aux personnes dont l'innocence n'étoit pas familiarisée avec les

excès des grandes villes. Cependant je sentoís au fond de moi l'empire de son ancienne supériorité: je penchois à l'excuser, à croire à l'exagération de ses désordres. Après différentes questions & des complimens de sa part sur mon bonheur, dont il rioit en secret, il me pressa si fortement de lui donner la soirée, que, malgré la loi que je m'étois faite de rentrer chez moi, j'eus honte de lui apporter un prétexte, & j'acceptai le rendez-vous.

J'y trouvai de la Serre & deux officiers, dont l'un, beaucoup plus âgé qu'aucun de nous, avoit la croix de S. Louis & le grade de colonel; j'ai peu vu d'homme aussi aimable. Ma première répugnance à abandonner mon hôtel, & l'attente d'une société toute différente, me rendirent la nôtre une fois plus agréable. Mon ame, d'abord resserrée par la contrainte à laquelle je m'attendois, s'éleva & s'épanouit, dilatée par la gaité de la compagnie. J'étois pleinement à mon aise avec le vieil officier, à la fois instruit, spirituel, & sensible; qualités que je n'espérois guère dans une société choisie par de la Serre. Nous nous séparâmes fort tard, &, en nous quittant, je reçus, non sans plaisir, l'invitation du colonel à souper avec lui le lendemain.

Le cercle fut animé par la sœur de cet officier, & par une de ses amies, jeune veuve, qui,

fans être une beauté parfaite, possédoit ce charme plus séduisant que la beauté même. Gardoit-elle le silence ? on aimoit en elle un mol abandon plein de graces; elle ne s'embellissoit pas moins par l'expression que le discours donnoit à sa physionomie. Le hasard me plaça près d'elle: peu habitué aux petites galanteries reçues chez les gens du grand monde, je désirois plutôt que je n'espérois de lui paroître aimable: elle sembloit cependant s'intéresser à mon entretien. On nous fit jouer, contre notre gré, & je ne la quittai pas sans un certain regret. Si j'eusse été aussi riche que de la Serre, je me serois opposé à la force des enjeux; mais mon associée & moi paroissions seuls de l'assemblée incommodés de notre gain. Madame de Trenville (c'étoit le nom de cette veuve) engagea, en riant, le colonel à prendre sa revanche chez elle, & ajouta avec un air de franchise modeste, que comme j'avois partagé ses succès, elle comptoit sur moi pour partager aussi la mauvaise fortune.

D'abord mon épouse avoit paru satisfaite de la distraction que me procuroit cette société; mais lorsque mes absences devinrent plus fréquentes, & que mes assiduités chez madame de Trenville emportèrent des journées entières, sans qu'il lui échappât une plainte, elle laissa percer son mécontentement secret. Je devinai

ses reproches , & les reçus avec tendresse ; je refusai même une invitation pour le lendemain ; mais la compagnie de ma femme perdoit insensiblement l'attrait qui m'avoit dominé : nous étions rêveurs sans nous communiquer nos pensées ; le chagrin d'Emilie éclatoit dans ses regards , & le mien se déguisoit mal sous les dehors d'une gaité fâchée.

Un des jours suivans , de la Serre vit Emilie pour la première fois depuis son retour à Paris. Il me railla sur mon infidélité à mon dernier engagement , & m'en proposa d'accepter. Son cousin applaudit à son indulgence , en la badinant. Avant de sortir , j'embrassai Emilie en lui souhaitant une bonne nuit : je crus sentir une larme sur sa joue ; je serois resté ; un mouvement de fausse honte me fit partir. L'assemblée apperçut ma tristesse : de la Serre s'égaya à mes dépens , même mon ami le colonel fit des plaisanteries sur l'hymen ; pour la première fois , je rougis d'être le seul homme marié de la compagnie.

Nous jouâmes plus gros jeu & plus longtemps qu'auparavant ; mais attentif à dissiper tout soupçon sur la crainte que m'inspiroit ma femme ; je laissai pousser les enjeux ; je perdis une somme considérable , & je retournai chez moi le cœur rongé. Emilie ne parut que le ma-

tin; elle étoit affectée, & ses yeux me reprochoient ma conduite; j'eus l'injustice d'en ressentir un dépit secret. De la Serre étant venu m'emmener diner chez lui, remarqua le mal-aïse d'Emilie. La campagne la rétablira, lui répondis-je. Eh quoi! vous quittez Paris, reprit-il? Même dans peu de jours. Comment, avec tant de raisons de rester! Et quelles sont ces raisons? L'attachement de vos amis, mais si l'amitié est un mot bien froid, la tendresse d'une femme telle que madame de Trenville. . . . Je ne fais comment je le regardai, mais il brisa sur le champ; peut-être étois-je moins offensé que je n'aurois dû l'être.

Après le diné, nous-nous rendimes chez cette dame. Vêtue avec une élégance recherchée, elle ne m'avoit jamais paru si belle. La société étoit plus nombreuse & plus vive que de coutume. La conversation roula sur mon projet de départ. Le ridicule des opinions provinciales, des jouissances provinciales, fut manié avec esprit par de la Serre & par les jeunes gens. Madame de Trenville ne prenoit aucune part à ces plaisanteries; quelquefois ses yeux sembloient me dire que le sujet étoit trop sérieux pour qu'elle s'en amusât. Honteux & fâché de mon départ, je jouissois de la préférence dont je me voyois l'objet.

Aussi lâche dans le vice que dans la vertu; j'imaginai de couvrir ma conduite par la dissimulation; je projetai de tromper ma femme, & de lui cacher les visites que je rendois à madame de Trenville, sous prétexte de quelques embarras survenus dans les affaires dont j'étois chargé. L'ame d'Emilie, trop belle pour se livrer au soupçon ou à la jalousie, pouvoit être aisément surprise, même par un novice dans l'art de tromper, tel que moi. De la Serre d'ailleurs me servoit de puissant auxiliaire; il avoit repris & fortifié son ancien ascendant sur ma foiblesse & sur mon amour propre, enfin la beauté & les artifices de Madame de Trenville achevoient mon aveuglement.

Dans ces circonstances, arriva de notre province un jeune homme chargé de lettres pour Emilie de la part d'une de ses amies. Ce jeune homme, peintre en miniature, venoit se perfectionner à Paris. Emilie, qui adoroit son enfant, lui proposa de le peindre dormant. L'artiste applaudit à cette idée, pourvu que ma femme lui permit de tirer son fils dans ses bras. On me cacha ce projet pour m'assurer le plaisir de la surprise lorsque le portrait seroit fini; & afin de se ménager plus de temps, Emilie se prêtoit à mes absences, & m'excitoit à tenir mes engagements en ville,

Quelle étoit loin de soupçonner les vrais motifs de mon éloignement ! Esclave du vice, & d'une désastreuse prodigalité, je lui manquois de foi dans les bras de la plus artificieuse & de la plus indigne des femmes : je dissipois la fortune qui devoit soutenir nos enfans, avec des fripons & des gens déshonorés. De la Serre & ses associés couvroient des apparences de l'amour & de la générosité, les embûches où ils me précipitoient. Madame de Trenville avoit réuflî à me persuader qu'elle étoit victime de son attachement pour moi ; elle prétendit d'abord me rembourser mes premières pertes au jeu ; ensuite elle intéressa mon honneur à la retirer des disgrâces où je l'avois plongée. Ayant épuisé mon argent, mon crédit, j'aurois dû suspendre de consommer ma ruine ; mais à l'idée de retourner pauvre & malheureux dans une maison où j'avois l'aïssance & le bonheur, mon courage m'abandonnoit : je ne consultai plus que le désespoir ; j'engageai les derniers débris de ma fortune ; dans l'illusion de recouvrer mes pertes, j'en comblai la mesure, & le bandeau se déchira.

Lorsque l'horreur de ma situation m'eut ramené à moi même, j'adressai mes gémissemens à madame de Trenville ; mais elle n'avoit plus d'intérêt à me tromper. Dans l'instant, elle me dévoila sa fausseté & l'auteur de ma ruine : je

Paccablai d'horreurs; elle les écouta avec le sang froid de l'impudence hardie & d'une féclérateffe raffinée. Sorti de chez elle, égaré, errant, sans savoir où je portois mes pas, ils me conduisirent involontairement à ma demeure. Je m'arrête à la porte; la mort sembloit m'attendre à l'entrée, je rebrousse en arrière & je reviens; deux fois j'essaye de frapper, & toujours vainement; mon cœur étoit glacé d'horreur; la nuit sombre, une morne tranquillité regnoit autour de moi; je tombai devant ma porte, en désirant qu'un assassin vint m'arracher la pensée avec la vie. Enfin le souvenir d'Emilie & de mon fils se retraça à mon esprit aliéné; une larme de tendresse s'échappa de mes yeux brûlans; je me levai, je frappai. Lorsque je fus entrée, j'ouvris doucement la chambre de mon épouse; je la vis endormie, une lampe allumée auprès d'elle, son enfant couché sur son sein, & pressant son cou de ses petites mains; elle sourioit dans son sommeil; un songe flatteur sembloit l'occuper. A cet aspect, de nouveau ma tête se troubla; à l'idée de la misère qui attendoit cette infortunée à son réveil, je sentis s'élever en moi un mouvement affreux. Oserai-je le dire! . . . j'allois percer ma famille & périr après elle; mon bras désespéré se tournoit contre le sein de mon épouse, lorsque l'enfant débarrassa ses petits doigts & faisit l'un des miens. Cette douce pression

pénétra le fond de mon cœur; je me sentis amo-
lir: inondé de mes larmes, mais sans force pour
avouer mon infortune, je sortis de l'apparte-
ment, & gagnant un hôtel isolé, dans un autre
quartier, j'écrivis à ma femme, d'une main dé-
faillante, quelques lignes qui l'instruisoient de
mes malheurs & de mon égarement; je lui ap-
prenois ma résolution de quitter sur le champ la
France, & de n'y rentrer qu'au temps où mon
repentir auroit expié mes erreurs, & mon in-
dustrie réparé la ruine où je l'avois enveloppée.
Je finis par la recommander, elle & son fils, aux
bontés de ma mère, & à la protection du ciel
qu'elle n'avoit jamais offensé.

Ma lettre expédiée, je sortis de Paris, & je
marchai plusieurs lieues avant le jour. Au lever
du soleil, une voiture m'atteignit sur la route
de Brest; je m'y plaçai sans arrêter de projet;
gardant un morne silence, je m'assis dans un coin
du carrosse. Ce jour-là & le jour suivant, je fis
route machinalement avec les autres voyageurs,
hors d'état de prendre ni repos ni nourriture;
mais dans la soirée de la seconde journée, je
sentis mes forces s'affoiblir. Arrivé à l'auberge,
je tombai en défaillance; on me porta sur un
lit, à ce que je crois, & j'y restai plus d'une
semaine, plongé dans l'assoupissement d'une
fièvre léthargique.

Un charitable religieux de l'ordre auquel vous me voyez attaché, se trouvoit dans l'hôtellerie; il me prodigua ses soins & ses secours, & lorsque j'entrai en convalescence, ce bon vieillard travailla à verser dans mon ame les consolations de la piété. Son attentive humanité m'avoit mis en état de respirer l'air à la fenêtre. Un matin, la même voiture publique dans laquelle j'étois arrivé, s'arrête devant l'auberge; j'en vois descendre ce jeune peintre qui nous fut recommandé à Paris. Trop foible encore pour soutenir cette vue, je reste sans connoissance: cet accident attire dans la chambre une foule de curieux, & entre autres le jeune voyageur. Revenu à moi, j'eus la présence d'esprit de le retenir seul: il fut quelque temps à me remettre; je voyois l'effroi sur son visage; il hésita longtemps à me répondre: vaincu enfin par la vivacité de mes instances, il m'informa du déplorable enchainement de mes malheurs.

Ma lettre avoit porté à Emilie le coup mortel. Trop affoiblie pour supporter l'horreur de sa situation, elle fut saisie d'une fièvre ardente; le délire survint, elle expira: son infortuné nourrisson, abreuvé d'un lait déjà empoisonné des semences de la mort, ne survécut à sa mère que peu de jours. Dans l'intervalle de raison qui précéda son dernier instant, Emilie fit approcher

de son lit le jeune peintre ; elle lui remit le portrait qu'il avoit tracé , & en expirant , elle le chargea de me suivre , de me chercher , de me remettre ce dépôt , ainsi que mon pardon.

J'ignore comment je survécus à ce récit , à la vue de ce portrait que je couvris de larmes amères & pénibles. Sans doute j'e dus la vie à l'état de dépérissement auquel ma maladie m'avoit réduit ; mon ame abattue n'étoit plus capable de désespoir ; un long accablement la rendoit insensible au dernier excès de l'infortune. Le saint homme qui m'avoit arraché des bras de la mort , me conduisit dans le couvent : je n'en suis sorti que pour aller pleurer une fois sur la tombe d'Emilie & de mon enfant. Ici mon histoire est ignorée , & l'on s'étonne de l'austérité de ma vie ; mais elle ne suffit pas à expier mes offenses. Ce n'est point par le seul repentir qu'on peut désarmer le ciel ; des œuvres de charité & de bienfaisance m'obtiendront grace devant lui. Dieu soit béni ! j'ai la consolation que j'implo-rois de sa bonté ; un rayon de miséricorde à répandu sa céleste lumière sur mes jours déclinans : je m'endors sur cette couche dure , où le sommeil m'envoie encore de consolantes illusions : la nuit dernière , mon Emilie me parloit en sou-riant ; son petit Cherubin étoit dans ses bras & me tendoit les siens ! Ici le bon religieux cessa
de

de parler ; alternativement il regardoit le ciel & le portrait ; ses joues pâles s'enflammèrent ; je restois frappé d'attendrissement & de terreur . . . La cloche des vêpres se fit entendre ; le religieux me prit la main , je baisai la sienne & la couvris de pleurs. Mon fils, s'écria-t-il, mes malheurs ont imprimé dans votre ame un souvenir profond. Si le monde vous séduit, si le vice vous enchaîne par ses attraits, s'il vous abat par l'arme du ridicule, pensez au P. Nicolas. Aimez la vertu, foyez heureux.

3.

Trois lettres
de feu lord Lyttelton.

I

LES différentes manières dont les hommes sentent & conçoivent , sont les causes (très-remarquables) de la plupart des disputes , & par conséquent des inconvéniens qu'elles entraînent. De-là tant de querelles & de démêlés qui ne finissent jamais, & dont personne n'est exempt. Rarement on employe le mot propre ; plus rarement on attache aux mots une idée précise, &

C. de L. 1789. No. I.

D

cette négligence aussi, fait qu'on ne s'entend, & ne s'accorde jamais. L'étendue & la profondeur de ses vues, obligent un philosophe à généraliser ses idées, je le fais. Ce n'est même qu'en faisant un pareil usage de ses facultés intellectuelles, qu'il parvient à débarrasser son esprit de toute espèce d'entraves; à passer de l'homme individuel à tout un peuple; de toute une nation, à toute l'espèce humaine; du siècle où il vit, aux siècles à venir, & de ce qu'il voit, à ce qui lui est invisible. Mais lors qu'il veut faire part aux autres du fruit de ses études & de ses réflexions, il doit se réduire à peser les mots, à comparer les termes, & pour empêcher toute méprise, à n'employer que les définitions les plus simples, les expressions les plus claires ou les périphrases les plus lumineuses, si la langue trop stérile ne lui offre pas le terme propre & immédiat, afin, non-seulement, d'aider l'intelligence de ses lecteurs, mais même de leur en créer une.

Vous vous plaisez, dans votre dernière lettre, à charger notre siècle du crime de scepticisme, & vous faites, à ce sujet, la plus vigoureuse sortie. A vous dire vrai, je ne comprends pas bien où tend cette accusation. Est-ce à la religion, est-ce à la politique que vous faites allusion? Dans le premier cas, vous auriez

de la peine, je crois, à soutenir ce que vous avancez; & dans le second, la soumission de notre nation prouve contre vous. Peut-être aussi que laissant ces grands objets à part vous n'avez eu en vue que les affaires ordinaires de la vie, & le commerce réciproque des hommes entr'eux, & alors il est malheureux, que la plus insigne mauvaise foi, vous paroisse caractériser particulièrement notre siècle. L'âge où nous vivons, n'est pas doué, je l'avoue, au même degré que les âges précédens de cette foi vive qui transporte les montagnes: l'aveugle crédulité, pour avoir trop souvent & trop grossièrement outragé la raison, s'est, en quelque sorte, détruite elle-même, ou, pour mieux dire, elle a été restreinte dans les justes bornes où il convient à des êtres raisonnable de la contenir. L'autorité papale, ce ridicule, ce terrible & arrogant phantôme a disparu il y a long-temps: le météore de la superstition dont les feux éblouissoient nos simples aïeux, penche vers l'horison & pâlit devant le flambeau brillant de la science, dont rien ne sauroit obscurcir la clarté. Mais je ne puis croire cependant, à quelque point que soient poussés le luxe, la dissipation & les dérèglemens qui en font les suites nécessaires; je ne puis croire, dis-je, que l'incrédulité en matière de religion, soit un trait caractéristique de notre siècle. Si maintenant nous allons de

l'église à la place publique, la ferme confiance de la majeure partie de la nation, dans un gouvernement qui, je suis forcé de le dire, n'a pas toute la sagesse qu'on en pourroit exiger, est une circonstance si avantageuse pour moi, que si je voulois m'en prévaloir, vous vous trouveriez, peut-être, fort embarrassé de répondre: & dans les affaires ordinaires de la vie, le crédit étonnant dont jouit le commerce, est une objection sans réplique à votre accusation. Interrogez lord *Foley*, *Charles Fox* & mille autres; demandez-leur ce qu'ils pensent de l'incrédulité du siècle? Ils vous diront tous que les *juifs* même, la race la plus soupçonneuse qui ait jamais existé, ont enfin déserté les étendards de la défiance, & qu'après avoir porté pendant plus de dix-sept cens ans la peine de leur incrédulité, en matières *spirituelles*, ils gémissent aujourd'hui des effets de la crédulité en matières *temporelles*.

Credula turba sumus! — Oui, nous sommes une race crédule; les sectateurs les plus ardens du *scepticisme* sont trompés & trompent tous les jours. La religion, qui exige qu'on croye non-seulement ses vérités palpables, mais encore des mystères qu'on ne peut concevoir, habitue ses disciples à tant de soumission & à une foi si vive & si aveugle, qu'ils ne savent plus comment rejeter les fixions même les

plus invraisemblables de l'imagination humaine, & dans leur facile pitié, ils adoptent tous, le *credo quia impossibile est*, de Tertullien. Pour appuyer ces réflexions, je vais vous rapporter une petite histoire que j'ai entendu conter, & qui est encore moins extraordinaire par le fond des choses, que par le regard, l'air & le ton de bonne foi dont on la débitoit.

Un voyageur égaré dans un pays sauvage & montagneux, (c'étoit, je crois, dans les montagnes d'Ecosse) aperçut enfin une lumière propice, qui lui fit juger qu'il trouveroit à peu de distance, quelqu'habitation. Il tourna de ce côté. Mais en approchant, au lieu d'une maison, il ne vit qu'une espece de chapelle bien illuminée, & d'où partoient les clameurs les plus effrayantes qu'on ait jamais entendues. Non moins surpris qu'allarmé, il hazarda de regarder par une fenêtré. Jugez de son étonnement, quand il ne vit qu'une assemblée nombreuse de chats rangés dans un bel ordre, & qui pleuroient & gémissaient sur le corps d'un être de leur espece, couché au milieu & couvert de toutes les marques de la souveraineté. Epouvanté au-delà de ce qu'on peut dire à la vue d'un tel spectacle, il s'éloigna de cet endroit plus vite qu'il ne s'en étoit approché. Quelques heures après il arriva à la porte d'un gentilhomme. qui

n'avoit jamais refusé l'hospitalité à aucun voyageur. Le nôtre, toujours vivement affecté, montrait si visiblement dans son air & toute sa contenance, combien il étoit peu tranquille, qu'on le pria instamment de déclarer la cause de son inquiétude. Il y consentit & conta son aventure. Un gros chat de la maison qui avoit été couché devant le feu, pendant qu'il parloit, se leva, dès qu'il eut fini. *En ce cas*, s'écria-t-il, *c'est moi qui suis le roi des chats*, & après avoir proclamé sa nouvelle dignité, il sauta sur la cheminée, & disparut si bien, que jamais on ne l'a revu depuis.

Maintenant, l'homme qui a conté sérieusement cette singulière histoire, est un pair du royaume, qui a figuré avec honneur dans les différentes scènes de la vie, & qui s'est concilié l'estime & l'admiration générale par ses talens, sa sagesse & sa piété vraiment chrétienne. Eh bien, mon ami, après le récit de cette aventure, que je vous donne pour vraie, que je vous donne pour vraie, que je vous donne pour vraie, que dites-vous? Persisterez-vous encore à accuser d'incrédulité un siècle où il se trouve un être si crédule?

Quant à moi, je ne donne ni dans l'un ni dans l'autre excès. Trop sceptique pour être d'une crédulité ridicule, je suis trop pieux aussi pour rejeter

ce qu'il est de mon devoir de croire, uniquement parce que je ne le conçois pas, & pour me priver ainsi de toutes les satisfactions & les consolations les plus douces de la vie, & que la foi seule peut nous procurer.

Maintenant, que j'ai tout dit, si vous persistez toujours dans votre opinion, & que le scepticisme vous semble encore le caractère du siècle, j'espère au moins que vous voudrez bien croire aux sentimens d'estime & de respect avec lesquels je suis, &c. &c.

II.

C'est bien malgré moi, monsieur, que je vais vous obéir & vous faire la relation de cette aventure dont vous avez tant entendu parler, & qui a excité si vivement votre curiosité. Tout le prix de ces sortes d'histoires consiste dans la manière dont elle sont narrées, & celle-ci que j'ai contée par fois avec tant de succès & de façon, à remplir de terreur pendant la nuit, les esprits simples & crédules, fera, j'ai peur, une triste figure dans un récit écrit. N'importe, je vais vous satisfaire.

D * * * dans sa jeunesse étoit un jour à la chasse avec quelques-uns de ses amis. Tout-à-coup paroît un homme de très-bonne mine &

D jv

très-bien monté. Il manioit son cheval avec tant d'adresse & de force, que tout le monde en fut frappé. Ce cheval étoit un animal d'une vigueur & d'une vitesse surprenante. Rien ne l'arrêtoit. Il atteignoit tous les chiens à la course, & le piqueur qui ne pouvoit suivre, juroit que cet homme & sa bête étoient des *diabes d'enfer*. La chasse finie, on invita à diner ce personnage extraordinaire, & là, le convive surprit, bien plus encore par les agrémens de sa conversation & l'élégance de ses manières, que n'avoit fait l'écuyer par ses prouesses. Il étoit orateur, poëte, peintre, musicien, jurisconsulte, théologien, il étoit tout. Aussi ses discours avoient-ils un charme magique si puissant, que les chasseurs, quoique harassés & n'en pouvant plus veillèrent bien plus avant dans la nuit que de coutume. Enfin, l'enchantement le céda au sommeil & à la lassitude. On commença à se retirer. Toutes les fois que quelqu'un de la société partoit, il lui échappoit des signes très-visibles de mécontentement & de chagrin: il redoubloit d'efforts pour plaire, & déployoit toutes les ressources, toutes les richesses de son imagination, afin de retenir ceux qui restoient; mais en vain. Il fallut se séparer. On le conduisit à sa chambre, & chacun fut dans la sienne. A peine fermoit-on l'œil, que toute la maison retentit des plus terribles cris qu'on eût jamais entendus. Ce vacarme éveilla tout le

monde. Comme il dura peu, on s'imagina que c'étoit quelque dogue qu'on avoit, par mégarde, enfermé dans un coin du château, & l'on essaya de se rendormir. Mais à l'instant on fut éveillé de nouveau, par des cris mille fois plus affreux que les premiers. On tira toutes les sonnettes, tous les domestiques arrivèrent & dirent tous, que ces sons effrayans. partoient de la chambre de l'étranger. Quelques personnes se levèrent: pendant qu'elles s'habilloient pour aller à la source de ce tumulte, voila que des clameurs aiguës qui sembloient l'accent du désespoir & de la mort, vinrent de rechef les étonner & les faire frissonner de tout leur corps. On frappa quelque temps à la porte de l'étranger: il répondit enfin, comme s'il s'éveilloit, dit, qu'il n'avoit rien entendu, & pria d'un ton mécontent, qu'on ne vint plus troubler son repos. Retirés chez eux, ces messieurs commençoient à se faire part de leurs idées, lorsque leur conversation fut encore interrompue, & cette fois, par des beuglemens, des rugissemens si affreux, si épouvantables, qu'on eût cru entendre hurler l'enfer & tous les damnés. Ils écoutent, vont au bruit, arrivent à la même porte, l'enfoncent & trouvent cet homme à genoux sur son lit, une discipline en main, se déchirant le corps, & ses draps couverts de sang. Dès qu'il les eût apperçus il s'arrêta, les supplia du ton le

plus touchant, que par pitié, ils daignassent le laisser, les assurant que la cause de ce bruit extraordinaire, n'existoit déjà plus, & que le lendemain, il leur rendroit raison, & des cris qu'ils avoient eutendus, & du triste spectacle, qu'ils voyoient. Pressés par ses instances réitérées, ils le quittèrent; & le lendemain, dès qu'ils furent levés, ils retournèrent à sa chambre: il n'y étoit déjà plus. On examina son lit, il n'y restoit pas une goutte de sang. On s'informa dans toute la maison, & l'on apprit des palefreniers, que dès que le jour avoit commencé à pointer, ce gentilhomme étoit venu à l'écurie, tout botté & éperonné, prier qu'on sellât promptement son cheval; qu'il avoit témoigné la plus grande impatience pendant cette opération, & que dès qu'elle avoit été finie, il étoit parti au grand galop. Sur le champ on envoya des domestiques à sa poursuite, dans l'endroit & aux environs; mais on n'en put découvrir aucune trace, & depuis, personne n'a vu ce singulier personnage, personne n'en a entendu parler.

On écrivit à l'instant tous les détails de cette aventure, & tous les témoins les signèrent, afin que s'il quelqu'un la contoit par la suite, on n'hésitât pas de l'en croire, & la plupart de ceux qui l'ont ainsi attestée, sont gens de la plus grande distinction.

Ce seroit une impertinence d'ajouter un seul mot à ce récit, ainsi je finis en vous assurant des sentimens avec lesquels &c.

III.

Le vif intérêt que vous avez daigné prendre, mon cher ami, à ma dernière persécution, est une marque bien flatteuse de l'affectueuse estime que vous m'avez toujours conservée. Je vous en remercie sincèrement & je n'aurois plus rien à désirer, si le monde pouvoit connoître la place que j'occupe dans votre coeur, & combien est ardente l'amitié que vous m'avez vouée: ce seroit un puissant antidote, contre le poison funeste qui infecte tous les esprits sur mon compte. Les batteries du scandale ont enfin cessé d'être toutes tournées contre moi, & le premier objet qui s'offrira à leur rage, ensevelira promptement, & pour toujours à ce que j'espère, dans le profond oubli les odieuses attaques que j'en ai essuyées.

J'aime trop mon pays, ses loix & ses privilèges, pour rien écrire ni même penser contre le *Palladium* de la constitution Britannique, c'est-à-dire, la liberté de la presse, quoiqu'assurément j'en aie souffert ma bonne part. Tant que cette liberté sera en vigueur, (& puisse-t-elle y être toujours!) le peuple peut être tranquille sur les

privilèges qui lui assurent la prééminence sur toutes les autres nations. Mais, si je pense qu'il seroit extrêmement dangereux de porter l'atteinte, même la plus légère, à la liberté de ceux qui en se prévalant de ces droits, les soutiennent, je crois, en même-temps, que ce seroit peut-être très-sagement fait, de réprimer un peu l'énormité de tous les scandales particuliers. Les innovations vont tous les jours en croissant, & cet abus une fois toléré, il est difficile de fixer le point où l'on s'arrêtera.

Un prêtre, si je ne me trompe, passe pour avoir inventé *la poudre à canon* : un homme de guerre a donné la première idée de *l'art de l'imprimerie*, & souvent j'ai entendu faire les observations les plus curieuses, les plus étonnantes & les plus profondes sur l'étrange *disparité* qui se trouve entre la plupart des inventeurs & leurs inventions. Un instant de réflexion suffit cependant pour se convaincre qu'il eût été bien plus surprenant & moins naturel, que ce fussent des hommes d'un caractère différent, qui introduisissent ces nouveautés dans l'art de la guerre & la république des lettres. Tout le monde convient, je crois, que depuis qu'on fait usage de *l'artillerie* & des *armes à feu*, les batailles sont moins meurtrières: les guerriers ne se baignent plus dans des ruisseaux de sang: ils ont à peine

Le temps de tirer leur épée. Il me semble donc qu'une découverte qui a adouci le carnage & les horreurs des combats, devoit tout naturellement être faite par un ministre de l'évangile de paix. Examinons maintenant ce qui se passe dans la littérature, depuis l'introduction de la presse. Quelle foule innombrable n'a-t-elle pas fait éclore de polémiques auteurs, armés de tout ce que la malice & le ressentiment ont de plus amer & de plus cruel. Que de haines nationales & domestiques n'a-t-elle pas excitées? Quelle rage, quel fiel n'a-t-elle pas distillé dans tous les cœurs? Que de querelles, que de dissensions n'a-t-elle pas engendrées? Que de controverses honteuses, funestes, criminelles & impies n'a-t-elle pas fomentées! Que de scandales de toute espee n'a-t-elle pas propagés? Que d'odieuses passions n'a-t-elle pas servies? C'est au point que les gouvernemens même les plus tolérans, ont été obligés d'arrêter ces licences, & de les réprimer par des loix sévères. Pourquoi donc s'étonner que ce soit un homme dont la profession n'a d'autre base que l'animosité, l'injustice & la méchanceté des hommes, qui nous ait fait ce présent? Je ne doute pas que vous ne conveniez maintenant de grand cœur avec moi, que le monde a bien plus d'obligations au prêtre qu'au soldat. Vous me direz peut-être qu'il est facile de s'apercevoir que mes blessures saignent toujours, & que

c'est dans les douleurs qu'elles me font encore ressentir qu'il faut chercher la cause de ma manière de raisonner. Eh bien! je suis d'un sentiment tout contraire. Mais n'importe, je vais laisser ce sujet jusqu'à ce que toutes mes plaies soient entièrement refermées, & alors, si vous le permettez, je profiterai de ma première heure de loisir, pour vous mettre sous les yeux ce qu'il me reste encore à dire sur ce sujet.

J'ai l'honneur d'être avec toute la considération possible, &c,

4.

Essai sur l'astronomie.

Sous un règne propice à la gloire des arts,
 Près du calme des champs, non loin de nos remparts,
 S'éleva cette tour paisible & révéree,
 A l'étude des cieux par Louis consacrée.
 Je vins sur sa hauteur méditer quelquefois,
 L'auguste poésie anime encor sa voix,
 En contemplant les cieux dont elle est descendue;
 Son audace a besoin de leur vaste étendue.
 Je connus, j'entendis les sages de ces lieux,
 Et quand j'ose chanter leur art audacieux,
 Puissent-ils applaudir à celui du poète!

O nuit, de leurs travaux confidente secrète!
 Toi qui des airs blanchis par tes pâles rayons,
 Viens ouvrir aux mortels les vastes régions;
 Qui leur montres par-tout la main d'un Dieu tracée,
 Et dans son sanctuaire introduis ma pensée;
 O nuit, que ton langage est sublime pour moi,
 Lorsque seul & pensif, aussi calme que toi,

Contemplant les soleils dont ta robe est parée,
 Pierre, & médite en paix sous ton ombre sacrée!

Tout le ciel se découvre & dans sa profondeur,
 Fait de mille flambeaux rayonner la splendeur.
 Long-tems ce vaste ciel qu'à mes yeux développe
 D'Herschel ou de Messier le savant télescope,
 A dérobé ses loix aux mortels curieux.
 En vain sollicité par nos premiers ayeux,
 Il s'ouvrit à nous seuls, & vaincu par nos veilles,
 Au verre industrieux confia ses merveilles.

Cependant vers l'Euphrate on dir que des pasteurs
 Du grand art de Kepler rustiques inventeurs,
 Ont surpris autrefois, sous d'errantes chaumières,
 Des astres de la nuit les phases régulières;
 Ont fixé leur déclin, & leur cours passager;
 L'ont gravé sur la pierre, & du globe étranger
 Que l'univers tremblant revir par intervalle,
 Ont su même embrasser la carrière inégale.
 Alexandre a connu leurs célèbres travaux.

Le dieu du Nil sortant du creux de ses roseaux,
 Observe le retour des étoiles propices,
 Qui soulevoient le poids de ses eaux bienfaitrices,
 Et d'un limon fertile enrichissoient leurs bords,

Hyp-

Hypparque & Pythéas unissant leurs efforts,
 De la route céleste aggrandirent l'enceinte,
 Et toujours de leurs pas elle garde l'empreinte.
 Mais que d'erreurs encor! Les cieux trop entassés
 Dans de cieux de crystal tournoient entrelacés;
 Et les astres fournis aux fameux Ptolémée,
 Publièrent, mille ans, sa fausse renommée.
 Il confondit leur place, il changea leurs emplois:
 Le soleil étonné de ses nouvelles loix,
 S'indigna d'escorter notre terre immobile.
 L'homme s'en applaudit; & son orgueil habile
 Ordonna pour lui seul le plan de l'univers.
 Toi dont le nom toujours prête un charme à nos vers,
 O cité trop fameuse! ô menfongère Athènes!
 Assez nous ont séduit tes opinions vaines.
 Je fais qu'avec Choiseul les favoris des arts
 Courent chercher au loin tes monumens épars;
 Que ton goût instruisit le ciseau, le palette,
 Qu'Homère anime encor les accens du poète:
 Mais Thalès, mais Platon, mais tes sages vantés,
 Dans ce siècle savant parmi nous transportés,
 Rougiroient des erreurs qu'enfantoient leurs écoles.
 Les cieux déshonorés par tes fables frivoles
 Ne virent point tomber le char de Phaéton;
 Mais ils me nomment tous Descartes & Newton.
 Tu croyois ces grands corps suspendus dans le vuide,



Des points d'or attachés à leur voute solide ;
Ton soleil fatigué descendoit dans les mers.

Rome, sans l'éclairer, soumettant l'univers,
Reçut les loix, les arts, les erreurs de la Grèce.
Quel systême insensé nous a transmis Lucrèce!
J'aime ses grands tableaux, ses pensées vigoureux,
Soit lorsque mariant sous un emblème heureux
Au pouvoir qui détruit le pouvoir qui féconde,
Entre Mars & Vénus il partage le monde:
Solt lorsqu'il fuit l'amour, & peint les arts naissans,
Ou depouille la mort de ses traits menaçans.
Mais comme à la grandeur la foiblesse est uni!
Quel contraste heureux! ce sublime génie
Veut que par des vapeurs le soleil soit formé,
Et s'exhale le soir, au matin rallumé,
Vérité qu'on fuyoit, il est tems de renaitre!
O monde! aggrandis-toi: Copernic va paroître;
Il paroît, il a dit, l'univers est changé,
Seul, au centre du monde, à son poste rangé,
Le soleil voit, de loin, notre terre inclinée,
Conduire obliquement les signes de l'année;
Et montrant tour-à-tour ses divers horifons,
En cercle autour de lui promener les faisons.

Soleil! quelle est ta force? elle entraîne, elle guide
Les mondes l'un par l'autre attirés dans le vuide.

Depuis l'ardent Mercure en tes feux englouti,
 Jusqu'à ce froid Saturne au pas appésanti,
 Qui prolonge, trente ans, sa tardive carrière,
 Ceint de l'anneau mobile où se peint ta lumière,
 Tu les gouvernes tous : qui peut te gouverner ?
 Quel bras autour de toi t'a contraint de tourner ?
 Rien n'existoit encor : la parole éternelle
 Perce au fond du chaos, & l'ébranle, & l'appelle ;
 Il s'ouvre : tu jaillis de ses flancs entr'ouverts ;
 Tu cours donner sa forme au naissant univers ;
 De sept rayons premiers ta tête est couronnée ;
 L'antique nuit recule, & par toi détronée,
 Craignant de rencontrer ton œil victorieux,
 Te cède la moitié de l'empire des cieux.
 Je ne te peindrai point conduisant les années,
 Et les heures en cercle à ta fuite enchaînées,
 Sœurs d'un âge pareil, qui mesurent le jour ;
 C'est au brillant Ovide à décrire ta cour ;
 De ton char fabuleux qu'il marque les vestiges,
 Qu'il t'élève un palais tout peuplé de prodiges,
 Et qu'embellit sur-tout la pompe de ses vers :
 Roi du jour, ton palais n'est-il pas l'univers ?
 Mais que dis-je ? au-déla des bords que tu fécondes
 Règnent environnés d'un cortège de mondes,
 D'innombrables soleils plus éclatans que toi,
 Et parvenus près d'eux à peine je te vois.

E ij

Qui dira leur distance & leur nombre, & leur masse?
 L'imagination en tremblant les embrasse;
 Leur innombrable amas ne peut être compté;
 Ma foiblesse se perd dans leur immensité:
 Aulli grand que l'auteur l'ouvrage est sans mesure.

Homme qui veux pourtant limiter la nature,
 Vole, & cherche en quels lieux ses confins sont placés,
 Déjà roulent sous toi des astres entassés.
 Sirius est franchi: reprends ton vol; peut-être
 Vers ces feux éloignés s'arrêta le grand être.
 Atteins-les: vaine erreur! fais un pas; à l'instant
 Un nouveau lieu succède, & l'univers s'étend;
 Tu t'avances toujours, toujours il t'environne.
 Quoi! semblable au mortel que sa force abandonne,
 Dieu qui dans le repos ne sauroit exister,
 Être dit: voici la borne où je dois m'arrêter!

Mais ce Dieu qui sans fin déploya sa puissance,
 Comment puis-je expliquer, concevoir son essence?
 Où posa-t-il son trône? où s'est-il retiré?
 Est-il joint au grand tout? en est-il séparé?
 Dans ses conseils profonds quel regarda pu lire?
 Ces astres qu'il forma, qu'en passant l'homme aduire,
 A qui le Guébre antique élevoit des autels,
 Comme leur créateur seront-ils immortels?

Hélas! ces purs flambeaux dont les nuits s'embéllissent,
 Ces corps démesurés avec lenteur vieillissent;
 Ils meurent comme nous. Oui, marquant leur retour,
 Un télescope en main, & du haut de sa tour,
 L'astronome en des cieus qu'il s'étonne d'atteindre,
 Vit des soleils nouveaux s'allumer & s'éteindre.
 De ces grands changemens ferai-je donc surpris?
 Pope en ses vers savans ne m'a-t-il pas appris
 Que du même regard l'éternel architecte,
 Envisageoit la mort d'un monde ou d'un insecte?
 Tout passe donc, hélas! ces globes inconstans
 Cèdent comme le nôtre à l'empire du tems,
 Comme le notre aussi, sans doute ils ont vu naître
 Une race pensante avide de connoître.
 Ils comptent un Voltaire, ils ont eu des Buffons,

Tandis que je me perds en ces rêves profonds;
 Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
 Des globes dont Herschel accroit la masse obscure,
 Se livre à des transports aussi doux que les miens.
 Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
 Cherche-t-il quelquefois d'un regard plein d'audace
 Notre planète errante au milieu de l'espace?
 Observe-t-il son cours? aura-t-il soupçonné
 Qu'un être intelligent y rampe emprisonné?
 Les peuples inconnus de ces sphères lointaines,
 E ij

Sentent-ils nos besoins, nos plaisirs, & nos peines ?
 Peut-être ils ont reçus des organes nouveaux,
 Et verroient en pitié nos orgueilleux travaux.
 Si pourtant, loin de nous, quelqu'étoile nouvelle
 A vu naître en son sein notre race mortelle,
 Hommes, n'imites pas vos frères malheureux !
 En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux,
 Vos larmes mouilleroient nos fastes lamentables.
 Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
 Courent sans s'arrêter, foulant de routes parts
 Les trônes, les autels, les empires épars,
 Et sans cesse frappés de plaintes importunes,
 Passent en me contant nos longues infortunes.
 Vous hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas !
 Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas !

O si j'osois plus loin prolonger ma carrière !
 Je chanterois encor cette cause première,
 Ce grand être inconnu dont l'ame fait mouvoir
 Les millions de cieux où s'est peint son pouvoir ;
 Mais je m'arrête enfin, je cède, & mes pensées
 Du poids de l'univers succombent oppressées.
 Et vous, qui m'avez vu, repoussant le sommeil,
 Vous conduire, & chanter par-delà le soleil ;
 Si de plus grands efforts plaisent à votre audace,
 La Lande vous appelle, osez suivre sa trace.

Tout ce qu'ont dit mes vers son compas l'a prouvé.
 Au ciel d'où je descends tous les jours élevé,
 Vous l'y verrez, sans peine, en de justes limites,
 Fixer de Jupiter les errans satellites;
 Et les montrant de loin au fier navigateur,
 Conduire en paix de Cook le vaisseau bienfaiteur;
 Sa main ramenera l'étoile dérégée,
 Qui vient, fuit, & revient, & court échevelée.
 Quand la lune, arrondie en cercle lumineux,
 Va de son frère absent nous réfléchir les feux,
 Il vous dira pourquoi d'un crêpe enveloppée,
 Par l'ombre de la terre elle pâlit frappée.
 Moins de gloire appartient à mes humbles essais.

Toutefois j'ai voulu des poètes Français
 Vers un si grand spectacle appeler le génie,
 Aujourd'hui qu'à nos yeux la nature infinie
 De prodiges nouveaux ouvre un riche trésor,
 Dignes de notre siècle, élevons notre essor.
 Faut-il offrir toujours sur la scène épuisée
 Des tragiques douleurs la pompe trop usée?
 Des sentiers moins battus s'ouvrent devant nos pas.
 Au festin de Didon voyez-vous Jopas
 Chanter le cours des ans, des saisons incertaines,
 Et des célestes corps les changeans phénomènes,
 Et tout ce qu'autrefois enseignoit dans ses vers

Ce fabuleux Atlas qui portoit l'univers ?
Reprenez tous vos droits : consultez les vieux âges ;
Les poètes, jadis, furent les premiers sages ;
Comme eux, allons chercher les ombres de forêts.
Peut-être mon audace, en des antres secrets,
De l'antique Linus doit retrouver la lyre.
Puisse au moins, animé d'un sublime délire,
Quelque chantre immortel dignement retracer
Ce grand tableau des cieux que j'osai commencer !

Par M. de FONTANES.

6.

Lettre de Sterne.

Mercredi après 9 heures du soir, & ne me portant pas le mieux du monde.

JE suis très-disposé, mon cher ami, à reconnoître que la femme est un animal timide; mais, semblable aux autres animaux de ce genre, elle est plus dangereuse, en certaines occasions, que ceux à qui la nature a donné une plus grande portion de courage. Ainsi je vous conseille pour cette raison, sans parler de mille autres, de ne jamais vous attirer l'inimitié d'une femme, si vous le pouvez; non, que je vous soupçonne d'être capable d'une action discourtoise envers un individu quelconque du sexe aimable par excellence; au contraire, je vous crois plus propre & plus enclin qu'aucun homme que j'aie connu, à charmer les femmes & à leur rendre de bons offices; & c'est peut-être autant par ce motif que par tout autre, que je vous recommande de ne pas les offenser: car j'ai observé plus d'une fois dans votre caractère (je me suis même permis d'en parler avec in-

E v

quiétude) un certain penchant à rassembler toute la chaleur de vos affections dans un cercle particulier; & ce qui, lorsqu'il s'agit des femmes, vaut autant que l'impolitesse, à ne témoigner que de l'indifférence pour celles qui ne font pas partie de ce cercle.

Il y a quelque chose d'amiable, oui, il y a peut-être quelque chose de noble dans le principe d'une telle conduite; mais elle est trop raffinée pour un monde tel que le nôtre. Quelque courte que soit la vie, elle peut durer assez long-temps pour que nous en sentions les inconvéniens & les chagrins. Celui qui s'attache entièrement à un seul objet, ou même à un petit nombre d'objets, court risque d'être bientôt laissé à lui-même par une suite de l'ingratitude, du caprice, ou de la mort, & il aura mauvaise grace à aller, quand la nécessité l'y forcera, chercher de bons offices & de la société, en des lieux où il parut dédaigner l'un & l'autre.

Si une petite bande d'amis étoit sûre de rester unie, jusqu'à ce que tous fussent descendus dans le tombeau, votre théorie actuelle ne formeroit pas seulement un système agréable, elle mériteroit d'être généralement adoptée. Mais cela ne peut être, mon cher camarade; & quant au projet de vivre seul après avoir perdu tous nos amis, ce n'est ni plus ni moins que s'enterrer

tout vivant, chose qui me paroît infiniment plus triste que d'être enterré, lorsqu'on a cessé de vivre.

Mais revenons à mon sujet.

La femme est un animal timide : c'est pour-
quoi je suis certain que votre générosité natu-
relle, toute autre considération mise à part, ne
se permettra jamais rien qui puisse la chagriner.
En vérité, je ne vois pas une situation possible,
qui justifie envers le sexe un défaut d'attention,
capable de lui faire de la peine; car, soyez-en
sûr, je vous parle d'après l'expérience que j'ai des
femmes, expérience dont je ne laisse pas que de ti-
rer vanité; jamais vous ne serez véritablement
heureux par l'amour que vous inspirera une per-
sonne de ce sexe, quelles que puissent être ses per-
fections, si cet amour vous rend moins honnête
envers ses pareilles. Il peut vous procurer une
ivresse momentanée; après quoi vous sortirez
de ce délire, & toutes sortes d'ennuis assiégeront
votre réveil.

Les femmes demandent au moins des atten-
tions; elles les regardent comme un patrimoine
accordé à leur sexe par les loix de la société
polie; & lorsqu'elles en sont privées, elles ont
certainement droit de se plaindre. Vous les ver-
rez toutes, ensemble & séparément, disposées

à en tirer une vengeance, qu'il ne faut mépriser en aucune façon. Il me feroit fort désagréable d'entendre dire dans une société de femmes, que mon ami est d'un caractère étrange, excentrique, singulier, fâcheux; & je pense que lui-même ne feroit pas flatté d'apprendre qu'on eût fait de lui un pareil portrait, & qu'on y eût ajouté foi. Mon dessein n'est pas de soutenir une erreur trop grossière, pour que vous m'en soupçonniez; savoir, qu'on doive les mêmes égards à toutes les femmes. Il s'en faut de beaucoup que ce soit là mon système; mais j'assure, d'un autre côté, qu'il ne faut pas manquer d'égards à toutes en faveur d'une seule: car il arrivera bien rarement que l'affection de cette une, vous dédommage de l'inimitié des autres. Aimez-en une, si vous voulez, & tant que vous voudrez, mais montrez-vous gracieux envers toutes.

Assurément l'amour peut vous conduire à travers une avenue de femmes, auprès de celle qui possède votre cœur, sans que vous déchiriez, en passant les salbal de leurs robes. Une courtoisie égale pour toutes celles que vous rencontrerez, ne vous retardera pas beaucoup, & si je ne me trompe, elle vous fera mieux jouir des transports que vous trouverez dans les bras de l'objet dont vous serez épris.

Tous tant que nous sommes, mon cher, nous devons aller d'ennemis au cours inévitable des événemens d'ici-bas, sans que nous en augmentions le nombre par une conduite aussi étrange & aussi peu profitable que celle qui nous fait négliger le moindre des petits devoirs de la vie.

Outre cela, pour m'adresser plus directement à votre cœur, permettez-moi de vous observer que la philanthropie & l'humanité, qui, par parenthèse, sont la même chose, passent pour être la base de ces qualités, qui forment ce qu'on appelle un homme bien élevé. Si donc vous contractez de manière ou d'autre l'habitude de négliger ces dernières, vous courez grand risque qu'on dise de vous que vous ne possédez pas les premières, qui, vous le savez, sont ce qu'il y a de plus précieux dans le caractère de l'homme; & j'en suis certain, cette réputation vous bleferoit jusqu'au fond de l'ame.

Mon cher enfant, ne négligez pas ces observations & tant d'autres, que vous êtes libre d'appeler des bagatelles; car des bagatelles, croyez-moi, sont souvent de grande importance dans les arrangemens de la vie.

Vous avez eu la bonté de me dire plus d'une fois, par manière d'éloge, que j'étois naturel jusqu'au scrupule dans mes descriptions, & que

lorsque je Parlois de tirer un mouchoir blanc .
ou de mettre une épingle dans une pelote, &c.
je l'emportoïs de beaucoup sur tous les autres
écrivains. Appliquez, je vous en conjure, cette
remarque à votre conduite, & mettez-moi à por-
tée de retorquer cet éloge sur vous-même. Tel
est le vœu sincère de votre ami.

Ainsi Dieu vous bénisse, & fasse contribuer
au bonheur de votre vie les plus douces affections
de votre cœur !

La cloche du facteur me dit que je n'ai pas
le temps de relire ma lettre ; mais nos deux
cœurs me font garans qu'elle ne renferme rien
dont l'un ou l'autre soit dans le cas d'avoir
honte.

6.

*N o t i c e**sur la personne & sur les œuvres de
Salomon Gessner.*

PERMETTEZ-MOI, monsieur, de vous adresser sur Gessner une notice que j'ai attendue en vain de quelques-uns de nos poètes, & qui sembloit devoir leur appartenir bien plus qu'à moi. Je vais donc rompre ce silence, d'autant plus volontiers, qu'en vous parlant de lui, je suis assuré de présenter à vos lecteurs quelques pages intéressantes.

Salomon Gessner naquit en 1730. A cette époque, la poésie ne jouissoit point en Allemagne de cette considération dont elle étoit honorée en France & en Angleterre. Les poètes Allemands n'étoient presque tous que des bouffons à gages, faits pour amuser la *noble nation germanique*. On croyoit aussi que les vers dérogeoient à la dignité de la religion & qu'un homme sage ne pouvoit point en lire. L'instituteur de Gessner étoit nourri de ces préventions si pro-

pres à étouffer le génie. Un poème, quelque édifiant qu'il fût, couloit des larmes au jeune élève, qui payoit chèrement le court plaisir d'avoir lu des vers. Une éducation aussi contraire aux goûts & aux penchans du jeune Gessner, influa malheureusement trop sur son caractère. Il aimait mieux ne point étudier, que de faire des études rebutantes. De là est provenu ce fonds d'indolence & même de paresse qui dominoit en lui. Il fallut attendre que l'âge le mit hors de lisières d'un précepteur ignorant. Il fallut que l'occasion pût dompter cette indolence dont il avoit contracté l'habitude. Tous ceux qui l'ont connu dans sa première adolescence, étoient loin de soupçonner ce qu'il seroit un jour. En vain essayoit-on de lui apprendre le Grec & le Latin. „ Vous savez, écrivoit-il à son ami Fuesli, que ma vocation ne put jamais être de devenir un homme habile: de là vient que dans ma jeunesse j'étois absolument sans émulation. Je barbouillois beaucoup de papier, mais sans but, sans intention. Il falloit donc nécessairement rester en retard, & par une suite naturelle, mon talent y perdit beaucoup „

On voit que Gessner eut à combattre non seulement sa mauvaise éducation, mais encore son indolence. Il étoit déjà dans un âge assez avancé, lorsqu'il publia ses premiers essais. La
poésie

poésie pastorale, qui n'avoit été connue jusqu'alors en Allemagne que par les traductions des poètes étrangers, y trouvoit des partisans & une sorte de préférence sur tous les autres genres, C'est dans ce monde idéal que Gessner se fraya une route. Il crut qu'on lui sauroit gré de peindre ses doux sentimens de la vie économique & innocente, & les mouvemens tendres de l'amour & de la bienveillance.

Ce dessein étoit l'effet d'une émulation imprévue. Une révolution subite avoit inspiré aux Allemands l'amour de la poésie. Leurs poètes se faisoient entendre avec éclat; dans la partie méridionale, Haller & Bodmer, dans la septentrionale, Kleist & Klopstock jouissoient d'une estime générale.

Il n'est aucun pays aussi paisible que l'heureuse Helvétie,*) aucun où l'on puisse mieux réaliser les fables consolantes de l'âge d'or; aucun qui pût retracer plus fidèlement les mœurs pastorales, aucun où les vertus & les talens puissent conduire plus sûrement à un bonheur pur & à une renommée sans mélange. Les scènes romantiques, que des sites variés multiplioient de Zurich à Rapperschwil, avoient attiré les chantres de la Germanie sur les bords rians du *Sil* & de la *Limmat*. On les voyoit cueillir dans

*) Et in Arcadia ego! *Note du rédact.*

les bocages & sur les collines qui bordent le lac, des fleurs dont la fraîcheur & le coloris ont égalé celles que les anciens avoient trouvées dans les campagnes de la Grèce & de Rome. Zurich étoit devenue la patrie adoptive des muses Allemandes & le parnasse où Klopstock, Kleist, Wieland, & plusieurs autres, venoient recevoir leurs immortels inspirations. On espéra de voir renaître le siècle d'or de la poésie germanique, ce beau siècle consacré par les Minnesinger.

Comme la terre sourit au ciel au lever de l'aurore, de même elle paroît sourire à nos yeux sous le riche & vivifiant pinceau de Gessner. Il monta au plus haut degré du Pindé germanique, dans un tems où sa langue n'étoit ni si riche, ni si formée qu'elle l'est aujourd'hui. Il étoit Suisse; il écrivoit dans sa patrie où l'on corrompt la langue Allemande, & on admira la pureté de son style & son harmonie.

Si on veut analyser ses poèmes dramatiques, on y trouve des fixions intéressantes, des caractères sagement dessinés, des situations neuves. Son langage est celui des graces; nul trait de trop, rien de trop peu. Sa Muse ressemble à la vierge modeste dont parle Horace. La Vestale pouvoit écouter l'amour que Gessner avoit créé. Ces Faunes n'effrayent point les jeunes beautés. S'il a quelquefois l'humeur de Sterne & de la

Fontaine, il n'en a jamais les licences. Le goût le plus sévère ne trouve ni aucune lacune à remplir, ni une tournure à reprendre, ni un choix plus ingénieux d'expressions à substituer.

Communément on croit que la poésie pastorale est très monotone & très-limitée; mais en lisant les ouvrages de Geffner, on s'aperçoit que le genre s'étend & que ses formes se multiplient. Daphnis est un roman pastoral qui ne le cède point pour la finesse & la naïveté au petit roman de Longus, & qui surpasse de beaucoup celui-ci par la variété des images & l'intérêt des situations. Eraste & Evandre sont des poèmes instructifs & touchans par le contraste qui règne entre le monde & la nature. Le premier navigateur réunit la plus douce philosophie à l'éclat de la féerie la plus brillante.

Sous la plume de Geffner, les scènes effrayantes produisent plutôt un doux accablement que la crainte & l'effroi. Telle est l'impression que laissent les tableaux du déluge & la mort d'Abel. Ce dernier poème est une épopée qui unit, d'une manière touchante, la majesté religieuse à la simplicité pastorale. Combien d'images gracieuses ne trouve-t-on point dans ses idylles! — „ Ces productions, disoit-il, sont les fruits de quelques-unes des heures les plus

douces que j'aye passées. Il m'arrive quelquefois de m'arracher à la ville, & de chercher un asyle dans des campagnes solitaires. Là le spectacle des beautés de la nature écarte de mon ame tous les dégoûts, toutes les fâcheuses impressions que j'y avois apportées. Transporté à la vue de cet admirable spectacle, pénétré de mille sentimens délicieux, je suis aussi heureux qu'un berger de l'âge d'or, & plus riche qu'un roi.,,

On voit qu'il peignoit ce qu'il avoit senti, que son ame étoit de moitié avec son esprit: de là vient qu'il a si peu écrit, & qu'il a imprimé à ses productions ce caractère particulier qu'on a vainement entrepris d'imiter. Le célèbre Ramier les a traduites en vers; mais sa traduction a prouvé que même dans la prose, Gessner avoit atteint le dernier degré de l'harmonie, & de l'harmonie la plus convenable au genre pastoral. Diderot a été un peu plus heureux en transportant dans notre langue les contes moraux & les idylles de Gessner; mais on ne trouve plus cette aimable naïveté, cette couleur naissante, ce charme qui respire dans l'original, & qui est produit par la délicatesse d'une touche inimitable. Il eût fallu savoir saisir comme lui la nature, l'avoir vue de près comme lui, l'avoir observé comme les Allemands savent l'observer,

avec volupté & sans distraction, pour la peindre comme Gessner, sans altérer le modèle.

Les François doivent abandonner la pastorale aux Allemands. Au lieu de les embellir par nos traductions, nous les dépouillons des graces naturelles qui leur sont propres. Il suffit de lire Haller & Wieland dans les deux langues, pour sentir combien ils ont déchu dans la nôtre. Gessner est peut-être le seul qui ait perdu le moins possible à la traduction. Ce bonheur tient à cette extrême pureté de goût dont il est pénétré, qui naturalise, pour ainsi dire, dans un pays, les productions d'un autre, Gessner a si fidèlement rendu la nature, que ses traducteurs se sont trouvés quelquefois dans l'impuissance de la peindre d'une autre manière, & ils l'ont transportée dans leurs ouvrages toutes les fois qu'ils se sont contentés de traduire littéralement Gessner.

C'est cette fidèle imitation qui, après l'avoir créé poète, le rendit peintre: il avoit jusque-là fait de ses tableaux autant d'idylles, il fit de ses idylles autant des tableaux. Il peignit agréablement le paysage qu'il avoit si agréablement décrit. Il rend compte dans sa lettre sur le paysage, des moyens qui lui ont procuré ses succès dans un art dont il ignoroit encore les premiers

élémens à l'âge de trente-quatre ans; mais il ne dissimule point les ressources qu'il a tirées de ses études poétiques. „La poésie, dit-il, est la véritable sœur de la peinture. L'artiste ne doit point oublier de lire les meilleurs ouvrages des poètes. Ils enrichiront sa fantaisie des plus magnifiques tableaux. „ Mais s'il recommandoit la poésie à la peinture, il avoit aussi l'attention de leur associer la musique & tous les beaux-arts. Ce n'est point sans dessein que les Grecs ont rapproché les Muses pour n'en faire qu'une famille. La matière & les instrumens diffèrent en vain; le beau n'en est pas moins le but commun des poètes & des artistes; ce beau idéal s'offroit sans cesse à l'œil & à l'imagination de Gesner.

Si l'on rapproche ensuite l'homme du poète & du peintre, on est frappé de ses vertus & de ses talens, & on est convaincu que rien n'inspire plus le goût du bon, que le sentiment du beau. Comme ami, comme époux, comme père, comme magistrat, comme citoyen, il étoit toujours placé dans la lumière la plus douce. Heureux dans sa vie privée, il possédoit celle à qui il avoit jadis dédié son roman de Daphnis, qui lui en avoit inspiré les plus douces peintures, & qui lui écrivoit. „ Comment pouvez-vous rester à la ville pendant les premiers jours du printemps? Avez-vous renoncé à voir les prairies

s'embellir & les arbres se couvrir de fleurs? Venez donc nous joindre à la campagne; vous y trouverez le printemps; vous m'y verrez. Madame N m'a dit que vous avez écrit un ouvrage intitulé *Daphnis*; & cependant, monsieur le mystérieux, vous me l'avez laissé ignorer. Vous avez pourtant vu que votre dernière chanson m'a beaucoup plu; je la chante toujours."

„Venez jeudi prochain, sans y manquer; je vous attendrai le soir sous la feuillée; mais apportez avec vous *Daphnis*, sans quoi, de mes jours, je ne ferai plus votre amie. Voilà *Daphnis*, lui répondit Gessner, le voilà imprimé. A qui pourrois-je le dédier plutôt qu'à vous, puisque votre approbation est pour moi la plus précieuse de toutes, & puisque, si l'on trouve dans mon ouvrage l'amour représenté d'après nature, c'est à vous seule que je le dois? Quand je pensois à *Phyllis*, je pensois à vous, & j'étois moi-même *Daphnis*. L'heureuse idée pour mon cœur d'écrire ce petit roman! Après demain, quelles délices! après demain, je serai sous la feuillée; je verrai le printemps, je vous verrai."

Une autre fois il écrivoit. — „Je ne veux point, ô ma *Daphné*! d'autre récompense de mes chants, je ne veux point d'autre gloire que d'être assis à tes côtés, & de voir tes beaux

yeux, tendrement fixés sur les miens, m'annoncer avec un doux sourire ton approbation.,,

Son épouse unissoit à la plus rare beauté les mœurs les plus douces & le caractère le plus complaisant. Il avoit trouvé en elle une amie soigneuse de sa renommée, dont le goût étoit exquis & la critique éclairée. Heureux encore par ses enfans, l'un d'eux lui promettoit de devenir un jour un peintre célèbre. Ceux qui ont lu ses ouvrages n'auront point de peine à croire qu'il pouvoit être comparé, dans le sein de sa famille, à Racine faisant la procession avec ses enfans, & refusant une invitation de cour, pour manger une carpe avec eux. Gessner offre la même sensibilité, & la même bonhomie. Il étoit naturellement mélancolique; mais son front se déridoit aux jeux de ses enfans. Il portoit dans la société cette *bonne honnêteté* qui est si rare & si respectable. Dans les banquets Socratiques, où il se trouvoit au milieu de ses amis, il se permettoit cette plaisanterie innocente qui naît de l'à propos.

Son langage étoit vif & animé; mais il avoit besoin de connoître & d'aimer ceux avec qui il s'entretenoit. Sa réserve pour les étrangers ressembloit à de la timidité, & sa modestie achevoit de lui donner une contenance gênée. Voici dans quels termes j'ai parlé de lui dans mon

voyage de Suisse. Je ne suis point sorti de la ville (Zuric) sans avoir rendu ma visite à M. Gessner. Je l'ai trouvé dans le costume le plus simple. Vous ne sçauriez croire quel sentiment d'estime le génie inspire, quand il est voilé d'une candeur modeste. Combien de gens vous disent: *Je suis poète moi!* M. Gessner n'annonce rien; la renommée va le chercher; il n'a pas besoin de dire comme tant d'autres: *O sainte renommée, par pitié, parlez un peu de moi!*

Un des avantages inappréciables de la constitution républicaine, c'est de compter pour beaucoup les mœurs & les talens. Le génie & les vertus y mènent sans inéguité aux dignités: il faut le croire, puisque Gessner a passé la moitié de sa vie dans les premiers emplois de l'état. Il fut appelé, en 1765, au grand-conseil, & en 1767, au petit. Il obtint, en 1768, le bailliage d'Erlibach; celui de quatregardes, en 1776. La maîtrise des eaux lui fut conférée en 1781, & prorogée pour six ans en 1787.

Il remplissoit tous ses devoirs avec la dernière exactitude, & il ne savoit point s'en dispenser par quelque motif que ce fut. Je ne puis vous aller chercher, m'écrivoit-il, je vais au conseil. L'heure l'appeloit; cette heure sacrée ne sonnoit point en vain pour lui. Hors du sénat, il trouvoit encore des occasions de s'acquitter prudem-

ment & sans bruit de ses fonctions. Son cœur étoit rempli d'amour pour la république. Il s'intéressoit vivement au bonheur & à la gloire de ses concitoyens, & encourageoit tous ceux qui pouvoient honorer leur pays. Le jeune Fischer a été le dernier à qui Gessner ait donné, peu de temps avant sa mort, des preuves de zèle, de protection & d'estime.

L'impératrice de Russie, l'immortelle Cathérine II, a donné à Gessner une marque d'estime par le don d'une médaille d'or. Tous les étrangers, de quelque rang & de quelque nation qu'ils fussent, princes, ministres, magistrats, poètes, Savans, Russes, Anglois, François, Allemands, Italiens, lui donnoient sans cesse d'autres témoignages d'admiration non moins flatteurs. On croyoit n'avoit fait que la moitié du voyage de Suisse, si on n'avoit vu Gessner si on n'avoit obtenu de ses payages, ou son portrait, qu'on conservoit précieusement. On alloit le chercher jusque dans la campagne solitaire, où il étoit aussi heureux qu'un berger de l'âge d'or, & aussi riche qu'un roi.

Les lettres, sa patrie & l'Europe l'ont perdu le 2. Mars 1788, âgé de 56 ans *). Ses concitoyens ne manqueront point de transmettre à la

(*) Il est mort d'une paralysie.

postérité la vie du poète estimable dont je n'ai pu présenter que des traits généraux. Je l'ai assez connu pour l'estimer, pour l'aimer & le regretter, mais trop peu pour que je puisse croire que cette notice soit suffisante. Le sort nous avoit placés l'un & l'autre à des distances trop grandes, d'où nous ne pouvions correspondre que de loin en loin. J'ai loué le poète & le peintre de la nature, avec la vérité & la simplicité qui m'a paru lui convenir; d'autres chanteront celui qui a si bien mérité de sa patrie & des Muses: je serois tenté de m'écrier avec un de ses compatriotes. *)

Heu cecidit; cecinit qui primi funera fratris.

Quis, rogo, quis Gessneri funesta maesta canet?

Mais je viens d'apprendre que des chants lugubres ont non seulement célébré le poète, mais qu'on va lui élever un monument. Ce monument, placé sur un des plus beaux sites du monde, servira de perspective à une promenade publique, & donnera sur deux rivières, le *Sil* & le *Limmat*. Qu'on n'attende point un superbe mausolée, ces pyramides fastueuses & ces longs obélisques qui laissent le voyageur aussi froid que le marbre qui les élève. Rien n'approche en Suisse de ce luxe imposant. Les souvenirs des victoires de Morat,

(*) Le père Braunstein, de Lucerne.

de Morgarten, de Naeffels, de Sempach, qui ont rompu les fers de l'Helvétie; ceux de Guillaume Tell & de Winkelried, qui en ont été les premiers libérateurs, sont consacrés avec modestie & sans appareil. Un monceau de pierre, un chiffre milliaire expriment souvent l'événement le plus précieux à ces enfans de la liberté. Le mausolée de Gessner aura peu coûté; mais son aspect fera passer dans l'ame du voyageur une douce tristesse analogue au sentiment que les œuvres du poëte inspirent. Des larmes sincères honoreront ce monument simple & pittoresque; monument qui sera cependant aussi durable que les écrits de Gessner & les ouvrages de l'artiste célèbre, que les citoyens de Zurich sont venus chercher en France pour éterniser leurs hommages. Houdon, qui a témoigné tant d'empressement à nous transmettre les traits de Voltaire, dont le ciseau a donné à l'Amérique Washington, & à Paris la Fayette, c'est lui qui doit reproduire dans une allégorie ingénieuse ce que fut Gessner: la renommée, qui jamais ne repose, & dont les mains dispensatrices laissent échapper çà & là des couronnes & des lauriers, aperçoit, sur les bords paisibles de la Limmat, le mausolée de Gessner, s'arrête, descend, & dépose une de ses couronnes. Cette allégorie, dont l'idée est entièrement poétique; rend fidèlement la pensée de tous ceux à qui la mémoire de Gess-

ner est précieuse. Je voudrois, & peut-être ce vœu est-il déjà réalisé, je voudrois que l'inscription annonçât combien les Muses doivent prendre soin du poète qui n'a vécu que pour elles. Si j'étois chargé de cette tâche, j'interrogerois ces filles du ciel; je leur dirois:

Vestrum erat, o Musæ, properanti obfistere morti.

Duraque divino flectere fata sono.

Vos decuit vitam longum producere in ævum

Vati qui vestros auxit honore choros;

Et tu, Phœbe pater, vacuam depone pharetram,

Frangere arcum, imbelli projice tela manu.

Si nequeant hæc arma tuos defendere vates,

Projice tela manu, jam nihil ista valent.

Abjice & herbarum succos, limphasque salubres

Et medicos cantus, si nihil ista juvant.

Mais cette tâche honorable est déjà remplie; déjà le poète qui n'est plus a été célébré de la manière la plus simple & la plus touchante. On retrouve dans les hymnes Helvétiques ces formes qui rappellent la manière des anciens. Je ne traduirai ici que la courte & la plus touchante des idylles, dans laquelle ses citoyens expriment leurs regrets*).

*) La souscription pour le monument de Gessner n'a été remplie que par les citoyens de Zurich, qui n'ont point voulu admettre des étrangers. Ce sentiment exclusif est digne de nos éloges. Sans doute les fonds seront suffisans pour que l'artiste puisse produire un chef-d'œuvre sans être retenu par la

MORT DE GESSNER.

Philon. Bonne Lyda, retourne sur tes pas, quitte tes rubans de couleur, dénoue tes cheveux, & fais une guirlande de cyprès: le chancre de nos cantons n'est plus; va gémir avec tes compagnes; & lorsque la lune se levera derrière la forêt de sapin, tu viendras avec elle sur la prairie, proche du bois.

Ainsi parla Philon à Lyda: l'aimable fille resta muette; des larmes baignoient ses yeux bleus & couloient sur ses joues pâles. Sans répondre au berger, elle retourne apprendre cette triste nouvelle à ses compagnes.

Toute la contrée est au même instant plongée dans la tristesse. Les voix de jeunes bergères ne se font plus entendre; la flute ne rend aucun son: on n'entend par intervalles que le bèlement d'un agneau égaré. Assises au bord du fleuve qui coupe la forêt en deux moitiés, les bergères tressent en silence des guirlandes de cyprès.

Le jour fut calme, la nuit encore plus tranquille: la lune, provoquée par ce silence solennel, se leva de meilleure heure.

modicité du prix. On a préféré le marbre. Je crois que l'offre que M. Houdon a faite d'employer le bronze, est à accueillir; elle diminue la dépense. M. Houdon est le seul de nos célèbres sculpteurs qui puisse fondre en bronze. Son atelier est disposé, & ses productions l'ont familiarisé avec ces procédés nouveaux.

Avec Lyda s'avancèrent sur la prairie, d'un pas lent, à travers les allées de vieux chênes, les bergers & les bergères. Les petits oiseaux se turent & n'osèrent voler. Le feuillage resta immobile, le ruisseau couloit sans murmure. Cette fête lugubre étoit sacrée pour tous les êtres.

Philon. Etes vous tous ici?

Oui, lui répondit-on.

Philon. Suivez-moi en bon ordre; allons prendre ces pierres unies, apportons-les sous ces vieux chênes couverts de mousse, là nous dresserons un autel.

Ils le suivirent tous en silence, & en peu de temps cette simple construction fut achevée.

Philon. Placez vos guirlandes de cyprès sur l'autel, & consacrons les chacun à sa manière.

Je consacre la mienne au chantre harmonieux de nos cantons'

J'offre la mienne, dit Cléon, à l'ami de la fine plaisanterie.

La mienne, dit Eglé, au sage & au sensible Gessner.

Je donne celle-ci, dit Théis, au magistrat humain, au citoyen populaire, à l'ami fidèle, au père tendre, au meilleur des maris.

Lyda s'avança à son tour: je dédie ma guirlande, dit-elle, au plus vertueux. . . & cachant avec ses cheveux son visage mouillée de larmes, elle se prosterna devant l'autel.

Tous les autres en firent autant: on se tut. Alors un léger tremblement se fit sentir dans toute la contrée: c'étoit un témoignage de la part que toute la nature prenoit à la perte de son poëte favori.

La trouperétourna dans le même ordre: chacun alla gémir dans son champêtre domicile; chacun, en s'éloignant, tournoit ses yeux mouillées de larmes vers ce maufolée modeste, consacré par d'éternels regrets.

Vos lecteurs, monsieur, ne liront point sans attendrissement cette idylle, qui reproduit dans leur touchante simplicité, ces chants antiques dont les Grecs nous ont laissé de modèles trop rarement imités (*).

Par M. de Mayer.

*) Salomon Gessner étoit fils de Jean Conrad Gessner, conseiller du grand-conseil, mort en 1775; & de dame Yther Hirtzel, fille de Salomon Hirtzel, mort en 1766.

Il avoit épousé, en 1761, dame Judith Heidegger, fille du sieur Henri Heidegger, conseiller & chef de tribune, & de dame Suzanne Muller.

Il en a eu cinq enfans, trois filles & deux garçons. Une fille & deux garçons lui survivent. L'aîné de ses fils est actuellement à Rome, où il se forme à l'école des maîtres d'Italie.

Les poëtes Allemands qui ont célébré dans leur langue la mémoire de leur concitoyen, sont MM. Lavater, si avantageusement connu, Wiff, Weith, Fischer, Hesse, Pëstaltz, Schultheis, Wolff, & le rédacteur des gazettes Allemandes de Zurich, que j'ai consultés.

Lord Clive : par M. Mercier.

JE l'ai vu à Paris cet homme chez qui l'implacable conscience élevoit sa voix terrible. Au milieu de ses richesses, il écouitoit le cri de ses remords, qui, semblables aux chiens de Scylla, ne cessoient de hurler autour de lui.

Il avoit joué un grand rôle dans l'Indostan; il avoit disposé du trône du Mogol: c'étoit le plus riche particulier de l'univers, & il ne pouvoit vivre avec lui-même; l'obscurité le glaçoit d'effroi, les fantômes des Indiens qu'il avoit affamés de riz lui apparoissoient, & il pouffoit alors des cris involontaires.

Les Anglois lui doivent le Bengale & la plupart de leurs possessions. Mais quoi donc! ne peut-on être guerrier & homme d'état, sans être avide & cruel? Le lord Clive le fut; la soif de l'or le dévora; il avoit profané son courage & son génie par des atrocités envers les Indiens, presque semblables à celles que les Espagnoles avoient commises jadis envers les Mexicains; il trainoit après lui une fortune monstrueuse de cent trente millions tournois, indépendamment

d'une pension de seize cent mille livres qui lui fut confirmée & assurée par la compagnie des Indes; mais il ne jouissoit de rien, car, assistoit-il à une tragédie? soudain il étoit frappé du reproche que l'opprimé adresseoit à l'oppressé; attendoit-il parlé d'une injustice & d'une cruauté? il se disoit, j'ai été injuste & cruel: au milieu des festins, une voix intérieure lui crioit: *ces mets sont le prix du sang.*

Il ne pouvoit dormir seul dans une chambre, ni être seul dans une voiture; il voyoit incessamment les images pâles & sanglantes des Indiens immolés à son ambition. Ne pouvant plus supporter ses remords ni la vie, il se coupa le cou avec un rasoir, & laissa au genre humain un exemple bien propre à désabuser les hommes de la soif de richesses.

Et antécédemment, un grand homme, un vrai patriote modeste & modéré, qui avoit noblement servi sa patrie dans les mêmes climats, grand homme de mer, grand général, habile administrateur, la Bourdonnois enfin, n'avoit repassé en Europe que pour être sous les verroux de la Bastille, pour y gémir pendant plus de deux années, que pour en sortir, pour mourir quelque temps après de douleur. Telle fut sa récompense; mais son destin fut plus doux que celui du lord Clive; il n'avoit aucun des remords qui poursuivirent l'administrateur An-

glois, & le gouvernement François ne tarda pas à reconnoître l'injustice dont il avoit usé envers un citoyen généreux, & un de ces hommes extraordinaires qui ne reparoissent qu'à de longs intervalles.

Je ne passe jamais devant la Bastille, sans me dire: là fut enfermé le vertueux la Bourdonnais; ces noms de Bastille & de la Bourdonnais sont inséparables dans ma mémoire, & c'est ce rapprochement qui fait & fera toujours le plus éloquent commentaire sur cette prison d'état.

Dupleix fut maltraité, disgracié. J'ai vu tomber la tête de Thomas-Arthur de Lally, revenant de Pondichéry; le procès de Hastings se poursuit devant le sénat britannique; les tempêtes de l'Indostan roulent leurs vagues furieuses jusqu'aux tribunaux Européens, & viennent agiter, parmi nous, ceux qui ont joué un grand rôle dans cette partie du monde.

Poésies.

A Z E M I S,

pendant mon séjour à Marseille.

J'ai vu cet élément terrible,
Ce mobile empire des vents,
Cet amas de flots mugissans
Qu'enchaîne un pouvoir invisible;
Sous un ciel toujours agité,
J'ai vu cette mer orageuse
Frémissant avec majesté,
Rapporter son onde fougueuse
Dans le lit qu'elle avoit quitté;
J'ai vu ces hardis édifices,
Qui vers les bords les plus lointaine,
A travers mille précipices,
S'ouvrent de liquides chemins,
Vont à des nations sauvages
Porter nos vices & nos fers,



Et ramener sur nos rivages
 Les dépouilles de l'univers,
 Mon ame interdite & surprise
 Goûte un plaisir mêlé d'horreur
 A l'aspect des flots en fureur
 Et de l'homme qui les maîtrise . . .

Viens, embarquons-nous, ma Zémis;
 Fuis Paris; il a ses naufrages:
 Je te promets des vents soumis,
 Un jour pur, un ciel sans nuages:
 Tu n'as besoin que d'un souris
 Pour en imposer aux orages.
 Les amours, ces dieux protecteurs,
 Dont toujours l'effrain t'environne,
 Deviennent bons navigateurs,
 Sitôt que la beauté l'ordonne;
 Ils auront tous cœur au travail:
 Les uns tiendront le gouvernail;
 Les autres déploieront la voile,
 Et sur les flots à peine émus,
 Les Zéphirs par toi retenus,
 Te feront voguer sous l'étoile
 Qui t'est commune avec Vénus.

Il est des isles fortunées
 Où l'on aime sans en rougir;

Où renouvelant les années,
Le tems rajeunit le plaisir.
On ne trouve dans ces retraites
Ni méchans, ni fots indifcrets,
Ni ces expirantes coquettes
Qu'offensent de naissans attraits,
Point d'élégans saupoudrés d'ambre
Exigeant qu'on brûle pour eux,
Ni gentilshommes de la chambre
Qu'il faille aimer une heure ou deux,
Ià, dans un temple de feuillage,
Sur un autel orné de fleurs,
La nature unira nos cœurs
Si bien faits pour lui rendre hommage;
Nous ferons libres, amoureux,
Et transporté sur ces rivages
l'Européen ingénieux
Rira bien de nos simples jeux,
Et nous prendra pour des sauvages
Assez fots pour n'être qu'heureux.

Mais où m'égare mon délire?
Ce n'est qu'un rêve, ma Zémis.
Restons où le sort nous a mis;
Pourquoi changerois-tu d'empire?
Le dieu qui me tient dans tes fers,

Te fit pour un brillant théâtre ;
 Ton joli nez que j'idolâtre,
 N'est point trouffé pour les déserts.
 Adieu mon isle & mon bocage ;
 Tout examen fait, demeurons ;
 C'est le plus sûr & le plus sage,
 Et parmi ce monde volage,
 Où l'amour reçoit tant d'affronts,
 Aimons-nous, quelque soit l'usage,
 Le plus long-tems que nous pourrons.

Par M. DORAT.

COUPLETS

chantés le mardi-gras.

Il faut égayer nos loisirs,
 En attendant la repentance ;
 C'est par la route des plaisirs
 Qu'on parvient à la pénitence :
 Célébrons des goûts si charmans,
 Et moquons-nous du bon vieux tems.

Qu'on me vante ce siècle d'or,
 Ces fêtes tristement bruyantes ;
 Siècle de fer vaut mieux encor ;
 Nous avons des femmes charmantes :
 Célébrons ces doux changemens,
 Et moquons-nous du bon vieux tems.

A leurs beautés, nos bons ayeux,
Pendant vingt ans contoient leur peine ;
Mais aujourd'hui l'on est heureux,
Et remplacé dans la semaine :
Célébrons ces doux changemens,
Et moquons-nous du bon vieux tems.

Nos pères étoient poursuivis
Par une forte jalousie ;
Nos maris sont plus aguerris
Sur les misères de la vie :
Célébrons ces doux changemens ,
Et moquons-nous du bon vieux tems.

S'il est des tyrans des amours,
Imbus de cette erreur gothique,
Pour nous venger, ils ont toujours
Moitié d'une douceur unique :
Beau sexe, soyez en tous tems
Fidèle à ces heureux penchans.

Mesdames, je serois tenté
De chanter la palinodie,
Car j'apperçois de tout côté
Fidèle épouse & douce amie.
Vos goûts, vos vertus, vos penchans
Nous ramènent le bon vieux tems.



I.
MANUSCRITS.

C. de L. 1789. N. 11.

11



MANUSCRIT



*Sur les vertus du sel
dans l'économie rurale.*

CEST avec la plus vive satisfaction que je transporte à la postérité des découvertes précieuses mais simples, naturelles & faciles sur le sel. C'est un des dons les plus gracieux de la nature; ses divers usages & tous les détails qui le concernent, sont relatifs à la somme générale du bien-être & du mal-être de tous les hommes & de tous les animaux, parce qu'ils influent essentiellement sur la fécondité & sur la stérilité des terres.

L'usage fréquent du sel renouvellerait en peu d'années la face de l'agriculture, enrichirait toutes les classes de citoyens, par des succès si rapides que dès la première année où le bas prix du sel en auroit multiplié par-tout l'usage, chaque individu rural & économique, chaque mem-

bre du corps politique se trouveroit infiniment plus aisé, plus riche & sans savoir pourquoi. Il n'y auroit qu'un pas aisé à franchir; il ne faudroit qu'une administration publique, plus juste, plus éclairée, mieux inclinée à l'utilité des sociétés, qui, en affranchissant de toutes sortes d'en trouver l'usage de cette denrée, en rendit le prix jusqu'à présent exorbitant, modéré & conforme aux besoins des nécessiteux,

La nature libérale a fait un don presque gratuit du sel aux hommes. Il coûte peu à recueillir; & ce n'est que par une politique fautive, mal entendue, & vraiment acharnée à la ruine du bien public, qu'on fut universellement opiniâtre à porter le sel à un prix excessif, qui en rend l'usage impossible, même dans le pays où il existe dans la plus grande abondance. Ce n'est jamais sur les sources des richesses que les impôts devoient s'appesantir; ce doit être uniquement sur les canaux qui dérivent de ces sources, encore les impôts quelconques doivent-ils être toujours justes & modérés. Le sacrifice passager qu'auroit fait la sage politique des droits excessifs sur la consommation du sel, auroit été bientôt & amplement récompensé par les droits qu'on auroit pu permettre sur les productions abondantes que l'usage du sel auroit multipliées, au lieu qu'en mettant le droit sur le sel,

on arrête par une vraie fatalité toutes les richesses économiques & rurales; on en éteint la source. Oui, je le dis avec une pleine confiance, ce sacrifice seroit dans peu d'années récompensé au centuple par l'abondance infinie de toutes les denrées sur lesquelles on pourroit asséoir les impôts dont le sel est actuellement chargé. Ces impôts coupent le nerf de l'agriculture, ils sont la grande cause de la misère & de la ruine de tous les animaux, des végétaux & des terres les plus fertiles.

Quel bien n'a pas fait à sa nation *Guillaume Buckeld*, en lui aprenant à faler les harengs! Quelle reconnoissance la Hollande ne doit-elle pas conserver dans tous les âges pour un bienfait aussi signalé! Mais les hommes aiment mieux prodiguer leur encens à ces actions d'éclat qui déshonorent & détruisent l'humanité. Cela ne doit pas rebuter néanmoins ceux, qui se sentent capables de rendre des services au genre humain. Malheur à celui qui ne désireroit pas ardemment de se sacrifier & mille vies s'il les avoit pour s'acquérir le délicieux plaisir d'être utile à ses semblables. Tout homme qui n'est ni bienfaisant, ni laborieux est un être parasite & vorace, mort pour la société, & qui consume toujours plus que l'homme utile & laborieux, parceque son oisiveté & ses vices mal-

tiplient ses besoins & lui inspirent des appetits défordonnés.

Revenons au sel. C'est un trésor physique pour procurer la santé & la vapeur aux hommes & aux animaux. Son usage général chez les animaux comestibles augmenteroit la quantité des viandes, en accélérant leur engrais, leur embonpoint, leur accroissement, leurs forces & leur aptitude au travail. Le sel engraisse plus vite en deux ou trois mois une bête à corne ou à laine pour l'usage de boucheries, que cette bête ne s'engraisseroit sans cela dans une année. Que l'on considère donc d'abord ici le premier profit économique qui résulte de l'épargne prodigieuse de denrées, que cette bête que l'on engraisse consomme dans un tems beaucoup plus long. Mais ce n'est là que la moindre partie du profit immense que procure l'usage du sel. En épargnant ainsi ce qui sert à nourrir & à engraisser le bétail, on peut en doubler le nombre d'où résulte immédiatement la diminution du prix de la viande. La consommation de cet aliment deviendra donc plus facile & proportionnée aux besoins des pauvres, & de tant de foibles individus qui sont forcés de se priver de cette nourriture succulente à cause de sa chéreté. Tous les journaliers rustiques, dont les bras sont unique soutien de l'agriculture, mais

que de tels alimens affoiblissent & extenuent, auront de la bonne viande, pleines de principes physiques & corroborants, en abondance & à bon marché. Cette même viande rendroit la réputation de ces hommes vertueux & respectables plus robuste, plus durable, plus en état de résister aux travaux de la campagne. N'est-il pas déplorable que les hommes inutiles & oisifs, vrais fardeaux de la terre, soient les seuls bien vêtus & bien nourris, tandis que le cultivateur est affamé ou réduit aux alimens les plus grossiers ? Cette dispensation est bien moins celle de la providence que l'effet des désordres & des injustices qui regnent dans la société.

Passons à un nouvel avantage de la grande consommation de la viande: elle feroit aussitôt diminuer la consommation outrée faite d'autres alimens du pain. Le bled, ce précieux bled, qui est si difficile & si couteux d'arracher de la terre deviendrait par l'usage de la viande, plus abondant & moins cher: ce qui dispenseroit de surcharger & disperser les terres en bleds coup sur coup, sans repos, sans préparations, sans fumier, pour multiplier ses moissons contre le gré de la nature & des loix des élémens. En agissant de la sorte, on recule au lieu d'avancer, & l'on court en quelque sorte au devant de la disette. Cela est sur-tout vrai à l'égard des climats

froids, humides & septentrionaux. Les pays chauds & orientaux & méridionaux sont destinés par la nature, pour être les greniers de ceux du Nord; qui sont spécialement propres à la production des herbes & des foins, sans beaucoup de frais. Il ne faut aux plantes herbacées que beaucoup d'humidité & peu de chaleur: cela suffit pour leur faire acquérir les qualités nutritives, convenables aux animaux comestibles. La seule précaution à prendre dans les régions froides & humides est de détruire tous les dix ans les vieux végétaux caducs & usés, de les brûler & de les enterrer tout au plus à six pouces de profondeur; après quoi, en piochant une seule fois cette surface, on peut y semer légèrement & très clair un bled unique, de bonne qualité, que l'on couvre aussi très légèrement avec la claie ou avec une herse à laquelle on a mis des dents de six pouces de longueur, pour bien gratter & soulever la terre végétale piochée. On fera bien surpris de voir ensuite les mêmes terres former d'elles mêmes, sans aucune semence ni préparation physique ultérieure, de prés naturels qui produiront une quantité incroyable d'herbes fines, chevelues & excellentes pour la nourriture des animaux.

La consommation générale de la viande peut seul opérer ce grand bien économique; & alors

on fera moins de fraix, souvent inutiles pour la culture des blés si difficile dans les pays froids, & l'on consommera moins de cette précieuse denrée, parcequ'avec de la bonne viande il faut beaucoup moins de pain. En agissant ainsi on suivra les loix immuables de la sage nature, & l'on se conformera aux rapports physiques, qui sont naturellement destinées à produire abondamment des herbes & des végétaux pour les animaux, & qui se refusent obstinément à donner sans interruption les blés nécessaires de l'homme. La viande est un riche composé d'une masse infinie de principes végétaux & de sels réunis, accouplés & perfectionnés physiquement par l'animal.

Une parfaite connoissance des loix physiques influeroit considérablement sur le bonheur ou le malheur des administrations publiques; une simple erreur au physique décide du bien-être & du mal-être de tous les individus; l'ignorance des loix de la nature & de leurs effets secondaires, ou accessoires, cause la stérilité des terres qui traîne à la suite la misère, les épidémies, les épizoties & tous les autres fléaux qui en sont les effets naturels; tandis que de la fertilité découlent l'abondance & la riche consommation de toutes les denrées, l'aisance, la santé, la longévité, la joie de l'ame, la probité, l'a-



mour de la patrie, & toutes les vertus domestiques, privées & publiques.

Ce n'est pas tout. La viande d'une bête grosse, ou même maigre, qui a usé du sel, profite le double & plus que la viande d'une pareille bête, qui n'a point consommé de sel. Il faut la moitié moins de sel dans le bouillon où cette viande cuit & dans la soupe qu'on en fait. Quand les cultivateurs, manœuvres & autres gens de travail, mangent de cette soupe, ils consomment beaucoup moins de pain, comme je l'ai éprouvé mille fois. Par une suite de mêmes loix physiques, dans les pays où l'on est dans l'usage de saler le pain, on en consomme la moitié que de pain non salé & non levé, Je suis le premier auteur de cette découverte économique capitale, c'est que le sel est un trésor d'épargne, le principe d'une abondance incroyable, & le source de richesses inépuisibles. Le pain bien levé, bien battu, par la rude manipulation, & par un vieux levain bien aigre & bien actif, devient fort poreux, plus sain, plus léger, plus rempli d'air que le pain auquel manquent le sel, le levain & la manipulation. Pour faire du bon levain, il faut du vinaigre bien fort, & qu'on laisse vieillir ce levain.

Mais voici de nouveaux avantages, aussi grands qu'incontestables. Le fumier des ani-

maux qui usent du sel féconde les terres au delà de toutes expressions. Un millier pésant de ce fumier a plus de sels physiques & de principes de fécondité que quatre milliers du fumier de bêtes qui n'usent point de sel. Ce fumier est chaud, actif, bouillant, propre à produire la fermentation & la dissolution des autres sels & de tous les principes physiques repandus dans les terres: par où s'augmente considérablement la masse de sels végétaux & élémentaires, & s'exécute une fécondation admirable de toutes les terres de qualités quelconques.

Le sel, le bon sel, est un apéritif, un fébrifuge, un cordial, un antidote assuré contre l'air pestilentiel ou chargé de miasmes, de vapeurs humides, contagieuses & mortelles, sur-tout pour les pauvres. Le sel répare amplement la déperdition continuelle de substance, par laquelle tous les autres s'usent à la longue. Le sel hausse la qualité & la quantité du produit des êtres qui le consomment. Le sel donne du goût, de la saveur, de la couleur, aux beurres, aux fourages, aux laines, aux cuirs, aux graisses de tous les animaux qui en usent. Le sel en un mot décuple bientôt, à la longue centuple tous les produits, les préservant en même tems de la pourriture venineuse & fétide, en sorte qu'ils se conservent très saines d'autant plus longtemps que les bêtes ont plus mangé de sel.

Il se presente ici une observation essentielle sur la qualité du sel. Le sel nouveau ne sale point; c'est un sel antiphysique, irrégulier, difforme, stérile; un avortant de sel, Il en est comme du vin nouveau & du foin nouveau, qui n'ont pas bouilli & fermenté: ce sont des êtres imparfaits, hatifs, précoces. Le sel nouveau n'a aucun principes salins, ou salans, assez mûris & perfectionnés; il est laiteux, baveux, tendre & mollasse. La consommation de ce sel ne peut donc qu'être ruineuse, ses parties ne sont pas assez déliées & tenaces pour s'attacher efficacement aux corps solides. Quelle que soit la quantité qu'on en employe, elle ne suffit jamais pour parvenir au but, & remplacer le sel bien conditionné. Dans tous les êtres, la quantité sans les qualités requises est égale à Zéro. Peu & bon voilà la clef de la physique.

Revenons à la viande dont l'abondance fera baisser le prix; il en resultera une diminution proportionnelle dans le prix des laitages, beurres, fromages, suifs, lard, chair de cochon, & de tous les autres alimens dont les malheureux artisans & les pauvres journaliers ont besoin & qu'ils ne peuvent se procurer à raison de leur prix, supérieur à la modicité du salaire de leur travail qui va toujours en baissant & ne sauroit suffire à leur plus étroite subsistance. La misère

publique s'accroît, effroyablement, plus par les abus & les désordres des sociétés que par les vicissitudes humaines ou par l'inconduite des individus. Le luxe, la corruption des mœurs, les besoins factices détournent & engloutissent des sommes considérables qui pourroient servir à l'agriculture, à des défrichemens, à des dessèchemens & à toutes sortes d'améliorations rurales & économiques. Les gens de la campagne demeurent sans occupations & sans moyens de subsistance pour leurs familles, tandis que dans les villes des artisans inutiles ne peuvent suffire à rassasier la faim vorace du luxe & de la frivolité. Il n'y a d'autre moyen de soutenir & de faire fleurir les états que d'occuper tous les bras rustiques, & de leur procurer un salaire de leur travail qui les mette elles & leurs familles dans la sorte d'aisance qui convient à leur condition. Quand, après les travaux de l'agriculture il reste du loisir, il faut occuper les journaliers aux travaux des grands chemins, aux corvées des grandes routes, & à une foule de réparations publiques aux dépens des propriétaires des biens-fonds, qui retirent les premiers avantages de ces travaux publics, pour la consommation & la vente de leurs denrées par la facilité des communications. Il seroit ici juste de faire contribuer à ces frais les habitans des villes, qui en achetant les denrées des campag-

nes , payent indirectement leur quote part , par le prix hauffé dont ils surpayent les denrées à ceux qui les vendent. Au moyen de ces arrangements, le cultivateur corvéable rendu libre au fein de sa famille, ne sera plus distrait & dérangé au milieu de ses occupations rurales & domestiques, il préparera ses terres & ses outils d'agriculture, & il approvisionnera les villes de denrées au lieu de les affamer.

II.
FRAGMENS
OU
EXTRAITS DE LIVRES.



FRAGMENTS

EXTRAITS DE LIVRES



9.

La folle en pèlerinage.

Monsieur de Revanne est un riche particulier, qui possède les plus belles terres de son pays. Il n'a qu'un fils & une sœur dans un château digne d'un prince; mais il est vrai que son parc, ses eaux, ses fermes, ses manufactures, sa maison nourrissent à six lieues à la ronde, la moitié des habitans de cette province; & que, si les titres ne sont que des mots, il est vraiment prince par son autorité & par le bien qu'il fait.

Il n'y a pas bien des années qu'il se promenoit le long des murs de son parc, sur la grande route; & qu'il lui prit envie de se reposer dans une espèce de bocage où le voyageur ne peut s'empêcher de s'arrêter, l'hyver même où les arbres dépouillés offrent encore un abri contre les vents, & la fontaine qui coule entre leurs

fouches , encore des gafons & des eaux qui semblent rechauffer l'hiver , comme elles rafraichissent dans la belle faison. Il avoit a son ordinaire son livre & son fusil , & litoit , quoique distrait par les passans & par les oiseaux.

La matinée étoit belle & s'avançoit , lorsqu'il vit une jeune & charmante personne quitter la route , avec l'air de chercher du repos & de la fraicheur à l'endroit où il étoit. Son livre lui tomba des mains , tant cette vue le surprit. La pélerine , avec les plus beaux yeux du monde & un visage agréablement animé par la fatigue , avoit une taille , une démarche & des airs de distinction qui le firent involontairement lever de sa place & porter ses yeux sur la route , pour voir le train qui devoit la suivre. Il s'aperçut néanmoins d'une noble révérence qui lui fut faite , & à laquelle il répondit respectueusement. La belle voyageuse s'assit au bord de la fontaine sans avoir parlé , & s'assit avec un soupir.

„Etrange effet de la sympathie , me disoit M. de Revanne ! Ce soupir en fit échapper un de mon cœur. Je demeurai debout , sans savoir ce que j'avois à dire , ni à faire , & n'ayant que des yeux pour la regarder. Etendue comme elle étoit , & appuyée sur un coude , c'étoit la plus belle forme de femme qu'on ait jamais imaginé. Je

ne favois que penser de ses souliers tout blancs de ouffière qui m'annonçoient une longue course, & de ses bas de soie tout aussi frais que s'ils fussent sortis à l'heure même de dessous l'instrument qui les avoit moirés. Sa robe retrouffée n'étoit point applatie; ses cheveux paroissoient avoir été bouclés du matin même: son linge, fines dentelles, toute sa toilette étoit disposée comme pour aller au bal: rien n'indiquoit une vagabonde; & pourtant c'en étoit une, mais bien à plaindre & bien respectable.,,

„A la fin je profitai de quelques regards qu'elle porta sur moi, pour lui demander si elle voyageoit seule. Oui monsieur, me dit elle, je suis seule au monde. Quoi? madame, vous êtes sans parens, sans connoissances? Monsieur, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, j'ai des parens & des connoissances en grand nombre; mais je n'ai point d'amis. Il me paroît impossible, continuai-je, que vous les ayez perdus par votre faute: vous portez une figure & je crois même un cœur à vous faire pardonner bien des choses.,,

„Elle, sentit l'espèce de reproche contenu dans ce compliment, & je pris bonne idée de son éducation. Elle ouvrit sur moi deux yeux célestes d'un bleu parfaitement pur, & dont l'é-

mail étoit aussi transparent que du crystal. En-
 faite elle me répondit d'un ton très-noble, qu'un
 galant homme tel que je paroissais être, devoit
 prendre quelque soupçon sur le compte d'une jeune
 fille qu'il rencontroit seule au milieu des chemins.
 Cette idée l'avoit souvent contrariée; mais pour-
 tant, quoiqu'elle fut étrangère, & que personne
 n'eût droit de l'examiner, elle supplioit de croire
 que ses desseins, en voyageant, n'étoient & ne
 pouvoient être que scrupuleusement honnêtes.
 Des raisons dont elle ne devoit compte à per-
 sonne, la forçoient à promener ses douleurs dans
 le monde. Elle avoit éprouvé que les dangers
 qu'on redoute pour son sexe, étoient chiméri-
 ques, & que l'honneur d'une femme n'est exposé
 parmi les brigands mêmes, que par la foiblesse
 de son ame & de ses principes. Au reste, elle ne
 marchoit qu'à des heures, & dans des chemins
 sûrs, ne parloit pas à tout le monde, & s'arrê-
 toit quelquefois en lieux déçus, lorsqu'elle y
 pouvoit gagner sa vie par des services conformes
 à la manière dont on l'avoit élevée. Sa voix
 fléchit à ces dernières paroles, ses yeux se ra-
 baissèrent, & je vis descendre quelques larmes
 sur ses joues, ..

Je ne doutois pas, lui dis-je, qu'elle ne fût
 bien née, & qu'elle ne fût se faire respecter; je
 la plaignois seulement de la nécessité quelconque

dont la loi l'obligeoit à servir, quand elle paroïssoit si bien mériter d'être servie; &, quoiqu'elle m'inspirât la plus vive curiosité, je ne demandois l'honneur de la connoître davantage, que parce que j'étois persuadé qu'elle prenoit autant de soin de sa réputation que de son honneur. »

„Ma pèlerine parut encore blessée de ces derniers mots, & me répondit qu'à la vérité elle laissoit ignorer son pays & son nom, à cause de cette réputation, qui consiste pourtant moins dans la réalité que dans les conjectures. Lorsqu'elle offroit ses services, elle montrait les certificats des dernières maisons où elle en avoit rendus, & ne déguisoit point qu'elle ne vouloit pas être interrogée sur son pays & sa famille. On se decidoit là-dessus, & l'on s'en rapportoit au ciel ou à sa parole de l'innocence de toute sa vie & de sa probité.”

Ce n'étoient pas de pareils discours qui pouvoient faire pressentir un dérangement d'esprit dans la belle aventurière. M. de Revanne qui ne concevoit pas trop cette résolution de courir le monde, en vint à l'attribuer à quelque violence qu'on lui auroit fait essuyer pour un mariage contre son goût; ensuite à quelque désespoir d'amour, & par une inconséquence ordinaire, dès qu'il lui crut de l'amour pour un autre, il en

prit lui-même pour elle, & craignit de lui laisser poursuivre sa route. Il ne pouvoit arracher ses yeux de ce charmant visage embelli par le demi-jour de la verdure. Jamais Nymphe, s'il en fut, ne se montra si belle étendue parmi les gazons; & la forme un peu romanesque de cette rencontre ajoutoit un charme dont il se sentit combattu.

Sans y regarder de beaucoup plus près, M. de Revanne engage l'inconnue à se laisser conduire au château; elle y va sans difficulté, & s'y présente comme une personne accoutumée au plus grand monde. On lui sert quelques rafraichissemens, qu'elle accepte sans fausse politesse, & avec des remerciemens fort gracieux: en attendant le diner, on lui fait voir la maison: elle ne distingue que ce qui mérite de l'être, en meubles, peintures, ou distribution d'appartemens. Il y avoit une bibliothèque: elle connoit les bons livres, en parle avec autant de goût que de modestie; point de babil, point de gêne: au diner, les mêmes manières nobles & naturelles, & le ton le plus aimable de conversation. Jusqu'ici tout est sensé dans ses discours, & son caractère paroît aussi charmant que sa personne.

Après le diner, un petit air de gaieté la rend encore plus belle; &, s'adressant à mademoi-

felle de Revanne avec un sourire, elle lui dit que son habitude est de payer son dîner par son travail, & qu'elle a toujours demandé des aiguilles aux femmes des auberges, lorsqu'elle a manqué d'argent. Permettez, ajouta-t-elle, que je laisse une fleur sur un de vos canevas, afin que quand vous la verrez, vous pensiez à la reconnoissance de la pauvre inconnue. Mademoiselle de Revanne lui dit qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir pas de canevas monté, & de perdre le plaisir d'admirer quelque chose de sa main. Alors la pèlerine porta sa vue sur le clavecin: Eh bien! dit-elle, que je m'acquitte en monnoie de vent: c'étoit autrefois celle des musiciens qui courroient les châteaux. Elle tâta les accords par deux ou trois préludes, qui annoncèrent une main bien exercée. On ne doutoit pas qu'elle ne fût une fille de qualité, enrichie de tous les talens aimables: elle toucha d'abord dans un genre très-brillant; ensuite elle en vint à produire les sons graves d'une profonde tristesse qu'on apperçut dans ces yeux: ils se mouillèrent de larmes, son visage changea; ses doigts s'arrêtèrent, & on la vit demeurer pensive dans un moment de silence qui ne fut troublé par personne. Puis tout-à-coup elle jeta son monde dans la surprise, en touchant une gaillardise, qu'elle chanta en ridicule avec la plus jolie voix du monde. Comme on a cru dans la suite qu'elle étoit pour quelque

chose dans sa romance burlesque, on peut me pardonner de la placer ici.

ROMANCE.

En manteau, manteau sans chemise,

Non que l'amî pût en manquer ;

C'est que la sienne lui fût prise

En lieu charmant à remarquer :

Surpris en cueillant une pomme,

Pomme de vingt ans au moulin,

On l'avoit mis nud comme l'homme

En le chassant de cet Eden.

Aux bords glacés de la rivière,

Au point du jour, demi-Janvier,

Il fit ce jour-là sa prière,

Pensant à Dieu moins qu'au médnier

Le manteau, dans cette aventure,

Et cette saison sans figuiers,

Le préserva de quelque injure,

Sans l'empêcher d'aller nuds pieds.

La bife soufflant à merveille,
 L'ami se fit de son manteau,
 Depuis la cuisse vers l'oreille,
 Culotte, habit, veste, & chapeau :
 Le soleil qui parut en rire,
 De pitié vint le réchauffer ;
 Mais son courroux devoit suffire,
 Son courroux près à l'étouffer.

"A-t-en jamais vu dans le monde,
 Au rendez-vous, plus de malheur ?
 C'est ce qu'il chantoit près de l'onde,
 Que n'arrêta point sa douleur :
 Le tour est pour vous trop habile,
 Belle meunière, aux yeux menteurs :
 Laissez aux dames de la ville
 A dépouiller leurs serviteurs.

, Durant cette nuit de mystère,
 Vous appelez dix fois l'amour ;
 Et vous appelez votre mère
 Seulement vers le point du jour !
 Votre père dans la famille
 S'en va chercher douze témoins
 Pour prouver que vous étiez fille ?
 Hélas ! Il n'en falloit pas moins.

"Mais dites-moi, rémoins faussaires,
 Vous qui voulez, quoi qu'il en soit,
 Dans ma bourse, maudits corsaires,
 Plutôt qu'au feu mettre le doigt;
 Dites-moi quand on vit en France
 Une race de corbeaux blancs;
 Et seulement une apparence
 De meûnière fille à vingt ans?

A ces mots, l'ami se retire:
 Epargnez-le, vents & glaçons!
 Moi, j'ai fait la chanson pour rire.
 Ah! je rirai de ces garçons,
 Qui trompent la maîtresse honnête
 Par des sermens le long du jour,
 Et sont trompés par la grisette
 La nuit au moulin de l'amour.

Cette échappée pouvoit dès-lors donner indice d'une tête qui n'étoit pas bien constante. Mais, continue M. de Revanne, toutes les réflexions nous échappèrent aussi, & je ne fais comment, si ce n'est par la grace inexprimable dont elle couvrit cette gaillardise. Quoiqu'elle touchât comiquement, sa science n'étoit pas moins admirable, ses doigts brillans & sa voix vraiment enchanteresse. Lorsqu'elle eût achevé,

elle se montra toute aussi posée qu'auparavant, & nous crûmes qu'elle n'avoit pensé qu'à égayer le moment de la digestion.

Bientôt après, elle nous demanda la permission de se remettre en voyage: Je fis signe à ma sœur de lui dire, que si rien ne la pressoit, & que l'auberge ne lui déplût pas, nous nous ferions une fête de la voir plusieurs jours. Je pensois à lui offrir de l'emploi, puisqu'elle acceptoit. Mais nous la promenâmes le reste de ce premier jour & les suivans: elle ne se démentit point: c'étoit la raison pleine de tous les charmes, elle avoit l'esprit délicat & très-juste, la mémoire si bien ornée & l'ame si belle, qu'elle nous tenoit souvent en admiration, & comme suspendus à l'écouter: elle entendoit encore si parfaitement le style des égards, par rapport à chacun de nous & à quelques amis qui vinrent au château, que nous ne savions plus comment allier sa conduite avec cette éducation.

Je n'osai plus, en vérité, lui proposer de s'attacher servilement à la maison. Ma sœur, à qui elle plaisoit, se fit aussi un devoir de ménager sa délicatesse: elles s'occupèrent ensemble des détails domestiques. Mais elle voulût aller, jusqu'au plus gros travail, aux devoirs d'affiduité, de régularité, de calcul. Elle remit en peu de temps un ordre que nous ne soupçonnions pas de

manquer dans le château. C'étoit une ménagère très-intelligente, & comme elle avoit commencé à partager notre table & nos plaisirs, elle ne se piqua point d'une fausse modestie, & continua sans gêne. Mais elle ne venoit prendre des cartes ou un instrument, qu'après avoir terminé les affaires dont elle s'étoit chargées.

Ma foi, j'avoue que je commençai par un grand attendrissement sur le sort de cette fille, & je plaignois les parens qui, probablement, la regrettoient; je gémissois sur des vertus si douces, & tant de qualités perdues. Il y avoit déjà plusieurs mois qu'elle vivoit avec nous, & je me flattois que la confiance que nous tâchions de lui inspirer, feroit arriver son secret sur ses lèvres. Etoit-ce un malheur? Nous pouvions y remédier. Etoit-ce une faute? Notre médiation, nos témoignages pouvoient lui obtenir le pardon d'une erreur passagère. Mais toute notre adresse, nos assurances d'amitié, nos prières mêmes, furent inutiles. Quand elle nous remarquoit l'intention de tirer quelques lumières, elle se retranchoit dans des maximes générales, pour se justifier sans rien nous apprendre.

Par exemple, lorsque nous parlions de ses malheurs. Les malheurs, disoit-elle, tombent sur les bons comme sur les méchans: ce sont des médecines salutaires qui attaquent de bonnes

humeurs en même temps que les mauvaises. Quand nous cherchions à découvrir les raisons de la fuite de la maison paternelle. Quand le chevreuil fut, disoit-elle en riant, ce n'est pas qu'il soit coupable. Avoit-elle, lui disions-nous, effuyé quelques persécutions? C'est le sort de beaucoup des filles bien nées, d'en essuyer & de les encaurer. Celui qui pleure sur un outrage, disoit-elle alors, en recevra bien d'autres. Mais comment avoit-elle pu se résoudre à exposer sa vie, sinon à l'insolence des hommes, ou moins quelquefois à leur pitié. Elle étoit encore, & disoit que le pauvre qui va saluer le riche à table, ne manque pas d'esprit. Un jour que la conversation tournoit au badinage, nous lui parlâmes d'amant, & nous lui demandâmes si elle ne connoissoit pas le héros frilleux de la romance. Je me souviens que ce mot parut la percer, & qu'elle ouvrit sur moi deux yeux sévères, que les miens ne purent soutenir; & toutes les fois que, dans la suite, on parla d'amour, on étoit sur d'amortir les charmes de sa figure & tous les traits de son esprit. Elle se plongeoit alors dans une reverie que nous prenions pour du scrupule, & qui, je le crois encore, n'étoit que l'ambition. Mais généralement elle étoit gaie, sans une grande vivacité pourtant; noble sans de grands airs; simple sans ingénuité; réfléchi, mais sans préoccupation,

plutôt patiente que douce, & plutôt juste qu'affectueuse dans ses caresses & ses compliments. C'étoit vraiment une femme formée pour gouverner dans un grand état de maison; & cependant elle ne paroissoit pas avoir plus de vingt-un ans. Telle est cette jeune personne inexplicable qui m'a charmé durant les deux années qu'elles a voulu passer avec nous, & qui a terminé par une folie plus bizarre que ses qualités ne sont respectables & brillantes. Nous l'avons perdue. Mon fils plus jeune s'en consolera. Pour moi je ne fais si dans ma foiblesse, je ne la regretterai pas toujours.

Je vais maintenant raconter cette folie d'une femme sensée, afin de faire voir que la folie n'est souvent que la raison sous un autre extérieur. Il est vrai qu'il y aura ici un singulier disparate, entre le caractère noble de la pèlerine, & la ruse comique dont elle va se servir. Mais on connoit déjà deux de ses inconséquences, celle de son pèlerinage & celle de sa chanson.

On voit que M. de Revanne étoit amoureux de l'inconnue. Il ne se fioit pas sans doute sur son visage de cinquante ans, quoiqu'il eût encore la fermeté & la fraîcheur de trente; mais peut-être espéroit-il de plaire par sa fanté aussi pure que celle d'un enfant, par la bonté, la gaieté, la

douceur, la générosité de son caractère, ou même encore par sa fortune, quoiqu'il eût l'ame trop délicate pour acheter un triomphe, & déshonorer par-là une femme qu'il auroit aimée.

Mais d'un autre côté le jeune Revanne, aimable, tendre, ardent, alla se jeter à corps perdu dans cette aventure, sans y regarder de beaucoup plus près que son père. Il s'attacha discrètement à charmer l'inconnue dans le dessein qu'avoient fait naître son père & sa tante par leurs éloges & leur amitié. Il rendit des soins sincères à une femme charmante, que l'amour lui faisoit voir au-dessus de lui dans l'état d'abaissement où elle étoit; & ses rigueurs, plus que son mérite & sa beauté, l'enflammèrent, jusqu'au point d'oser parler, entreprendre & promettre.

Le père, malgré qu'il en eût, donnoit à ses soins un air toujours un peu paternel. Il le sentoit, & lorsqu'il eut reconnu son rival, il ne se flatta pas d'en triompher, à moins que de s'écarter de tous les principes des honnêtes gens. cependant il tâtoit son chemin, sûr que la bonté & la fortune même ne sont que des charmes auxquels une femme peut céder par raison; mais qu'elle méprise dès que l'amour se présente avec le charme & le bandeau de la jeunesse. Il fit aussi plusieurs fautes dont il s'est repenti. Il témoi-

gnoit une amitié respectable; il parla d'union durable, secrète & légitime. Il se plaignit, & prononça le mot d'ingratitude. Il ne connoissoit pas celle qu'il aimoit, lorsqu'il lui dit un jour que beaucoup de bienfaiteurs recevoient le mal pour le bien; l'inconnue lui répondit avec simplicité, que beaucoup de bienfaiteurs vouloient acheter tous les droits de leurs protégés pour une lentille.

La belle étrangère enveloppée des poursuites de deux ennemis, & dirigée par des motifs qu'on ignore, paroît n'avoir eu d'autre envie que d'éviter des sorties aux autres & à elle-même, par le parti qu'elle a pris dans cette circonstance. Le fils pressoit avec l'audace de son âge, & menaçoit selon la coutume, de sacrifier ses jours à l'inflexible. Le père moins déraisonnable ne pressoit pas moins vivement. Tous deux étoient sincères. Cette femme aimable pouvoit aspirer à un état digne de ses vertus, puisque les deux Revanne enviaient qu'ils l'auroient épousée.

Mais que les femmes apprennent qu'avec un cœur honnête, l'esprit fut-il égaré par la coquetterie ou par une folie véritable, on ne nourrit point la blessure des cœurs qu'on ne veut pas guérir. Dans cette extrémité, la pèlerine comprit qu'il ne lui seroit peut-être pas aisé de se

défendre encore long-tems. Elle étoit à la merci de deux amans qui justifieroient leur violence par la pureté de leur intention, & qui demanderoient ensuite à la solemniser, voilà le fait tel qu'il étoit, & tel qu'elle le devina. Elle pouvoit se faire un rempart de mademoiselle de Revanne. Elle n'en fit rien, par discrétion sans doute, ou par respect pour ses bienfaiteurs. Elle ne s'effraye point; elle imagine un moyen de conserver à tout le monde sa vertu; elle consent à laisser soupçonner la sienne; & c'est une folle charmante de fidélité que son amant ne mérite pas sans doute, s'il ne sent pas tous ces sacrifices, & même s'il les ignore.

Un jour que monsieur de Revanne abusa trop de l'amitié, de la reconnoissance qu'elle lui témoignoit, l'inconnue prit tout-à-coup un air de naïveté qui le frappa. Votre bonté pour moi, monsieur, lui dit-elle, m'accable d'un fouci dont il faut que je vous révèle la cause. Je sens bien que c'est à vous que je devois toute ma reconnoissance, mais, monsieur. . . Elle n'avoit pas de nom: on ne l'appelloit que mademoiselle. Cruelle fille, lui dit M. de Revanne, je vous entends. C'est mon fils que votre cœur a choisi. Ah monsieur! il y a bien plus, & je ne puis vous l'exprimer que par ma confusion. Comment, mademoiselle! vous feriez. . . Je

penſe qu'oui, dit-elle, en faiſant une longue révérence & tirant une larme; car jamais femme n'a manqué d'une larme pour ſes ruſes, ni d'une excuſe pour ſes torts.

Tout amoureux qu'il étoit, M. de Revanne admira cette ingénuité nouvelle avec un chapeau de mère ſur la tête, & trouva la révérence fort à propos. Mais, mademoiſelle! C'eſt une choſe incompréhenſible pour moi? Pour moi auſſi, dit-elle; & pour lors la ſource de ſes larmes s'ouvrit abondamment. Elles coulèrent tant que M. de Revanne rêva. Au bout de ſa rêverie très-chagrine, il reprit la parole d'un air calme, & lui dit: Ceci m'éclaire ſur le ridicule de mes prétentions. Je ne vous reproche rien, & pour unique châtiment de la peine que vous me faites, je vous promets de ſa légitime de quoi vous faire connoître ſ'il vous aimoit autant que moi. Ah monsieur! prenez pitié de mon innocence, & ne lui en parlez pas, je vous ſupplie.

Demander le ſecret, ce n'eſt pas le moyen de l'obtenir. Après avoir fait ce pas, la belle inconnue attendit que le jeune amant, ramené par ſes fureurs, ſe préſentât devant elle. Il ne manqua pas d'arriver bientôt avec un air qui menaçoit de fulminer de la langue; mais il s'arretâ & ne put rien dire ſinon: Quoi! mademoiſelle! eſt-il poſſible? Eh quoi donc! mon-

fleur, lui dit-elle, avec un sourire désespérant
 en pareilles circonstances. Comment! quoi! Allez
 mademoiselle, vous êtes une jolie créature.
 Mais au moins il ne faut pas déshériter les en-
 fans légitimes: c'est déjà trop de les accuser.
 Qui, mademoiselle, j'ai pénétré votre complot
 avec mon père. Vous me le donnez tous deux
 pour fils, & il est mon frère, j'en suis certain.
 Du même front calme & riant, l'aimable insen-
 sée lui répondit: Vous n'êtes certain de rien;
 car il n'est ni votre fils ni votre frère. Les gar-
 çons sont très méchants; je n'en ai point voulu.
 Et c'est une pauvre fille que je vais conduire plus
 loin. Plus loin; bien loin des hommes, de
 méchants, des fots & des infidèles.

Et dans une effusion de son ame: adieu,
 continua-t-elle, adieu, mon cher Revanée.
 Vous êtes bien né. Gardez vos principes de sin-
 cérité. Ils ne sont pas dangereux dans une opu-
 lence solide. Soyez bon envers les pauvres; ce-
 lui qui méprise la prière de l'innocence affligée,
 priera lui-même un jour, & ne sera point en-
 tendu. Celui qui ne se fait pas un scrupule de
 respecter les scrupules d'une fille sans appui,
 sera la victime de femmes sans scrupule. Celui
 qui ne sent pas ce qu'une fille honnête sent à per-
 dre ce qu'on lui demande, ne mérite de l'obte-
 nir. Celui qui, contre toute raison, contre les

vues & le plan de sa famille, forme des desseins en faveur de ses passions, mérite que le fruit de ses passions lui manque, & l'estime de sa famille. Je crois bien que vous m'avez aimée sincèrement; mais, mon cher Revanne, le chat fait bien à qui il lèche la barbe. Et si vous êtes jamais amant d'une femme qui le mérite, souvenez-vous du moulin, du moulin de l'infidèle; apprenez par mon exemple à vous confier à la fermeté & à la discrétion de votre maitresse. Vous savez si je suis infidèle, & votre père le fait aussi. J'ai voulu courir le monde & m'exposer à tous les dangers. Ceux de la vertu qui m'ont menacée dans cette maison, sont les plus grands sans doute. Mais parce que vous êtes jeune je vous le dis à vous seul en confidence: dans les deux sexes, on n'est infidèle que volontairement; & c'est ce que je me suis mis en tête de prouyer par l'ami du moulin, qui me reverra peut-être quand il aura le cœur assez pur pour regretter ce qu'il a perdu.

Le jeune Revanne l'écouteit encore après qu'elle eut parlé. Il demouroit comme un homme frappé de la foudre. A la fin des larmes ouvrirent ses yeux; & dans son attendrissement, il courut à sa sœur, à son père, leur dire que mademoiselle s'en alloit; que mademoiselle étoit un ange, ou plutôt un démon errant dans

le monde pour tourmenter tous les cœurs. Mais la pèlerine avoit si bien pris ses précautions, qu'on ne la retrouva plus. Et lorsque le père & le fils se furent expliqués, on ne douta plus de son innocence, de ses talens & de sa folie. Jamais depuis, monsieur de Revanne n'a pu se procurer la moindre lumière sur cette belle personne, aussi fugitive que les anges & aussi charmante.

Je sens bien qu'elle n'est pas assez extravagante pour figurer parmi les folles du moment; mais, avec tant de vertus & tant d'amour pour la fidélité, je pense qu'elle peut pourtant paroître assez folle aujourd'hui.

Fragment d'un voyage
de Sir W. Shurtle-Headed.

Lyon.

Je l'avois, effectivement, connu à P***. J'étois même pourvu de lettres pour lui. M. de M*** m'offrit un logement, avec une cordialité qui me parut naturelle. — J'ai toujours fait cas de ma liberté, c'est même la seule chose que je cherche dans mes voyages. — Je m'excusai le mieux qu'il me fut possible, & nous nous séparâmes à notre arrivée à Lyon, où il faisoit sa résidence.

— Je croyois, une fois établi dans un modeste *hôtel garni*, y rester & y vivre à ma mode. — J'avois déjà déballé une grande partie de mes effets. — Mais il est, apparemment dans la nature de l'homme, un génie malfaisant qui se plaît à mettre des contradictions, à ses plus foibles desirs!

— Qui peut me demander? dis-je à la fille de l'hôtel, je suis à peine dans cette ville. —

— C'est un domestique qui veut vous remettre une lettre *monfieur le mylord.* — (*)

— Qu'il entre donc:

— C'étoit un message de M ***. — Il me réitéroit ses offres, & il me prioit de ne pas le désobliger *au point* de les refuser. — Je promis d'aller le voir le foir même. — *Par le ciel!* dis-je, après que le domestique se fut retiré, cet homme est assurément trop *obligéant* — il m'a mis dans l'impossibilité de le refuser — & c'est malgré moi — une fois dans sa maison, ma conduite sera soumise à la critique des maîtres & des valets — n'y pensons plus, repris-je, ne suis-je pas depuis deux mois en *France*? — je dois être fait à tous les sacrifices que l'*étiquette* exige d'un homme du *bon ton.* —

— Six heures venoient de sonner. — Je m'habillai, dans le dessein de voir la ville, que je ne connoissois pas. — Je me trouvai, par hasard, devant la salle du spectacle. — Le désœuvrement m'y fit entrer. — On donnoit ce jour-là le *roi Léar.* L'assemblée étoit brillante. — Je remarquerai, en passant, que je n'ai jamais vu plus de luxe que dans les villes commerçantes. — Les

(*) En France, & dans beaucoup d'autres pays, on qualifie mes compatriotes du titre pompeux de *mylord*; pour peu qu'ils aient, comme moi, un modeste *Sir* devant leur nom.

femmes de Lyon, quoique fort élégantes, me parurent trop attentives à imiter la mise, la tournure & le parler de celles de la capitale. — Pour quoi, quand on a des graces naturelles, se donner tant de peine pour s'en créer de factices? —

Dès que la toile fut baissée, je me proposai de me rendre chez M. de M. ***. — La nuit étoit fort obscure, & je cherchai vainement un *fallot* pour me conduire. — J'allois en tâtonnant dans les ténèbres & dans la fange, dont les rues étoient amplement pourvues. Je risquois, à chaque pas, de me rompre le cou. — Cela me fut bon à quelque chose, car je n'aurois peut-être pas remarqué que la ville la plus considérable du royaume de France, après la capitale, n'est point éclairée pendant la nuit. — Je finissois à peine cette triste réflexion, que mon pied, percé par la pointe aigüe d'un pavé, glissa, & me couvrit d'un déluge de boue. —

— *Grand Dieu!* m'écriai-je, avec un peu d'humeur, & en m'efforçant vainement à reprendre mon à-plomb, que t'ont donc fait mes compatriotes voyageurs, pour leur refuser, ainsi qu'à moi, cet art de l'équilibre, si connu & si utile, depuis Calais jusqu'à Colioure! (*) —

(*) Deux ports aux extrémités opposées du royaume de France.

Mais, repris-je aussi-tôt, la divinité, en jettant tant des désagréments sur les pas du voyageur Anglois, ne peut-elle pas avoir eu le dessein de lui faire chérir son isle? — Tandis que l'habitant de *Londres* marche avec sécurité sur un parquet de larges dalles. Tandis qu'il court tout le jour sans être obligé de rentrer dix fois chez lui pour changer ses souliers, ses bas & souvent son habit, comme ses chers voisins. — Tandis qu'il n'a jamais la crainte de revenir avec une jambe, ou —

Votre sexe, leur dis-je, en m'approchant d'elles, comparit toujours aux misères du mien. — Je ne puis donc mieux m'adresser. — Prenez pitié, je vous conjure, d'un pauvre étranger, qui cherche, depuis une heure, dans la boue & dans l'obscurité, l'hotel de Malthe. —

Nous allons justement dans la rue où il est, me dit, d'un ton très-doux, celle qui m'avoit paru la plus jolie. — Vous voyez bien, *mon-sieur*, qu'en vous y conduisant, nous ne vous rendront pas un service difficile. — Belle inconnue, repris-je, du ton le plus passionné qu'il me fut possible de prendre, pour que ce service devint *inappréciable*, il faudroit accepter *mon bras* jusque-là. J'obtins facilement cette faveur, & je pressai bientôt contre mon cœur le plus joli bras du monde. — Après m'être informé de sa de-

meure, je lui demandai, & j'obtins la liberté d'aller lui faire *ma cour*. Pénétré de reconnoissance, je portois sa main sur ma bouche. — Mais sa compagne se retourna obligement, pour m'apprendre que nous étions devant l'hôtel de Malthe. — Ma belle retira sa main avec vitesse, & l'air seul reçut mon baiser.

La Montre.

Je partis de Lyon un jour de fête. Ma montre marquoit cinq heures & quelques secondes du matin.

C'est un bien rare morceau que ma montre! quoiqu'elle soit dans le dernier goût, je veux dire *excessivement plate*, elle marque avec une précision *unique*, les signes du *Zodiaque*, — le cours des *planètes*, — les phases de la *lune*, — le lever & le coucher du *soleil*. — enfin les *saisons*, — les *mois*, — les *jours*, — les *quantièmes*, les *heures*, les *minutes* — & les *secondes*. — Cette pièce rare fut imaginée par *Jack Whim*, qui la fit par l'ordre de *Miss Foly*, qui en engoua *Miss Inconstancy*, — qui enfin se la fit donner par le *lord All-Gold*. — *Miss Inconstancy* s'en dégouta bientôt après. Elle en fit présent à l'un de ses *Favoris*, qui, pressé d'argent, l'engagea chez un *Juif*.

Note. Tout son séjour à Lyon étoit brûlé.

La Bourasque.

Je m'embarquai à A** (*) pour passer à Gènes. — La mer n'étoit pas *tenable* dès le second jour. — Nous n'étions encore qu'à la vue de Monaco. —

Deux femmes, — un moine, — un officier du Pape, prétendoit qu'il falloit relâcher; le capitain, — un Génois & moi, nous étions d'un avis contraire. — Cependant il s'éleva une *tourmente* si furieuse, que notre petit équipage étoit aux abois. —

— *Sur mon honneur!* je n'entendis jamais un pareil *charivari*. — Les femmes pleuroient. — Le moine & le Génois, tous deux à genoux, récitoyent à haute voix des oraisons en Latin. — Le capitaine juroit comme un *damné*, pour faire faire silence. L'officier du S. Père se signoit avec un *rosaire* qui lui servoit de *dragon*.

— Quant à moi, calculant, au milieu de ce vacarme, la distance qui nous séparoit du continent. Je n'accordis à l'inquiétude que ce qui ne pouvoit affoiblir ma résolution. Et j'attendois, avec plus de tranquillité que tous les autres, la fin de l'événement. — Nous relâchâmes enfin. —

(*) Antibes.

Monaco est bâti sur un roc fort escarpé, qui, s'avancant dans la mer, présente une hauteur de plus de cent cinquante pieds à pic, au-dessus de son niveau.

Je grimpois depuis un énorme quart-d'heure, & j'étois à peine au milieu de ma route *perpendiculaire*. — Le soleil dardoit des rayons si brûlans sur ma pauvre personne! — & pas un nuage! —

En entrant dans Monaco, je vis voir le chevalier de M***, que j'avois autrefois connu à Londres. — Notre liaison, quoique très-courte, nous avoit donné le désir de nous mieux connaître —

Ce désir, bien souvent, marque le rapport secret des ames. — Etes sensibles! ne le rejetez jamais.

— Le chevalier ne voulut pas que je retournasse dîner à bord. Il arrangea un petit dîner, avec quelques officiers de ses camarades, & trois belles *suivants la cour*.

— Ce repas fut charmant. — Le chevalier en fit les honneurs & les plaisirs. Il avoit une de ces gaites douces, qui plait aux plus sérieux, & ne blesse pas les plus délicats.

— Le dessert amena la liberté. — Celle-ci distribua le plaisir à tous les convives. — Tout se passa pourant le plus décentement qu'il soit possible de l'imaginer. — Nous conservâmes notre sang froid, au milieu d'un bataillon de bouteilles du vin de *Bourgogne*. — Ah! quel vin! —

On proposa, sans doute par honnêteté pour moi, de boire du *Punch*, — & je fus naturellement chargé de le faire. —

— Nos dames le trouvèrent délicieux. —

— Le dîner fut à peine fini, que l'on se sépara pour aller prendre du repos, selon la coutume du pays. —

Le chevalier m'offrit son appartement. — je l'acceptai, moins pour me livrer au sommeil, que pour faire de mûres réflexions sur la conduite que je me proposois de tenir pendant le tems que j'allois employer à faire le *grand tour*. (*)

L'après-dîner.

Je réjoignis le chevalier, & nous dirigeâmes nos pas vers le bord de la mer. —

Il avoit fait très-chaud pendant le jour. — Le soleil prêt à se plonger dans l'onde, avoit

(*) On fait que les Anglais entendent par la le voyage de France & d'Italie ?

fait place à la fraîcheur d'une belle nuit. — Phœbé, fière, d'éclairer de monde à son tour, paroïssoit déjà dans tout son éclat. —

— La mer étoit calme. — Un vent léger agitoit seulement les eaux par intervalle. La foible barque d'un pêcheur vacilloit à peine dans l'éloignement sur les flots, dont la fureur nous avoit fait entrevoir, quelques heures avant, l'abîme du néant. —

Nous nous trouvâmes au centre d'un petit bois de lauriers. — Nous nous assîmes sur un monticule que la nature avoit couvert de mousse. — Et nous passâmes plusieurs heures dans l'intérêt d'une conversation qui nous laissa de plus douces impressions que celles de notre dîner. —

Le chevalier connoissoit quelques-uns de nos meilleurs poètes. — Il me parle de Milton, de Dryden, d'Addison. — Mais il me dit qu'il n'étoit pas assez versé dans nôtre langue pour sentir toutes leurs beautés. Eh! bien donc, lui dis-je, parlons de votre fameux & malheureux J**!

Le chevalier accepta ma proposition, & me dit avec un peu d'enthousiasme, mon cher *Williams!* vous me comblez de joie! c'est en respirant l'air salubre & pur de la campagne. — c'est assis sur l'herbe que l'on doit parler de R**.

La nuit étoit avancé quand nous songeâmes à nous séparer. — Nos adieux furent accompagnés de quelques larmes. — Il est si rare! — il est si doux de rencontrer une ame qui partage nos affections! — L'homme méfiant croit qu'il faut un *siècle* pour se faire un ami. — Etre aveugle & malheureux! tu ne crois donc pas à la sympathie des ames? — Cet homme que tu rencontres dans un lieu public, & pour qui tu affectes l'indifférence la plus froide & la plus outrageante pour l'humanité. — Cet homme que tu coudoyes, — que tu regardes à peine, cet homme enfin que tu ne reverras jamais sans doute, porte dans lui la seule *ame* qui peut parler à la tienne. — *Juste ciel!* seroit-il vrai que tu ne regardasses un inconnu qu'avec les yeux de l'indifférence? — Tu le rebutes, — parce qu'il t'est étranger? — insensé! que fais-tu? — As-tu donc *bien lu* dans son cœur? — Un accueil ouvert, une honnête confiance, pouvoient gagner un *ami*. — Etre insensible! tu n'en auras jamais. —

Gènes.

— C'est ici l'empire du *Mezzaro* & du *Liquetto*.

L'un cache la beauté, — l'autre en interdit la jouissance. Hommes jaloux & cruels! en êtes-vous plus aimé par ce sexe que vous tyranni-

fez. — Veuillez le ciel que cela ne foit, pas. —

— Vous avez été à L * * * (*) lui dis-je & vous n'avez pas vu *il caffè Greco*? Bon Dieu! vous n'avez donc rien vu! — Mais n'y a-t-il que *il caffè Greco* à voir à L * * *? me répondit-il. — Sa question m'embarrassa à montour. J'avois auprès de moi *un Toscano*. — Je fis changer la conversation. —

„How! they are prettys the Girls
of the Toscano!”

Qu'elles sont jolies, les filles de la Toscano! que leur costume est simple & gracieux! — Un petit corset, que soutient un busque léger, marque parfaitement leurs tailles fines & sveltes. — Ce corset, cédant par moment à la force de l'impulsion, — s'élargit un peu vers le haut, & laisse voir à moitié le sein le plus beau. Un seul jupon d'étamine écarlate, fendu des deux côtés, est réuni par des flots de rubans noirs. — Rien qu'un ruban! qui souvent se dénoue. — Qu'elles sont jolies! les filles de la Toscano. —

(*) Livourne.

Rome

 Rome.

Mes chers compatriotes crioient *vive le roi!*
& buvoient le *strong beer* en l'honneur de la fête
de *Georges III.* Les bons patriotes!

— M. M* * dit —

— De misérables chaumières en boue & en
charpente sont, à l'extrémité des fauxbourgs,
les avenues de la capitale, l'étranger croit qu'on
l'abuse, ou est tenté de retourner sur ses pas,
quand on lui dit — voilà Paris.

Une autre cause produit le même effet à l'af-
pect de *Rome.*

Tout mon être trembloit en entendant le re-
tentissement du *Pontre Molle* sous le poids de ma
voiture. — Mon trouble & mon agitation croif-
soient à mesure que j'avançois. — Que ne don-
nerois-je pas pour pouvoir exprimer ce que je
ressentis en me disant: — Je vois donc *Rome?* —
je vois cette cité fameuse, jadis maitresse du
monde! Mais, ô dieux! que mon enthousiasme
passa promptement!

— Aux portes de *Rome*, un homme vint à
moi. — Il me dit qu'il est soldat, — & cepen-
dant il n'avoit ni le costume, ni l'air fier d'un
guerrier républicain. —

— Sa tournure me parut basse, un méchant
drap, taillé symétriquement, le couvroit à pei-

C. de L. 1789. No. II.

I.

ne. — Quelle apparence, me dis-je ? — Vous servez le Pape ? m'écrirai-je avec beaucoup de surprise. Je ne crois pas que jamais roi, consul, ou même empereur Romain, se soit fait appeler ainsi ? — *Per bacco ! — lo credo signor !* reprit vivement le soldat, mon maître est bien autre que cela ! —

Peut-être, me dis-je à moi-même, a-t-on créé quelque nouvelle dignité dans la république ? — Expliquez-vous, lui dis-je. — Mais, *Signor !* se pourroit-il que vous n'avez jamais entendu parler de... Oh ! apparemment que le *signor* est *Chinois* ? je fus d'abord tenté de passer pour tel, mais je crus désorienter autant mon homme, en lui disant que j'étais *Grec*. — L'illusion étoit détruite, — je fus plus affligé que flatté de me voir bientôt après au milieu de *Rome*. — Le soldat du Pape monta derrière ma voiture, pour aider les commis à faire l'*inventario* de mes effets. —

Cela me rappelle une expédition dont je me servis à mon retour de *la Sicile* : j'avois dans mes malles plusieurs livres que je savois devoir m'être enlevés aux douanes de *Rome*, entr'autres *la nouvelle Héloïse* par *J. J.* — & *le voyage sentimental* de notre immortel *Sterne*. — J'avois écrit, en gros caractères, sur le premier, *Vita*

du *santo Giacomo* (*) — & sur l'autre, *Vita du santo Yoriko* (**). — A mon arrivée, les commis ne manquèrent pas de faire une visite exacte de tous mes autres livres, & quand à ceux-ci, ils ne furent seulement pas tentés de les ouvrir. L'un me demanda cependant ce que c'étoit que ce *santo Yoriko*, je l'assurai que c'étoit un saint Espagnol qui avoit converti plus de dix milles infidèles dans le nouveau monde. — Là-dessus il prit le livre, le baïsa respectueusement, & se retira en se signant.

La fontaine de la nymphe Egérie

Cette fontaine subsiste encore à trois mille de Rome. — Tout amateur de l'antiquité doit aller la visiter. —

Elle coule dans une grotte, taillée dans un rocher, sans doute par la nature. —

Elle fut, comme on fait, en grande vénération des Romains. — *Numa Pompilius*, second roi de Rome, en faisoit ses délices: — il l'embellit de plusieurs statues, & l'entoura d'un bois qui passa depuis pour être sacré.

La statue d'*Egérie* est à une tête ou à une jambe près, parfaitement bien conservée. Le tems, sans doute, à qui rien ne résiste, l'aura

*) *Jaques*.
 **) *Yorik*, nom que Sterne a pris dans ses ouvrages.

couchée, comme on la voit aujourd'hui, sur un lit de mousse toujours verd.

La fraîcheur de cette solitude, la limpidité de quelques sources qui s'échappent du roc, — peut-être aussi le souvenir de mystérieuses leçons que la belle nymphe y donna jadis à son amant, — invitent *le voyageur sentimental* à s'y arrêter, & à crayonner quelque chose sur la surface polie du rocher. — Voici quatre vers que j'y ai trouvés, & qui me parurent être nouvellement tracés. —

„C'étoit dans cette solitude,
Que Numa venoit chaque jour;
Donner un moment à l'étude;
Et tous les autres à l'amour „ —

L'aumône. ()*

Il est des hommes qui se disent — *Faisons la charité*, — & qui, sans intérêt, sans émotion, voient l'œil de l'indigence fixé sur eux, & dévorer en secret leur offrande. —

O vous! qui remplissez si froidement le devoir le plus doux de la nature! — mon cœur vous plaint, mais ne vous conçoit pas. —

Enfans de la misère: je m'attendris sur votre sort, — ce n'est pas vous qui touchez le plus

*) Ce petit chapitre a été fait dans le temple de la Sibylle Tiburtine, à Tivoli, près de Rome.

fenfiblement mon cœur! — Il est des malheureux plus à plaindre fans doute! ceux dont il faut deviner le befoin, — ceux dont il faut prévenir la demande, — ceux enfin dont la reconnaissance vous fait moins de gré de votre *don*, que de la *manière* dont vous le leur aurez fait, dont les yeux cherchent les vôtres, pour y lire si le ciel vous a donné un *cœur*: — si vous avez connu le malheur: — si vous le secourez fans lui *insulter*: & si enfin vous êtes *celui* auquel leur bouche timide osera s'adresser. —

Projet d'un voyage.

On m'avoit tant vanté le plaisir de voyager à pied sous le beau ciel de l'Italie, que me proposant de passer à *Naples* pour aller en Sicile, je resolu de faire la route de cette manière. — Je restai cependant trois mois à *Rome* avant de trouver un compagnon d'aussi bonne volonté que moi. — Enfin, M. d'Y***, jeune homme aimable & d'une bonne maison de *l'isle de Corse*, fut le seul qui ne s'effraya pas de mon projet.

M. *Downright*, après un long séjour dans ce pays, retournoit en Angleterre dans le même moment. — Je le vis à *Rome*, — il fut tout ce qui put pour m'engager à le suivre à *Londres*, où il alloit directement. — Mais, outre que je le regardois comme un *mentor*, mon voyage *pédestre* me tenoit trop à cœur, pour accepter sa

proposition. — Je le vis donc partir pour *Londres*, & le lendemain nous nous mîmes en route pour *Naples*. — Ce fut ainsi, je crois, que J* J*, abandonnant l'heureuse perspective que lui offroit la protection de la famille *des Gouvons*, partit un beau matin avec son ami *Bâcle*, & la fontaine de *Héron*?

Le repos des piétons.

Le second jour, — accablés de fatigue & de chaleur, — nous nous étendîmes sur l'herbe, & après avoir pris de nouvelles forces en buvant le reste du vin qui remplissoit notre *gourde*, nous nous mîmes à *dévorer* toutes nos provisions, — puis nous causâmes, mais si longtemps, que la nuit étoit tombée sans que nous nous en fussions aperçus. — Il étoit plus de neuf heures, — & il nous restoit à faire près de dix milles pour trouver un lieu habité. — Cet endroit se nommoit *Casa-Nova*, — il étoit placé au milieu des *marais Pontains*, — nous les trouvâmes au bout d'une demi-heure de marche, & nous respirâmes, pendant tout le tems que nous employâmes à faire ces dix milles, l'air de putréfaction qu'ils exhâlent sans cesse, & particulièrement pendant la nuit. —

Notes.

„Les *marais Pontains* ont une surface de vingt-quatre milles. — *Appius Claudius*, cen-

leur, fut le premier qui en entreprit le dessèchement, l'an de Rome 224, en faisant passer au milieu la fameuse *Voie*, qui porte encore aujourd'hui son nom, & qui alloit de Rome à *Brindes* port sur la mer Adriatique.

„L'anéantissement de la république suspendit pendant plusieurs siècles la continuation de ces travaux. Quelques papes depuis ont paru s'en occuper: mais soit que les moyens leur aient manqué ou soit que — „ Ces marais sont, à cette heure, un fléau bien moins affreux cependant, pour le voyageur qui se voit forcé de les traverser, que pour les malheureux que la misère force de profiter de la modicité du prix des terres pour y fixer leurs demeures!

Ces malheureux ont à peine une figure humaine! — Foibles & languissants, une fièvre ardente les consume sans cesse, & pour ajouter au tourment de leur déplorable existence, ils voyent au-dessus d'eux le ciel le plus beau de la nature, & ne respirent jamais qu'un air infect & putride. —

Ah! détournons les yeux de cet affreux tableau!

Marche nocturne.

Nous avons à peine fait un mille dans cette plaine fangeuse, que des éclairs, qui coupoient

déagréablement l'épaisse obscurité de la nuit, nous annoncèrent un surcroit de peine dans un orage prochain. —

Nous ne l'attendimes pas long-tems en effet, & nous eûmes alors à supporter à la fois la fatigue, le vent, la pluie, le tonnerre, & cette crainte si naturelle à deux hommes qui se trouvent à minuit en plein champs, dans une route inconnue, & n'ayant pour guide que le hasard, le père des événements. —

Nous marchions depuis quelque tems sans nous dire un seul mot. — Tout entier à nos tristes réflexions, nous suivions en silence le même sentier. — L'épuisement avoit engourdi nos membres. — Le découragement se seroit peint dans la première parole qui nous eût échappé. — L'amour-propre ne nous permet pas de nous plaindre d'un mal dont ne se plaint point celui qui le partage. — Nous évitions donc, chacun de notre côté, & par la même raison sans doute, de nous parler. — Il nous étoit absolument impossible de nous reposer, car, outre qu'il eût fallu que nous couchassions dans l'eau croupissante des marais, l'odeur affreuse qu'elle exhaloit, nous auroit infailliblement suffoqués, & ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine que nous parvenions à respirer, en marchant, un air moins dangereux. — Nous n'avions d'autre mo-

yen que de mettre long-tems nos mouchoirs contre notre bouche, pour humer à la fin notre propre haleine. —

White-Dog, mon chien fidèle! tu nous suivois. — Ta fatigue te faisoit jeter des cris lamentables. Nous te portions alternativement, mais bientôt notre propre lassitude nous faisoit oublier la tienne. —

„*Viva! Viva!* s'écria M. d'Y***, *Ecco un lume.* — *Ecco lo! Ecco lo!* Où donc? m'écriai-je avec précipitation, — il me la montra pour toute réponse, & ne cessoit de dire, dans l'excès de sa joie, *Ecco un lume!* — „

Je distinguai effectivement une clarté que son extrême éloignement nous faisoit prendre depuis quelque tems pour une étoile. —

L'équipage qui entend le pilote crier, — *Terre!* — *Terre!* — après avoir désespéré de la revoir, ne ressent pas de plus vives émotions que celles que nous éprouvâmes alors. —

Ces mots, comme un baume rafraichissant, nous rendirent nos forces, & nous ne retrouvâmes l'usage de la parole, que pour nous exciter mutuellement à atteindre ce but si désiré. —

Nota. Seconde lacune, comprenant son séjour à Naples & son voyage de cette ville à Venise.

II.

Le Vauxhall
aux environs de Londres.

Ce sont des beaux jardins justement célèbres: ils sont situés sur la *Tamise*, dans la paroisse de *Lambeth*, à 2 milles de *Londres*. On ouvre ces jardins tous les jours, à six heures & demie du soir, excepté le dimanche, depuis mai jusqu'à la fin d'aouër; l'admission est d'un schelling.

En entrant par la grande porte, le premier objet qui se présente est une allée de 900 pieds de longueur, plantée des deux côtés d'ormes, qui forment une arche, à l'extrémité de laquelle on a le plus beau passage, terminé par un obélisque gothique, où on monte par un petit escalier. La base est décorée de festons de fleurs, & aux coins sont peints des esclaves enchainés. Au dessus est cette inscription:

Speñator.

Fastidiosus.

Sibi molestus.

En avançant quelques pas, on trouve à droite un quadrangle planté en bosquet. Au milieu est

un orchestre de construction gothique, très orné de sculpture, niches, &c. Le dôme est surmonté de plumes blanches, qui sont les armes des princes de *Galles*. Tout cet édifice est en bois, peint en blanc & couleur de chêne. Les ornemens sont en *plaislic*; composition particulière qui ressemble un peu au plâtre de *Paris*; mais qui n'est connue que de l'architecte. Les beaux jours, la musique se fait dans cet orchestre, dont les musiciens, tant pour la partie vocale qu'instrumentale, sont bien choisis. Le concert commence à 8 heures, & finit à 11.

Sur une grande pièce de bois, est un paysage qu'on appelle *the Day-Scene*. On s'yôte à la chute du jour pour découvrir une cataracte en transparent, dont l'effet est très-brillant. Il est curieux de voir comment toute la compagnie court en foule, au son d'une cloche qui sonne à neuf heures, pour avertir du moment où cette cascade est visible. On la recouvre au bout de dix minutes.

Dans la partie du bosquet, en face de l'orchestre, sont placées quantité de tables & de bancs; & un grand pavillon de l'ordre composite, qui fut bâti pour le dernier prince de *Galles*, dans lequel son petit-fils a soupé souvent les années dernières. On monte dans ce pavillon par un escalier double à balustrades. Le front est fug-

porté par des pilastres de l'ordre dorique. Dans le plafond, sont trois petits dômes, avec des ornemens dorés, d'où descendent trois lustres.

Il y a dans cette pièce plusieurs tableaux, par M. Haymann, tirés des pièces historiques de *Shakespeare*. Ils sont admirés généralement, tant pour le dessin que pour le coloris & l'expression.

Le premier, en entrant dans les jardins, est une représentation de la tempête dans la tragédie de *Léar*.

Le second, est le moment de la tragédie d'*Hamlet*, où le roi, la reine de *Danemarck*, au milieu de leur cour, donnent audience.

Le troisième, est la scène d'*Henri V*, qui précède la fameuse bataille d'*Agincourt*: elle se passe devant la tente du roi; son armée est à quelque distance; & le héraut François, accompagné d'un trompette, vient lui demander s'il veut composer pour la rançon.

Le dernier est la scène de la tempête, où *Miranda* aperçoit, pour la première fois, *Ferdinand*: elle est à lire sous un arbre; le livre lui tombe des mains; *Ferdinand* est à ses genoux, & exprime l'agréable surprise qu'il éprouve. *Prospero*, dans sa robe magique, affecte de la colère.

Derrière ce pavillon est un beau fallon, avec les bustes de *Newton*, *Pope*, & *Demoivre*.

L'espace entre le pavillon & l'orchestre, est le rendez-vous général de la compagnie qui s'y rassemble pour entendre le chant. Lorsqu'une ariette est finie, elle se disperse dans les jardins. Le bosquet est illuminé par 2000 lampes, qui font un charmant effet au milieu des arbres. Sur la face de l'orchestre, elles forment trois arches triomphales; le tout est allumé avec une rapidité surprenante.

Lorsque le temps est mauvais, le concert se donne dans la grande salle ou rotonde qui a 70 pieds de diamètre. Cette rotonde est presque vis à vis de l'orchestre. Du bosquet on y entre sous une arcade formée par des pilastres. A gauche est l'orchestre. Dans le plafond est *Vénus*, avec de petits amours. Le front du plafond est supporté par quatre colonnes de l'ordre ionique, embellies de feuillages: elles s'élèvent très-haut. Sur le reste des colonnes, est une balustrade, avec des enfans qui paroissent descendre. Des deux côtés de l'orchestre sont des piliers peints & entr'eux des niches où sont représentés quatre dieux. Au milieu est un lustre contenant 72 lampes. Au centre de ce lustre est l'enlèvement de *Sémèle*, en plâtre de *Paris*, & autour quantité de petites glaces. Au-dessus des sièges placés dans la rotonde, sont seize bustes blancs de per-

sonnages éminens, tant anciens que modernes. Chacun d'eux est placé entre deux vases blancs. Un peu plus haut sont seize glaces. Le spectateur, qui est au centre du fallon, sous le grand lustre, peut voir sa figure réfléchie dans toutes ces glaces. Au-dessus sont 14 croisées, qui se terminent en dômes peints en coquilles. Le plafond est construit de manière que les sons ne rendent aucune vibration, ce qui fait que la musique s'y entend avec beaucoup d'avantage.

Cette rotonde a été agrandie récemment par un fallon additionnel, qui en fait partie. L'entrée en est formée & décorée de colonnes. Dans le plafond, qui est en arche elliptique, sont deux petites coupes d'un goût particulier, terminées chacune par un ciel divisé en dix compartimens. Les cadres sont dans le goût gothique. Chaque coupole est ornée de peintures. *Apollon*, *Pan* & les Muses sont sur l'une; *Neptune*, la mer & les nymphes sur l'autre. Au-dessus de chaque coupole est une arche divisée en compartimens, d'où descend un lustre en forme d'une corbeille de fleurs. Près des murs, sont des colonnes qui supportent le toit. L'architrave consiste en une balustrade. La frise est enrichie d'enfans jouans; & l'entablement est supporté par un *termini*. Entre ces colonnes sont quatre panneaux, dont les cadres sont élégans, destinés pour les portraits

de la famille royale ; mais la mort du dernier prince de *Galles*, protecteur de ces jardins, ayant empêché l'exécution de ce dessin, on engagea *M. Hayman*, en 1760, à représenter quelques actions glorieuses de l'avant-dernière guerre. Les sujets qu'il choisit sont :

Le premier, la reddition de *Montréal* en *Canada*, à l'armée britannique, commandée par le général *Amborst*.

Le second, est la Grande-Bretagne, tenant dans sa main un médaillon du roi regnant ; elle est assise dans le char de *Neptune*, qui paroît partager le triomphe de la défaite de la flotte Française, qu'on voit dans le fond.

Le troisième représente lord *Clive*, recevant l'hommage d'un Nabab.

Le quatrième, la Grande-Bretagne, distribuant des lauriers aux lords *Granby*, *Albermale*, *Townsbend*, & aux colonels *Monkton*, *Coot*, &c.

On entre dans ce salon par les jardins, sous un portail gothique. Des deux côtés de cette porte sont les portraits du roi & de la reine, dans leurs habits de couronnement.

La première allée du jardin, en sortant de la rotonde, est pavée de carreaux de Flandres, afin d'éviter l'humidité que contracte le sable quand il a plu. Le reste du bosquet est entouré d'allées

fablées. Il y a une quantité de pavillons ou alcoves décorées de peintures, d'après les deslins de MM. *Hayman* & *Hogartb.* Chaque pavillon a une table, & peut tenir huit perfonnes. Le premier est à gauche, fous une colonnade gothique, formée par un rang de piliers.

Il y a environ quatorze ans qu'on a couvert la promenade du tour de l'orcheftre, de manière qu'on y est à l'abri des mauvais temps. Les deux côtés font éclairés d'une quantité prodigieufe de lampes. Cette dépenfe, qui a monté à 2000 liv. fterling, fut payée par un *ridoto al fresco*, le fecond qui ait été donné dans ces jardins.

Les peintures des pavillons font :

- 1°. Deux Mahométans, regardant avec étonnement toutes les beautés de ces lieux.
- 2°. Un berger qui joue du flageolet pour attirer une bergère dans le bois.
- 3°. La nouvelle rivière d'*Islington*, avec une famille qui fe promène; une vache qu'on traite, & de cornes fixées fur la tête du mari.
- 4°. Une partie de quadrille, & un fervice de thé.
- 5°. Un concert.
- 6°. Des enfans faifant des châteaux de cartes.
- 7°. Une fcène du médecin malgré lui.
- 8°. Un

- 8°. Un paysage.
- 9°. Une contredanse de villageois autour d'un mai.
- 10°. Enfilez mon aiguille.
- 11°. Un vol de cerf-volant.
- 12°. Le moment du roman de *Paméla*, où elle annonce à la femme-de-charge le désir qu'elle a de retourner chez ses parens.
- 13°. Une scène du diable à payer, entre *Jobson Nelle* & le forcier.
- 14°. Des enfans jouant à la cachette.
- 15°. Une chasse.
- 16°. *Paméla* sautant par la fenêtre pour s'échapper de chez lady *Davers*.
- 17°. La scène des *Merry Wives de Windsor*, où Sir *John Falstaff* est mis dans la corbeille au linge sale.
- 18°. Un combat naval entre les Espagnols & les Maures.

Les peintures finissent ici; mais les pavillons continuent, & conduisent à une colonnade de 500 pieds de longueur, dans la forme d'un demi-cercle. L'architecture en est gothique; l'entablement consiste dans une frise sculptée, avec des embrasures sur la corniche. Dans ce demi-cercle de pavillon, il y en a trois plus larges, ce-

lui du milieu qu'on appelle temple; les deux autres servent de passages. Le temple est orné d'un dôme, d'un fronton, d'une tourelle, & autres ornemens gothiques. Le dedans est peint dans le goût chinois, par *Risquet*. C'est *Vulcain* surprenant *Mars & Vénus*, & le prenant dans un filet. Dans le pavillon à droite est représenté l'entrée du *Vauxhall*, avec une dame & un cavalier qui y arrivent. Dans celui à gauche, l'Amitié buvant sur l'herbe.

Après avoir traversé ce demi-cercle on trouve d'autres pavillons qui mènent dans la grande allée. Dans le dernier de ces pavillons est peinte *Susanne aux yeux pochés*, l'orsqu'elle vient de dire adieu à son doux *Williem*, qui est à bord de la flotte qui va partir. Toutes ces loges sont décorées en *plaisir*.

En retournant au bosquet, les pavillons derrière l'orchestre ont les peintures suivantes:

- 1°. Difficile à plaire.
- 2°. Des glisseurs sur la glace.
- 3°. Des joueurs de musette & de hautbois.
- 4°. Un feu de joie à *Charing-Cross*, & autres réjouissances. Le coche de *Salisbury* versé.
- 5°. Le jeu de *Colin-Maillard*.
- 6°. Le jeu des lèvres de grenouilles.

7°. Une hôtesse de *Wapping*, avec des matelots qui débarquent.

8°. Le jeu des épingles, & le mari grondé par sa femme, qui lui enfonce des épingles dans le menton.

En avançant, on trouve d'autres pavillons, où sont.

1°. La prise de *Porto-Bello*, par l'amiral Ver-non, en 1740.

2°. Mademoiselle *Catherine*, fameuse nine.

3°. Des dames pêchant.

4°. Le dénicheur d'oiseaux.

5°. Le jeu de cerifes.

6°. La poltronerie de *Falstaff* découverte.

7°. Le mauvais ménage; le ministre entre pour mettre le *bola*; le mari tient les pincettes à la main, la femme est à ses pieds, qui lui demande grace; & leurs trois enfans pleurent.

8°. Le bon ménage; le mari lit, la femme tient un enfant dans ses bras, les autres écou-tent; tandis que d'autres filent, la servante lave la vaisselle.

9°. La prise du *Saint-Joseph*, vaisseau Es-pagnol, par le capitaine *Tucker*, en 1742.

Attenant ces pavillons, est un demi-cercle d'autres, avec un temple à dôme. Aux deux

bouts, l'espace est rempli d'arbres. Au milieu est *Handel*, sous la figure d'*Orphée*, jouant de la lyre. Cette statue est du célèbre *Rouillac*. Les peintures de ces pavillons ont pour sujets :

1°. Des oiseaux pris au trébuchet, avec un filet & un sifflet.

2°. Le jeu de la scie de mer.

3°. Des Fées, dansant sur l'herbe au clair de lune.

4°. La guirlande de la laitière.

5°. Le baiser dérobé.

En sortant du bosquet, on entre dans une allée qui mène au fond des jardins. De deux côtés sont des pavillons; ceux à gauche ont les peintures suivantes :

1°. Un chef du nord avec son épouse, & son cigne sur un traîneau, trainé sur la glace par un cheval.

2°. Le jeu des coquillages.

3°. Une vieille femme qui dit la bonne aventure dans une tasse de café.

4°. Le jeu de couper la farine.

5°. Le jeu de longue banne.

A l'extrémité de cette allée, attendant la loge du prince, est un demi-cercle de pavillons décorés, dans le centre & aux deux bouts, par

des temples gothiques. De tous ces pavillons la musique s'entend parfaitement.

En sortant de cette allée, on entre dans une plus étroite, qui est couverte, & qu'on appelle la promenade du druide ou des amans. L'allée contiguë est découverte.

Près du centre des jardins, sont deux allées qui se croisent: celle à droite est terminée par les arbres de celle des amans. A l'extrémité de l'autre, est un beau paysage, représentant des ruines & de l'eau courante.

On entre ensuite dans une autre allée, formée d'un côté par un espèce de désert, & de l'autre par un filet, avec plusieurs petites éminences à la manière des camps Romains. Ces éminences sont couvertes de gazons, entremêlés de cyprès, d'ifs, des cèdres & d'arbres tulipiers. Sur une d'elles est la statue de *Milton*, assis sur un roc, & ayant l'air d'écouter la musique.

De l'allée qui traverse les jardins, on voit une belle prairie, avec un obélisque. Cette prairie est défendue par un *baba*, pour empêcher qu'on n'y entre. Aux deux bouts de cette allée, sont deux beaux tableaux; l'un représente, de manière à s'y méprendre, un bâtiment échafaudé avec l'échelle; l'autre est une vue d'un jardin Chinois.

Presque toutes ces charmantes allées sont plantées d'arbres très-grands, environnés de palissades, de verdure dans le goût Chinois.

L'illumination est superbe. Quand la musique est finie, la plus grande partie de la compagnie entre dans les pavillons pour souper; alors on entend des cors-de-chasse, & autre musique champêtre.

Les étrangers seront peut-être bien aises de trouver ici le prix des denrées qu'on peut avoir dans ces jardins.

	schellings	pence
Une bouteille de Bourgogne.	7	6
Une de Champagne.	10	6
De Frontignac.	7	0
De Claret.	6	0
De vieux <i>Hock</i> .	6	0
De Madere.	5	0
Du Rhin.	3	0
De Sheres	3	6
De Montagné.	3	0
De Port.	2	6
De Lisbonne.	2	6
Une bouteille de cidre.	1	0
Une d'arrack.	8	0
Deux livres de glace.	1	0
La petite biere.	0	6
Un poulet.	3	0

	schellings	pence
Un plat de jambon.	I	0
Un de bœuf.	I	0
Un de bœuf roulé.	I	0
Un pigeon préservé dans le beurre.	I	0
Une laitue.	0	6
Une petite mesure d'huile.	0	4
Un citron.	0	3
Une tranche de pain.	0	I
Un petit pain de beurre.	0	2
Un biscuit.	0	I
Une tranche de fromage.	0	2
Une tarte.	I	0
Une custard.	0	4
Un gâteau de fromage.	0	4
Un plat d'anchois.	I	0
Un d'olives.	I	0
Un concombre	0	6
Une gelée.	0	6
Les bougies.	I	4



M é l a n g e s.

LE nouveau théâtre de Monsieur a fait son ouverture par une pièce italienne dans le genre bouffon. Comme ce genre n'est pas du goût de tout le monde, les avis ont été fort partagés dans la nombreuse assemblée qui a assisté à ce premier spectacle. La cabale qui lui étoit contraire, & que l'on croit incitée par les autres spectacles jaloux de cette nouveauté, a interrompu à plusieurs reprises les chanteurs par des sifflemens aigus, & on leur a jetté sur le théâtre de ces luettes à larges cercles, comme en portent ordinairement les bouffons qui courent l'Italie, & représentent leurs farces sur des treteaux. La seconde représentation de ce spectacle, a été donnée au profit des pauvres, & a produit une somme considérable.

On a beaucoup parlé, cet hyver, de deux Anglois qui se baignoient dans la Seine; un Parisien a cru que l'honneur national seroit compromis, s'il n'en faisoit autant; il a eu le courage d'imiter les Anglois, & d'attraper un bon

rhume; mais pour se consoler, il a fait graver son portrait, au dessous duquel il est représenté, prenant un bain au milieu des glaces.

Les François & les Italiens l'ont donné pour les pauvres de Paris de représentations gratis. La recette des François, a été de 7000 livres; on a joué *Popimiste*, & l'auteur M. *Collins d'Harleville*, a été demandé avec l'enthousiasme d'une première représentation. La sensibilité de l'auteur a été tellement affectée de ces acclamations, qu'il s'est évanoui, & *Dessessarts* est venu dire le motif qui l'empêchoit de paroître; un particulier a eu la malhonnêteté de crier à haute voix: *C'est manquer au public!* Le public en chorus a répondu: *qu'on chasse cet homme là!* ce qui a été exécuté sur le champ.

On s'est arraché, il y a quelque tems, dans les sociétés un petit ouvrage de Mad. de *Stael*, femme de l'ambassadeur de Suède, & fille de M. *Necker*. On n'en a tiré que 25 exemplaires. C'est le compte que Mlle. *Necker* se rendoit, à l'âge de 17 ans, des lectures qu'elle faisoit, soit du *contrat social*, soit de la *nouvelle Héloïse*, soit des autres écrits de *J. J. Rousseau*. Aujourd'hui l'admiration se porte sur la tragédie de *Jeanne Gray*, qui sort de la même plume. Elle n'est

point encore imprimée, mais les lectures qu'on en a faites à Versailles & à Paris, ont eu le plus grand succès. On cite des vers de sentiment qui sont vraiment de main de maître. On parle d'un écrit sur les états généraux, qui est, dit-on, un des meilleurs ouvrages qui aient été faits sur cette matière. On l'attribue aussi à mad. de *Stael*, & l'on ajoute que son père lui a demandé de ne pas le faire imprimer. Elle n'a que 23 ans.

DEMAIN.

Vous m'amusez par des caresses,

Vous promettez incessamment,

Et le Zéphyr, en se jouant,

Emporte vos vaines promesses.

Demain, dites-vous tous les jours,

Je suis chez vous avant l'aurore;

Mais volant à votre secours,

La pudeur chasse les amours :

Demain, répétez-vous encore.

Rendez grace au dieu bienfaisant

Qui vous donna jusqu'à présent

L'art d'être tous les jours nouvelle,

Mais le tems, du bout de son aile,

Touchera vos traits en passant;

Dès *demain* vous ferez moins belle,

Et moi peut-être moins pressant.

L'innocence reconnue.

A *Berne*, une fille d'une famille honnête, d'une figure agréable, d'un caractère doux & facile, avoit été exposée à ce genre d'attaques auxquelles la nature semble avoir livré son sexe, & dont la société le punit si cruellement, de ne pas savoir se défendre. Séduite & abandonnée, elle étoit restée grosse, accablée, seule des suites d'une foiblesse que la loi, en *Suisse* comme en *France*, fait un crime de ne pas révéler avant son dernier terme.

Dévorée par le regret & la douleur elle s'étoit bannie elle-même des compagnies où son état n'étoit plus un secret: sa seule consolation, ou son unique occupation étoit de se rendre le matin dans un bois voisin de la ville: elle y passoit le jour à pleurer dans la solitude, & ne revenoit à sa maison qu'à l'heure où la nuit pouvoit dérober aux yeux ses larmes & son ignominie. Ce genre de vie & son motif étoient connus; ils étoient le sujet des conversations.

Un jour, dans ce même bois, un passant trouve le cadavre d'un enfant, né à ce qu'il paroïssoit de

la veille, & mort autant qu'on pouvoit le conjecturer après sa naissance. Il rend compte à la justice de ce qu'il a vû : le public en est instruit à l'instant : un cri universel s'éleve : il dénonce la belle & affligée solitaire.

On l'arrête sur cet indice: le juge déjà convaincu de son crime l'examine pour la forme: il la presse, moins pour s'assurer qu'elle est coupable, que pour hâter le moment où il pourra prononcer sa condamnation.

L'infortunée marquoit moins de terreur ou de remords que d'abattement : mais elle ne se défend point : elle ne nie rien de tout ce qu'on lui reproche : le juge préoccupé de l'évidence du délit ne songe pas même à le constater : ne fait point d'enquête : il n'ordonne point de visite de la personne : tout lui paroît démontré, & sur la confession apparente de la coupable, supposant la preuve acquise, il prononce la peine de mort : il n'y a de différence entre la jurisprudence de la *France* & celle de la *Suisse* sur cet article, que dans le genre du supplice : dans le premier de ces pays on étrangle la criminelle, dans l'autre on la décapite.

Par-tout les ministres de la religion sont la ressource & les consolateurs des malheureux : ici suivant ce respectable & attendrissant usage,

un pasteur s'approche de la victime que la justice croit devoir sacrifier à l'exemple. Il veut s'assurer de ses dispositions, pour relever son courage s'il la trouve trop affaîcée par le désespoir, pour réveiller en elle des remords & un effroi salutaire, si une insensibilité dangereuse a glacé son ame.

Il est surpris de trouver un cœur inaccessible aux remords comme à la crainte, & une persuasion intime que l'acte dont elle va subir le châtiement n'est pas un délit: il est très-étonné de l'entendre, au lieu de s'humilier de l'avoir commis, s'opiniâtrer à soutenir qu'elle auroit eu droit de le commettre; elle sembloit chercher à se convaincre que la vie d'un enfant qui n'est pas encore né appartient à sa mere, à l'individu de qui il fait encore partie, & que la vengeance divine ne peut s'armer contre la personne qui dispose d'une propriété aussi intime, aussi inséparable de sa propre existence.

Le casuiste ne voyant dans ce système qu'un abus du raisonnement & un écart de la raison, s'attache à le combattre: il y réussit: il parvient à convaincre la patiente que la vie d'un enfant, même dans le sein de sa mère, est un dépôt qu'elle ne peut supprimer arbitrairement. Il ne regardoit son avantage dans cette discussion d'un cas

imaginaire, que comme un degré pour amener plus aisément la captive au repentir effectif, à la douleur du passé dont il gémissoit de la trouver encore éloignée.

Qui pourroit exprimer ce qu'il éprouva lui-même, quand le fixant avec des yeux où la tendresse se mêloit à l'inquiétude, elle lui dit: vous n'avez éclairée; mais le service que j'ai droit d'attendre de vous est bien différent de celui que vous vouliez m'offrir: vous m'exhortiez à me repentir d'un crime: s'il est encore tems aidez-moi à le prévenir. Je n'ai point ôté la vie à mon enfant; ce sont les juges qui en croyant le venger alloient l'assassiner: je ne suis point accouchée.

Et pourquoi donc, s'écrie le ministre, vous être avouée coupable? On a supposé mon aveu, comme mon crime, répliqua-t-elle. Ce sont les indices seuls qui ont parlé, & entraîné les juges.

Mais pourquoi au moins n'avoir pas nié? Je voulois mourir: je n'avois pas la force de me porter le coup fatal: la religion même auroit enchainé ma main, quand la nature ne l'auroit pas affoiblie: j'ai saisi avec une espece de joie l'occasion qui se présentoit d'elle-même de me délivrer par un secours étranger de ce fardeau insupportable.

La considération de mon enfant ne m'arrêtoit pas, d'après le préjugé que vous avez dissipé: je croyois pouvoir légitimement lui rendre ma mort commune, puisqu'il n'a encore partagé que ma vie; je ne tiens pas plus qu'auparavant à mon existence actuelle, mais je ne veux point m'affranchir de mes douleurs par une voie, qui me livreroit suivant vous à des supplices éternels. Sauvons ce fruit innocent de ma foiblesse, & que mes yeux ensuite se ferment pour toujours.

Après cette confiance l'embarras du ministre fut égal à sa douleur. A *Berne* la sentence du premier juge doit être confirmée par le sénat, mais comme la souveraineté réside dans ce sénat même, quand cette formalité est une fois remplie, il n'y a plus de pouvoir qui puisse empêcher ou même différer une exécution qu'il a approuvée.

Le terme de 24 heures accordé là comme en *France* jusqu'ici, aux coupables pour mettre ordre à leur conscience, avoit été déjà en grande partie consumé par l'éclaircissement qu'on vient de voir, & par ses préliminaires: le terme fatal approchoit: il falloit rassembler le sénat: presque tous les membres en étoient dispersés, à la campagne. Les subalternes chargés des détails de l'exécution trembloient d'avoir à choisir entre

une soumission aveugle qui alloit rendre leurs matres coupables d'un assassinat, on une désobéissance qui pouvoit les compromettre eux-mêmes.

Heureusement le public vint à leur secours: aussi facile à s'attendrir qu'à s'irriter, il montra pour sauver la prétendue coupable le même feu qu'il avoit mis à solliciter sa condamnation. Tous les chevaux de la ville furent offerts & employés. On multiplia les exprès: on disposa des relais: il se trouva au sénat, avant l'heure funeste, assez de membres pour réformer la décision souveraine déjà cassée par l'acclamation universelle: la sentence fut annullée, le juge indiscret reprimandé, la tendre & malheureuse mère réhabilitée. L'Etat lui assura par forme d'indemnité une pension de 1200 livres, qui à Berne n'est pas une somme modique.

Elle est accouchée paisiblement. Elle a repris en faveur de son enfant de l'attachement pour la vie: elle existe encore, & même une régularité inaltérable avec le goût d'une vie retirée, ayant pris la place de sa mélancolie, elle s'est concilié l'estime, la vénération universelle: elle passe dans le pays pour ne prédestinée, mais le reste de son histoire, je le répète, est un monument honorable au gouvernement de Berne, & une leçon précieuse pour tous les autres.

14.

Trois fragmens tirés
du nouveau tableaux de Paris,
par M. Mercier.

MONSIEUR CUPIS.

M. CUPIS pere étoit un maître à danser; il avoit mis au monde la *Camargo*, célèbre danseuse de son tems. Lorsqu'il vint pour me donner la première leçon de menuet, il avoit soixante ans; j'en avois dix, j'étois aussi haut que lui. Il tira de sa poche un petit violon, dit *pochette*, m'entendit les bras, me fit plier le jarret; mais au lieu de m'apprendre à danser, il m'apprit à rire: je ne pouvois regarder les petits yeux de M. Cupis, sa perruque, sa veste, qui lui descendoit jusqu'aux genoux, son habit de velours ciselé, je ne pouvois entendre ses exhortations burlesques, pour faire de moi un danseur, accompagnées de ses soixante années de danse magistrale, sans une dilatation de rate. Jamais il ne vint à bout de me faire obéir à son aigre violon; j'étois toujours tenté de lui sauter par-dessus la tête. Le soir je faisois à mes camarades, la

description de M. Cupis de pied en cap; sans lui je n'aurois pas été descripteur: il développa en moi le germe qui depuis a fait le *tableau de Paris*. Il me fallut peindre sa physionomie grotesque, ses bras courts, sa tête pointue; & depuis ce tems-là je me suis amusé à décrire.

Son fils fut aussi un violon assez distingué, mais il fit mieux que de filer des sons. Agriculteur retiré à Bagnolet, il devint l'homme qui, depuis la création du monde, fut faire produire à ses arbres les plus belles pêches: leur faveur, leur grosseur, leur velouté, n'ont rien eu d'égal dans les climats les plus fortunés. Des expériences suivies, une attention particulière, des vues fines leur attribuèrent une propriété unique. J'ai vu de ses pêchers taillés de ses mains, qui, en espalier, avoient quarante-deux pieds d'envergure.

Ainsi la nature toujours docile, toujours reconnoissante, & jamais ingrate, obéit à l'industrie humaine, & récompense libéralement les soins patients de la culture.

Je voudrois que l'on donnât à M. Cupis le surnom de *pêcher*, & que quiconque auroit cultivé un arbre jusqu'à la perfection, en eût le surnom. Celui de tous les peuples qui a le mieux entendu ses intérêts, les Romains, paroissent avoir été les seuls qui aient connu tout le parti avan-

tageux qu'on pouvoit tirer de ces dénominations particulières. La gloire qui en rejaillissoit sur les individus, valoit bien celle que l'on tire parmi nous du nom d'un chétif & triste village, ou d'un fief plus mesquin encore. Mais pour réussir parfaitement dans une chose, il ne faut point en sortir. Les autres arbres fruitiers de M. Cupis, quoique soigneusement traités, n'avoient pas la beauté de ses pêchers, tant il faut la vie d'un homme, non-seulement pour un art, mais pour une portion de cet art même. Ceux qui ont excellé en tout genre, n'ont guères pratiqué qu'un point fixe & précis. La nature a départi à chacun de nous ses dons & ses largesses avec une sage économie. Elle a soin de n'en écraser aucun de nous.

Mais quel revers pour ceux qui cultivent ces beaux fruits, qui s'y complaisent, qui aiment ces travaux innocens & doux, lorsque la grêle vient les frapper; lorsque le ciel irrité, lance des pierres tranchantes contre les tendres végétaux, & les fruits, qui déjà se coloroient! Quel jour désastreux que celui du 13 juillet 1788; il mérite d'être gravé en caractères de deuil.

Les beaux fruits de Montreuil, de St. Germain-en-Laye, & de trente villages situés dans la même direction, tombèrent avec les feuilles des arbres déchirés & mutilés. Ce fut une nuée

de glace, qui créva tout-à-coup, qui se décomposa sous l'action du vent, & qui, plus terrible qu'une faux aiguillée, offrit l'image d'un désert à la place des trésors de la fécondité. Accourez, commis de la taille & du taillon, venez avec vos *cores & vos saïtes*; relevez ces arbres brisés; faites renaitre une nouvelle récolte. Mais non, fuyez; les gémissemens de la campagne vous poursuivent, vous n'obtiendrez rien; eh! qu'oseriez-vous demander encore à cette terre désolée?

Le monarque s'est trouvé lui-même ce jour-là au milieu du désastre & sous un ciel qui lapidoit la terre; il a vu de près les fléaux inattendus dont la nature grève encore les rudes travaux des campagnes. Ce ne sont point ces malheurs-là qu'il peut écarter, non; mais qui doute que témoin de ces ravages, sur la portion la plus laborieuse de ses sujets, il ne veille à dompter les autres ennemis de ces bons & utiles cultivateurs?

Enclos des Chartreux.

La mélancolie est friande, a dit Montaigne; je me suis rappelé ce trait en me promenant dans cet enclos qui se trouve conclave aujourd'hui dans la ville; oui, ce contraste du repos à côté de l'agitation fait rêver. On diroit que les flots

d'un monde orageux font venus expirer à cette enceinte; quel calme! Et la comédie françoise, flanquée de ses bruyans équipages, est à quatre pas; on peut se promener dans ce jardin solitaire avant que d'assister aux rumeurs théatrales.

Le jardin des Chartreux a le caractère du désert; la terre des allées n'y est point remuée; l'herbe y est épaisse; les arbres n'y portent point l'empreinte de la faucille, ils sont humbles & courbés comme les religieux qui vous saluent sans vous regarder: c'est ici le noviciat de l'éternité; on se croit à cent lieues de la nouvelle Babylone. Il n'est pas besoin d'un tombeau factice pour réveiller en cet endroit des idées religieuses; on voit l'image d'un autre monde & d'un monde paisible, soit dans ce silence habituel, soit dans ces ombres blanches qui passent, soit enfin dans ce chant long & lugubre qui retentit au pied d'un arbre en fleurs, comme s'il eût été dans un temple. Cela m'a frappé.

Les tableaux de *le Sueur* ne sont plus dans le cloître; c'est le palais des rois, qui les possède. Ces tableaux pleins d'une expression sublime étoient bien placés où ils étoient; que feront-ils hors du cloître religieux, à côté de Jupiter, de Mars & de Vénus, qui offrent de corps nus & des dieux armés de la foudre? pourquoi les a-t-on

transplantés, ces immortels tableaux? pourquoi leur avoir ôté leur principal effet?

J'aurois mieux être toujours seul que d'être obligé de vivre incessamment en présence d'autrui. Un Chartreux, s'il avoit du génie, pourroit reculer les bornes de l'esprit humain. C'est-là qu'en creusant la méditation, l'ame active & patiente acquerroit la faculté de s'élever très-haut. Le métaphysicien devroit entrer aux Chartreux plutôt quedans tout autre couvent. Les jours sont de soixante-douze heures pour ces religieux; voilà bien les jours qu'il me faudroit, mais je ne prendrai pas pour cela l'habit de saint Bruno.

La fable, que c'étoit un Chartreux qui avoit fait les tragédies de Crébillon, est dénuée de fondement.

Les Chartreux ont parmi les autres moines l'air de grands seigneurs. Leur orgueil est poli, tandis que l'orgueil d'un Bénédictin est prononcé. Un Cordelier, un Minime, un Jacobin pour le geste, le ton & les manieres ne peuvent souffrir la comparaison à côté d'un Chartreux.

Comme l'ordre fait toujours maigre, il est en possession d'enlever à la halle les plus beaux poissons de l'océan, & l'on auroit six tables ser-

vies en gras pour ce que coûte cette table pénitente.

Les Chartreux donnent un diner splendide tous les ans dans la semaine de la passion ; les poissons de la mer y sont prodigués. Les célèbres gourmands s'y rendent de toutes parts. Tel fait l'hypocrite pour y être admis. La présence du lieu commande la tempérance ; cependant les vins l'ont quelquefois emporté sur la sagesse de convives.

Ces repas, qui se font tous les ans, sont attendus par les dévots, qui en général ne haïssent pas les bonnes tables. Des sycophantes font leur cour à ces religieux ; c'est qu'ils aiment le poisson que ceux-ci servent abondamment à leurs convives : comme il est toujours frais & bien choisi, la friandise, plutôt que l'esprit de religion, conduit quelques tartuffes dans ces saintes retraites où la cuisine est délectable.

Marie Leczinska, femme de Louis XV, qui par esprit de dévotion aimoit à fréquenter les couvents & qui prenoit plaisir à converser avec des religieux & religieuses, étant près d'une Chartreuse, voulut la visiter. Les reines de France ont le droit d'entrer dans l'intérieur de tous les couvens : elle se fit accompagner de deux dames de son palais, lesquelles étoient vieilles & laides.

Arrivées à la porte du monastere, elle y fut reçue par le prieur, qui la conduisit d'abord dans l'église, où elle fit sa priere, & de-là dans les jardins & dortoirs de la maison, qu'elle parcourut dans le plus grand détail, par une suite de la pieuse curiosité qui l'animoit; elle marqua sa très-grande satisfaction à toute la communauté.

Huit jours après le prieur du même couvent sollicita une audience de la reine qui n'étoit qu'à quatre lieues du monastere. Madame, dit-il, je remercie très-humblement votre majesté de l'honneur qu'elle a fait à toute la communauté, en la gratifiant de sa présence; mais je la supplie instamment de n'y plus remettre le pied, & voici pourquoi: Depuis l'apparition de votre majesté, & des deux dames de sa suite, je ne suis plus le maître de mes religieux. Toutes les têtes sont tournées, & l'impression que votre majesté a faite sur le cœur de mes solitaires, est telle, que portant leurs pensées dans le monde, je ne puis plus le contenir dans la regle. La reine étonnée, — moi, mon pere, mais j'ai cinquante ans, & les deux dames qui m'accompagnoient sont moins jeunes encore. — Madame, le désordre est général; on ne parle plus que de la reine, on ne voit qu'elle; & ce qu'il y a de plus allarmant, c'est que votre majesté est venue précisément trois jours avant le tems des *minutions*. — Qu'est-

ce que ces *minutions*, mon pere? — J'aurai l'honneur de dire a votre majesté qu'on appelle *minutions* dans l'ordre de saint Bruno un tems de retraite, où l'on faigne & où l'on purge chaque religieux dans une cellule particuliere, pour éteindre en lui les feux de la convoitise.

La reine surprise, interdite, mais point fâchée, à ce qu'on put voir sur son visage, se retira en promettant au prier de ne plus retourner à son couvent.

L'Abbé Rousseau.

Le suicide est un crime ainsi que le duel, parce que l'homme ose s'instituer l'arbitre de sa vie & se rendre juge dans sa propre cause, tandis qu'il est dépendant, par toutes les loix divines & humaines. Le suicide & le duelliste font taire de leur autorité privée les loix, la morale & la religion.

Le duel est devenu rare, grace à la philosophie, qui a démontré que c'étoit le préjugé d'un petit nombre d'hommes ligués, qui d'ailleurs hautains & ignorans, se permettoient les plus lâches bassesses, & qui n'estimoient leur vie au fond que ce qu'elle valoit.

Les duels, dès qu'il y a la moindre inégalité, sont de véritables assassins. Les loix, qui ne

avoient comment concilier les maximes du christianisme & celles des cours, ont vu cesser leur embarras, parce qu'on a regardé les spadassins & leur épée flamboyante avec le dédain & le mépris, dont ils auroient dû être couverts dans les siècles précédens.

Quelques frénétiques se battent encore au pistolet & même au fusil; mais quand des hommes consentent à tirer l'un contre l'autre, comme sur une bête fauve, ils se classent d'eux-mêmes; d'eux-mêmes; & puisqu'il n'y a plus rien de bon ni d'humain en eux, il faut les laisser faire: leur férocité est mieux punie qu'elle ne le seroit par un tribunal des sages.

Lors donc que deux insensés se *canardent*, ils délivrent à coup-sur la société de deux mauvais sujets; eh! pourquoi la philosophie s'intéresseroit-elle à leur aveugle brutalité? Elle doit les payer de mépris, & leur rendre cette indifférence qu'ils ont eue pour les loix sacrées de la morale.

Le suicide a succédé au duel. Ici la loi humaine est impuissante; l'infortuné devenu poussière est rentré, quant à la matière, dans le grand creuset, & son ame est devant le juge éternel. S'acharner sur son cadavre, le promener au milieu d'une grande ville, faire avorter les femmes

enceintes, épouvanter tous les regards par ce spectacle hideux, c'étoit inviter les fous mélancoliques à braver les ordonnances qui frappent un mort: la législation tacite & moderne est devenue sage, en faisant inhumer le suicide, & en traitant ces infortunés comme des attrabillaires, atteints d'une maladie, qui, pour être inconnue dans son origine, n'en est pas moins réelle.

On enterre donc sans bruit & sans difficulté ceux qui se noyent, se pendent ou s'empoisonnent. Si le commissaire dresse un procès-verbal, c'est pour constater que la mort a été volontaire, & que les loix ne doivent point chercher de coupables & venger le délit qui vient d'être commis. Les suicides sont fréquents; mais ils le sont partout, en Suisse, en Allemagne, en Italie; c'est une vraie maladie physique, sauf quelques exceptions.

Un jeune homme de vingt-trois ans me dit un jour, *je vais me détruire*. Je lui répondis: faites; la biere; la sépulture & l'indifférence sont toutes prêtes. Il me regarda, fut corrigé, & il ne se tua point.

L'Abbé Rousseau (hélas! je l'ai connu) intéressa par son suicide les ames sensibles: il étoit précepteur dans une maison; il devint amoureux de la demoiselle, sœur de son élève; il ne pou-

voit jamais prétendre à l'épouser : comme il avoit de la probité & del'élévation dans l'ame, il éloigna toute idée de séduction, & ne pouvant plus vivre, il se donna la mort. Voici la lettre que l'on trouva à côté de lui, écrite de sa main, & dont j'ai tiré copie.

Lettre de l'abbé Rousseau.

Le contraste inconcevable qui se trouve entre la noblesse de mes sentimens & la bassesse de ma naissance ; un amour aussi violent qu'insurmontable pour une fille adorable ; la crainte de causer son déshonneur, la nécessité de choisir entre le crime ou la mort, tout m'a déterminé à abandonner la vie. J'étois né pour la vertu ; j'allois être criminel. J'ai préféré de mourir.

La conformité de son nom, avec celui de l'immortel auteur de la *nouvelle Héloïse*, qui a décrit avec tant de chaleur une situation pareille, ajoute à l'intérêt qu'à dû inspirer sa malheureuse destinée.

Quel Danger!

TE voilà père, mon ami. Quel bonheur t'attend ! Mais quels dangers t'environnent ! Ce mot me rappelle un des événemens de ma vie, qui me sera toujours présent, & qu'il est temps de confier à ta mémoire. Je ne chercherai pas à l'embellir, parce que mon but n'est pas d'amuser ton esprit, ni même d'intéresser ton cœur, mais de t'instruire, & d'éclairer ta tendresse paternelle.

Tu le fais ; je suis né d'une famille honnête & riche, & mon éducation a été très-soignée. A l'âge de vingt-cinq ans, me trouvant fils unique, on s'occupa de mon établissement. M. le marquis de, ami de mon père, avoit une fille charmant, j'eus le bonheur de lui plaire & d'obtenir sa main. Dix ans après, je perdis cette compagne, qui étoit douée des qualités, les plus estimables. Il me restoit un fils & une fille, tous deux encore très-jeunes. Je les confiai aux soins d'un valet de chambre qui me servoit dès mon bas âge. Cet homme ne cessoit de faire des plaintes de mes enfans ; & comme il

avoit pris beaucoup d'empire sur mon esprit, & que je croyois à ses discours, j'en étois réellement affligé. Un de mes amis de collègue, qui se trouvoit avec moi à la campagne, examina la conduite de mes enfans & celle du valet de chambre. Ayant essayé en vain de me rendre suspect ce dernier, il me fit observer que l'éducation de mes enfans n'étoit pas assez suivie; & m'ayant engagé à mettre ma fille dans un couvent, & mon fils dans une pension militaire, je le priai de vouloir bien lui même les surveiller.

Cet arrangement avoit paru faire plaisir à mon valet de chambre, qui, par là, se trouvoit plus libre. Mon ami m'écrivait, sur mes enfans, les lettres les plus satisfaisantes. J'en fis part à ce domestique; il m'en parut peu content, & j'observai qu'il avoit beaucoup de plaisir à me parler d'un de mes cousins, & sur tout de ses enfans, dont il me faisoit le plus grand éloge.

Après deux ans d'absence de la maison paternelle, mes enfans me demandèrent à venir dans ma terre passer le temps des vacances. J'y consentis, & mon ami de collègue les accompagna. Je trouvai qu'ils avoient beaucoup acquis pour le corps & pour l'esprit. Ma joie étoit celle d'un bon père; leurs caresses me mettoient au comble du bonheur, & me rappeloient celui que j'avois trouvé auprès de leur mère. Je versai des larmes

de tendresse; & ils les effuyoient en me donnant les marques du plus tendre attachement.

N'ayant aucun motif de méfiance, je laissois souvent la clef à mon secrétaire, où j'avois mis deux sacs de douze cents livres, en présence de mes enfans & du valet de chambre. Quelques jours après, ayant besoin d'argent, quel fut mon étonnement de n'y trouver qu'un seul des deux sacs! Mon valet de chambre que je questionnai sur ce vol, me parut hésiter à répondre. Il sembloit craindre de m'affliger en me parlant. Enfin, lui ayant ordonné de s'expliquer, il me dit que de sa chambre il avoit vu mes enfans enter-
rer le sac d'argent dans le parc, à un endroit qu'il me désigna. Plusieurs circonstances ne confirmoient que trop son récit, & il gémissoit sur le goût qu'on avoit inspiré à mes enfans pour la dépense; goût funeste, ajouta-t-il, qui fait tant de malheureux & tant de coupables!

J'ajoutai foi, je dus ajouter foi à ce discours. Quel tourment pur un père de croire ses enfans coupables! L'émotion de mon ame se peignoit sur tout mon visage. Je m'efforçai de la cacher, quand mes enfans, suivant leur coutume, vinrent m'embrasser à leur lever. Ils s'appercurent de l'embarras, de l'agitation où je me trouvois; & ils me répondirent en tremblant, quand je leur demandai compte de quelques louis que je leur avois donnés. Surpris de ce qu'ils n'avoient

rien dépensé, je leur dis, toujours avec le même trouble, qu'ils avoient pris sur quelque autre argent qu'ils avoient sans doute; je les vis rougir, & ils ne purent me répondre que par leurs larmes. Alors je ne doutai plus qu'ils ne fussent coupables, & je les renvoyai, en leur ordonnant de se disposer à partir le lendemain.

Mon ami de collège, surpris de cet arrêt précipité, & plus encore de mon silence sur ses questions, me fit tous les reproches que lui inspiroit & qu'autorisoit l'amitié; mais voyant que je ne répondois point à ces marques d'un vif intérêt & d'un véritable attachement, il me pria de donner des ordres pour qu'il pût partir ce jour même avec mes enfans. Je consentis. Mais avant le départ; mon valet de chambre m'ayant conduit à l'endroit où étoit déposé le sac de douze cents livres, je le fis porter à mon secrétaire, & j'allai m'enfermer dans ma chambre pour m'y livrer à mes douloureuses réflexions. Toujours vivement agité, je m'y promenois à grands pas, lorsque j'entendis marcher avec précipitation dans le jardin, & je vis mes deux enfans courir vers l'endroit d'où j'avois fait enlever le sac d'argent. Je passai dans un cabinet où j'étois plus à portée de suivre tous leurs mouvemens. Quel fut mon trouble & mon déchirement, quand je les vis se baisser & chercher à l'endroit même



le fac avoit été caché! Je sonnai sur le champ mon valet de chambre, & je lui dis d'un ton effrayant: Tu ne m'as point trompé; voilà mes enfans qui cherchent leur vol, regarde-les. Cet homme, sans se déconcerter, & avec un sang froid inaltérable, me répondit: Je ne vous ai jamais dit que la vérité. Je lui ordonnai de précipiter leur départ, & de leur déclarer que je ne voulois point les voir.

Après qu'ils furent partis, mon valet de chambre entra chez moi d'un air fort attristé. Je l'interrogeai et il me répondit que ce que lui avoit fait le plus de peine, ce qui l'affligeoit le plus pour l'avenir, c'étoit d'avoir vu mes enfans recevoir cet ordre sans paroître affligés, & s'éloigner sans regret de la maison paternelle. Je suis vif, emporté; j'écrivis aussi-tôt à mon ami de ne laisser jamais sortir ma fille ni mon fils que par mes ordres, & de borner leur pension à mille écus. Je ne m'ouvris point à lui sur mes peines secrètes; mes enfans m'écrivoient de temps en temps, & je ne leur répondois point.

Ma société principale étoit celle de ce cousin, auquel mon valet de chambre s'intéressoit si vivement. Je m'attachai singulièrement à lui; nous ne nous quittions plus. Maitrisé par un ressentiment qui tenoit du délire, j'arrangeai mes affaires de façon, que je ne laissois à mes enfans

que leur légitime, avec des rentes modiques sur le bien dont je pouvois disposer; & je donnai le reste de ma fortune aux enfans de ce cousin.

Mais un événement inattendu devoit bientôt changer ces dispositions. Mon valet de chambre tomba malade; & sa maladie devint si grave, qu'on crut devoir lui administrer les sacremens. Persuadé de son attachement pour moi, je gémissois sur la perte d'un si fidèle serviteur. Après avoir rempli ses devoirs de religion, il demanda à me parler en particulier. O mon ami! comment vous peindre ce qui se passa en moi, quand je l'entendis s'écrier qu'il méritoit toute mon indignation; qu'il étoit un scélérat indigne de pardon! Enfin il m'apprit que mes enfans n'étoient point coupables du vol dont il les avoit accusés; qu'il avoit lui même déplacé le sac de douze cents livres; & que pour me faire croire à cette accusation, il les avoit engages, sous prétexte qu'ils trouveroient quelque chose qui leur feroit plaisir, à aller fouiller à l'endroit où le sac avoit été caché. Il ajouta que des lettres anonymes que j'avois reçues sur la mauvaise conduite de mon fils, étoient écrites par un de ses amis; & il fit ouvrir une cassette qui renfermoit toute sa correspondance avec cet ami. Après cet aveu, il me demanda pardon de son crime, & ayant proféré encore quelques mots, il expira.

Revenu du trouble où cet entretien m'avoit jeté, que ma situation devint différente! Mon premier désir fut de revoir mes enfans, de ces embrasser, de faire l'aveu de ma trop légère crédulité. J'écrivis à mon ami de collègue. Je le priai de se rendre auprès de moi avec ma fille & mon fils, & je lui promis de lui dévoiler tous mes secrets. En les attendant, combien je réfléchis au danger d'une trop aveugle confiance en nos domestiques! J'avois jugé mes enfans coupables, & ils étoient innocens! que de remords pour une ame sensible! Si j'étois mort avant ce malheureux, quelle injustice envers mes enfans, pour n'avoir pas voulu approfondir s'ils étoient coupables!

Je n'essayerai pas de peindre aux ames sensibles ce que j'éprouvai en les voyant. Avec quel plaisir. avec quel transport je les embrassai! Ils feront, avec mon digne ami, tout mon bonheur. Je saurai l'augmenter encore par le choix d'un gendre & d'une belle-fille! Je leur raconterai mes chagrins, mes fautes; je les instruirai par mon exemple, afin que, plus sages que moi, ils soient plus constamment heureux.

*Poésies.***LE LAURIER,**

REÇOIS le nom de ma maîtresse,
Jeune laurier, arbre charmant;
Conserve bien de ma tendresse
Le cher & précieux garant;
Prends plus de vie & plus de force
En recevant ce nom flateur;
Je le grave sur ton écorce,
Comme il l'est au fond de mon cœur

Ta chevelure verdoyante
 Se conserve dans tous les tems;
 Qu'ainsi mon Eglé soit constante
 Pour le plus tendre des amans!
 Mais jamais ta tige infertile
 N'a vu des fruits développés;
 Que mon espoir soit moins stérile;
 Que mes vœux ne soient pas trompés.

Que les déités des campagnes
 Viennent danser autour de toi;
 Que les arbres de ces montagnes
 Te reconnoissent pour leur roi,
 Mais ton ombrage salutaire,
 Souviens t'en, ne doit protéger,
 Ni l'indifférence Bergère,
 Ni l'Amant trompeur & léger.

Que le zépher tendre & paisible
 Soit constant à te caresser!
 Que jamais le vautour terrible
 Sur toi ne vienne se placer!
 Mais fers d'asyle aux tourterelles,
 Et que dans cet asyle heureux,
 Elles deviennent plus fidèles,
 Et sentent redoubler leurs feux!

LE SERIN ET LA VOLIERE;

(Fable.)

Un beau Serin, venu de Canarie,
 S'ennuyoit de la compagnie
 Des fauvertes & des moineaux,
 Du gai pinçon, bref de tous les oiseaux,
 Que son maître, croyant lui plaire,
 Rassembloit avec soin dans la même volière.

Surtout cet étranger faisoit le dédaigneux :
 Les eaux de son pays étoient cent fois plus claires,
 Le grain qu'on y mangeoit étoit plus savoureux,
 Les oiseaux y chantoient bien mieux ;
 Tous propos déplaissans pour ses petits confrères,
 Une Serine, ayant quelque renom,
 Entre dans la volière ; elle crut que pour elle
 Le beau Serin alloit changer de ton ;
 Mais la pauvrete, hélas ! n'eut pas même un coup d'aile.
 Femelle sans appas,
 Ou femelle jolie,
 Se permet, quoique sage, un peu d'agacerie ;
 Et quand l'objet de sa coquetterie
 N'y répond pas,
 La plus douce devient furie,
 De la nôtre ce fut le cas.
 Contre le fat, la belle ameuta la volière ;
 A punir ses mépris, oiseaux elle invita :
 On dit qu'elle fut la première,
 Qui, sans tarder, coups de bec lui porta ;
 Non pas de ceux qu'on donne à l'oiseau qui fait plaisir,
 Qu'amour conduit si vivement,
 Et qui pourtant ne blessent guère.
 Elle frappa sans nul ménagement,
 Et chacun l'imita d'un telle manière,
 Que voilà notre fat plumé dans un moment.
 Craignant toujours nouvel outrage,
 Le dédaigneux se mit à la raison,
 S'occupa moins de lui, des autres davantage.
 En reprenant son beau plumage,
 Il devint très-aimable, & plus galant, dit-on ;

Et maintenant tout à fait sage,
 Il sent le prix de la leçon.

Par Madame la Marquise de la Fer.

A MES COMPAGNONS.

“**C** brillant escadron fameux par cent batailles (*).
 „Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marfailles”,
 Et que j'ai vu depuis au champ de Fontenoy
 Encourager l'armée & rassurer son Roi:
 De soldats-citoyens cette intrépide élite,
 Cette élite invaincue est pour jamais détruite.
 Ce que n'avoit pu l'aigle uni aux léopards (**),
 L'*** l'exécuté!... & les enfans de Mars
 Séduits par une erreur... qu'ils expiront peut-être,
 Ne vont pas se jeter aux genoux de leur maître,
 Et lui redemander ces drapeaux fortunés
 Que la victoire encor n'a point abandonnés!

Par M. le Marquis de Ximenez!

(*) Ces deux premiers vers sont de M. de Voltaire, dans son poème de pontenoy.

(**) Au combat de Leuze en 1691. la Gendarmerie & la Maison du Roi, suivies de deux autres régimens de cavallerie, avoient mis en déroute soixante & quinze escadrons des Alliés. L'Angleterre & la Hollande étoient alors unies avec les Impériaux, comme elles le furent dans la guerre de la Succession. (*Notes de l'Auteur.*)

V E R S

faits le premier jour de l'an.

Je me disois à mon réveil :
 Je viens de commencer l'année,
 A s'évanouir destinée,
 Comme les vapeurs du sommeil,
 Mais, hélas! pensée importune,
 Que je voudrois pouvoir bannir!
 Un jour j'en dois commencer une
 Que je ne verrai pas finir.

*Par Madame de L**.*



I.
M A N U S C R I T S.

C. de L. 1789. N. III.

P



МАШИНОСТРОЕНИЕ

С. 100





Sur les vertus du sel

dans l'économie rurale. (Suite.)

L E sel nouveau, avons-nous dit, se prodigue en pure perte. Quel est donc le bon sel, le sel efficace. C'est le sel blanc, le plus parfait & le plus pesant, comme l'est le bled le plus blanc. Le sel noir est grossier, chargé de parties hétérogènes & moins salant. Le poids & la blancheur indiquent la bonne qualité du sel: ces indices sont certains; j'en ai fait souvent l'épreuve. Ce sel, à mesure qu'il vieillit, acquiert des qualités supérieures, s'améliore & se raffine de plus en plus: en se condensant & se coagulant, il s'impreigne de particules d'air, qui étant pour la plupart salines, le rendent plus salant, ce qui tourne au profit de tous les êtres qui en usent.

Pour le conduire à ce degré de bonté, il faut le laisser six ou sept ans en masse ou gamelle. Le

hasard m'a fait faire cette découverte importante pour le bien des sociétés à qui j'ai le bonheur d'en faire part. Aucun raffinement artificiel ne peut suppléer à cette préparation naturelle & indispensable du sel vieux, dont voilà tout le secret. C'est par ce seul laps de tems que le sel en masse obtient son point de maturité & de perfection physique, qui le rend propre aux usages économiques.

Je ne conseille pourtant pas à ceux qui voudront profiter de mes directions, d'attendre encore longtems avant que de rendre général l'usage du sel pour tous leurs animaux à corne & à laine. Faute de sel vieux, il ne faut pas demeurer en si beau chemin. En attendant une semblable préparation dont on doit charger les dépôts publics, qu'on ne laisse pas de commencer & d'étendre, autant qu'il est possible, dans toutes les provinces, l'usage du sel pour les bestiaux. Il seroit bien glorieux à votre illustre académie de présider à l'origine de cette institution, & de verser une mesure si abondante de bonheur physique sur tant d'êtres vertueux, mais infortunés. Vos ames bienfaisantes ne peuvent être insensibles à un motif aussi puissant; & vous aurez la gloire d'opérer une révolution qui engagera vos descendans dans la suite de tous les siècles à vous combler de bénédictions.

Je vais vous dire mon secret, ne pouvant mieux placer ma confiance.

Il est très pénible, quand on a plusieurs bêtes à corne, une vingtaine par exemple, de les accoutumer au sel, quand elles n'en ont pas l'usage; elles se débattent, ruent & résistent vigoureusement. Les bêtes à laine s'y accoutument sur le champ à tout âge. Il ne faut pas leur en fixer la quantité; elles n'en mangent jamais que ce que la nature leur indique: ainsi l'on peut leur en donner deux ou trois fois par semaines à discrétion: rien ne sera perdu, le prix du sel fera bientôt remboursé. On met le sel dans un long tuyau de bois, où toutes les bêtes en mangent à volonté. Les bêtes à corne, malgré la répugnance qui vient du défaut d'usage, ne laissent pas d'avoir un goût naturel pour le sel; ce goût se développe insensiblement, jusqu'à ce qu'à la fin elles en deviennent friandes & comme folles; elles mugissent & suivent partout leurs maîtres pour en avoir, léchant la main qui leur en donne. A la fin, quand le tems, où on les accoutume d'en avoir, vient, elles ne veulent rien manger d'autre; & tout est triste dans l'étable jusqu'à ce que le sel tant désiré paroisse.

Une brebis peut consommer deux onces de sel par semaine, & un mouton trois; n'allant jamais au delà du besoin de la nature. Le bœuf

& la vache en usent chacun deux livres de seize onces par semaine: on le leur donne en deux fois, une livre chaque fois; la vache peut en recevoir un peu moins. On sent bien que quand la livre de sel vaut dix sols, la dépense seroit exorbitante & impossible à un cultivateur pauvre, manquant pour lui-même de tout. Il n'y a que le bas prix du sel qui puisse en introduire l'usage: il ne devroit être tout au plus que de trois sols le livre. A ce prix vingt bêtes à cornes qui consommeroient par semaine 40 livres de sel, couteroient six francs, ou 24 livres tournois par mois, & 288 par an. En y joignant le sel pour les bêtes à laine, on peut juger combien seroit coûteuse cette consommation.

Pour accoutûmer les bêtes à corne au sel, j'en lie deux ensemble, & je leur mets le joug sur la tête; je passe au milieu du joug une barre que je baïsse contre terre, & je fais lever la tête aux bêtes; ensuite avec la main droite ou la gauche, suivant la commodité, je fais la langue de l'animal qui repousseroit le sel, & avec l'autre main, je prends dans un vase le sel à poignée, & je l'introduis dans la bouche de l'animal en lui tenant toujours la tête bien élevée, afin qu'il l'avale; & je passe ainsi de l'un à l'autre. Il faut toujours donner le sel à l'entrée de la nuit, avant que les bêtes se couchent, & après qu'elles

font rassasiées d'autres alimens, & qu'on les a bien abreuvées. On ôte tout ce qui reste au râtelier, afin que les bêtes, en ruminant toute la nuit, digèrent le sel seul. Il faut soigneusement se garder de les laisser boire ou manger, après qu'elles ont pris le sel.

Outre cela je suis dans l'usage de donner à mes bêtes à cornes les jours où elles n'ont pas de sel, en été surtout & dans les chaleurs, à chacune une fois par semaine quatre livres pesant de bon vinaigre, violent & actif, dans lequel j'ai fait infuser, pendant deux fois 24 heures, du poivre, dit rouge, ou long. Ce breuvage est excellent dans cette saison: on le fait avaler comme le sel avec un long vase de plomb, par les côtés de la bouche, & jamais par le devant. Quelquefois je fais raffiner mon sel sur un brasier avec un vase de brique, de terre cuite, de tole ou de fer, mais non dans des vases de cuivre, ce métal étant dangereux à cause des parties corrosives & arsenicales dont il est rempli. Cette préparation doit durer jusqu'à ce que le sel petille bien; cela en hausse la qualité; mais il est pénible d'en raffiner une quantité. Quand ce sel est bien froid, je le fais avaler le soir du même jour à mon bétail.

Comme il y a de l'embarras & du danger à donner du sel aux vieilles bêtes, il faut les y accoutumer dès le bas-âge, & développer de

bonne heure leur penchant naturel à en user. Voici ma méthode. Aussi-tôt qu'un veau, ou un agneau, a huit ou tout au plus quinze jours, je pile le sel menu, & je le leur mets dans la bouche tous les jours, ce qui fait qu'elles le mangent comme le pain, appellant & suivant partout pour avoir leur ration ordinaire. Cet usage une fois contracté, les bêtes periroient si on le privoit du sel.

De plus, en hyver, je sale bien l'eau que les moutons & les brebis boivent dans les étables. C'est un puissant apéritif qui les préserve, des maladies & les engraisse en peu de tems. On peut aussi asperger de cette eau salée sur le foin que les brebis mangent; mais il ne faut faire cette asperision sur le foin qu'à mesure que les bêtes le mangent. De même, tout l'hyver, quand on a bien secoué & préparé le foin & le refoin, ou second foin, pour les bêtes à corne, il faut faire la même asperision d'eau salée avec les mêmes précautions, & l'étendre à la paille, quand on en donne aux bêtes; car, graces à la providence & à mes soins, jamais aucune bête n'a mangé de paille dans mes étables. Je plains sincèrement ceux qui par ignorance ou par misère nourrissent de paille leurs bêtes; ils se ruinent eux & leur bétail. Une stérile & mauvaise nourriture détruit tant, & ne peut jamais procurer aucun gain. Un petit nombre de bêtes en

bon état, bien nourries au foin & au sel, rapportera toujours plus que beaucoup de bêtes mal nourries.

Un autre soin que j'ai pendant tout l'hyver est, de faire cuire, dans une marmite ou chauderon, dans de l'eau bien salée, de raves, des truffes, de raifort, des navets & des pommes de terre pour mon bétail. Un chauderon à l'eau salée profite plus que quatre sans sel. Les bêtes qui y sont une fois accoutumées, refusent les mêmes aliments cuits sans sel, tant l'instinct de la nature à cet égard est puissant, & prouve que l'usage du sel leur fait du bien. Cet usage est contracté & décidé une fois pour toutes, en mettant, comme on l'a dit, le sel pilé dans la bouche des veaux & des agneaux dès l'âge de huit jours.

On peut juger combien tous ces usages réunis augmenteroient la consommation du sel dans tous les pays; & quelque modique que fut l'impôt, il produiroit un très grand revenu. Mais l'essentiel dépend du bas prix du sel, qui seroit le fruit d'une politique sage & bien éclairée sur ses propres intérêts. Il en resulteroit des produits & des profits si immenses, qu'il est impossible de les calculer. J'ai fait moi-même toutes les épreuves susdites, & elles m'ont parfaitement réussi. Si j'avois été moins à l'étroit, mes succès auroient été bien plus considérables: mais ils ne pouvoient être plus décisifs.

Quand les bêtes sont grasses, il faut les vendre aussitôt ou les tuer pour son ménage, sans jamais les garder plus long-tems; autrement elles périssent bientôt de gras fondu, ou de diverses maladies auxquelles l'excès de graisse les rend sujettes. En prenant cette précaution, jamais aucune bête n'a crevé dans mes étables.

Je pourrois faire des volumes entiers sur les avantages précieux & innombrables de l'usage du sel pour tous les animaux utiles & comestibles. L'un des principaux sans doute est la santé, la vigueur, la longévité de l'homme. Les sels volatils les plus déliés & les plus indéstructibles passeront dans l'individu des hommes qui consumeront cette viande des animaux riches en sels physiques qu'ils ont en quelque sorte alembiqués. Les hommes auront en partage l'esprit physique du sel, qui passera dans leur corps depouillé de toutes les parties hétérogenes & grossières. La somme de principes de vie est augmentée par le sel chez tous les êtres animés, comme la somme des principes de fécondité dans les végétaux & dans les terres. Les hommes ne se hâteroient-ils donc pas de réaliser cette découverte essentielle à leur bonheur, de cette recette unique pour la prospérité publique? On pourra fermer l'oreille alors aux promesses de tant de charlatans, qui ne cessent d'annoncer de prétendus secrets & de faire des dupes.

II.
F R A G M E N S
OU
EXTRAITS DE LIVRES.

M.
F R A G M E N T
ou
EXTRAITS DE LIVRES.



17.
Suite du fragment d'un voyage
de Sir W. Shittle-Headed.

D é p a r t.

Ce fut, — je m'en souviendrai toujours, — ce fut le 18 février — 87, à minuit, au sortir du spectacle, que je quittai *Venise*, avec mon cher Charles ***. —

Nous nous mîmes tristement, & pour la dernière fois, dans notre *gondole*, & nous nous fîmes conduire, le plus lentement qu'il nous fut possible, à bord de la *felouque* qui partoît dans la nuit pour *Bologne*. —

Grand Dieu ! quelle nuit ! — je n'avois vu de ma vie un spectacle aussi majestueux ! — Nous nous étions déjà arrachés d'entre ces milliers de *voiles flottantes* qui remplissent continuellement le port. —

— Nous n'entendions déjà plus les cris de ses heureux habitants, que comme le léger bourdonnement d'une cloche lointaine. —

— Les vents avoient déjà emporté nos adieux. Mais l'astre propice de la nuit, nous laissoit encore admirer, *Venise la noble*, sortant du sein des eaux, aussi blanche que l'albâtre *) de ses superbes *Pallazi*, dont la mer baigne les pieds. — Les fanaux que les *Barcaroli* portent le soir pour guider leur marche, nous faisoient paroître comme autant d'avenues illuminées, tous les *canaux* qui viennent se jeter dans *il canal grande*.

„ — O Venise! m'écriai-je, qui te verra sans admiration — Qui te quittera sans regret? — Adieu, ville superbe: je reviendrai encore admirer ta grandeur! — „

Coup-d'œil dans la felouque.

Une dame occupoit, à elle seule, le fond de *l'entre-pont*. — Sa *femme-de-chambre* & son laquais étoient placés sur l'un des côtés. — De l'autre, il y avoit un moine, — „ *Alas! Poor Yorik!* „ — Je pensai aussi-tôt à votre aimable père *Laurent*. — Un sentiment de bienveillance

*) La plupart des *pallazi* de Venise sont de marbre blanc.

succéda alors à l'humeur que son *froc* m'avoit d'abord donné. —

Il y avoit encore quelques autres passagers. —

Tous les bancs étant occupés, nous primes le parti de nous asseoir sur nos lits de voyage, qui se trouvoient roulés précisément aux pieds de la dame dont je viens de parler. — Une lampe assez mal nourrie, ne nous donnoit que très-peu de clarté, & Charles qui, comme tu fais, a la vue aussi mauvaise que la mienne, me demanda si notre *compagne* étoit jolie. — J'allois lui répondre par un, *je ne fais pas*, — quand je m'aperçus qu'elle prêtoit l'oreille à notre entretien: Mon cher Charles, parlons François, lui dis-je, car, ou je me trompe fort, ou cette dame entend l'Anglais. —

Charles me dit qu'il alloit le savoir, — & avec son *audace* ordinaire, il lui adressa presque aussitôt la parole. —

Sur sa foi, j'étois un devin! —

Elle lui répondit en parfaitement bon Anglais.

Je fis le *personnage muet* pendant plus d'une demi-heure, j'avois *des raisons*, — peut-être les devinera-t-on? Mais soit que mon silence fût bien ou mal motivé, je dois dire que je n'étois pas davantageusement placé pour me mêler de la

conversation, — Charles, au contraire, à cheval sur son *matelas* qui étoit plié devant cette dame, étoit aussi fier & moins inquiet sans doute, que s'il eût été sur le plus doux *courfior of Newmarket*. — Il avoit une contenance tout-à-fait aisée.

— J'avois un habit *bleu*, — des bottes, — une *badine* dans une main, un *livre* dans l'autre, — & un chapeau *gris & verd* *) sur ma tête. —

L e c h a p e a u.

Je m'étois aperçu, aux questions, qu'elle ne cessoit de faire à *Charles*, que mon silence avoit vivement piqué son amour propre, — peut-être aussi n'étoit-ce que sa curiosité? —

— „Courage, me dis-je à moi-même, assez ordinairement, tout ce qui *frappe* ce sexe, le *fixe*!., —

„Mais *ce monsieur* n'est pas François? dit-elle en me montrant, je crois plutôt qu'il est Anglais, — ne vous a-t-il pas parlé dans cette langue? Hé! mais que lit-il donc avec tant d'attention?

*) Presque tous les étrangers ont à Rome de pareils chapeaux, pour se garantir davantage du soleil, & reposer la vue,

tion? Bon Dieu! s'écria-t-elle, en se penchant sur mon épaule, pour lire le *titre* du livre que je tenois, — *Les nuits d'Young!* — Oh! j'avois bien raison de croire qu'il étoit Anglais. —

Je continuoïs cependant ma lecture sans paroître m'appercevoir que j'étois l'objec de ses réflexions, — mais il est écrit qu'une femme ne renoncera jamais à ce qu'elle a entrepris; & nous sommes forcés de convenir qu'à cet égard, comme à beaucoup d'autres, nulle partie de ce grand tout n'a encore violé la loi.

— "Oh le plaifant chapeau, dit-elle, en l'ôtant assez lestement de dessus ma tête, — elle accompagna son action d'une légère inclination de la sienne, ce qui pouvoit signifier, d'après la traduction *sentimentale*:

„Je vous fais des excuses de la liberté que j'ai prise, mais je me connois trop bien pour croire que vous ne me l'avez pas déjà pardonnée. —

Harpocrate lui même auroit interrompu son divin silence, s'il eût vu le sourire malin & le regard *curieux* de ma belle inconnue. — Quant à moi qui ne suis pas *un dieu*, & moins encore *le dieu du silence*, je parlai: je redemandai mon chapeau, en hazardant *une galanterie*, — on m'accorda l'un & on reçut l'autre, mais à une condition. —

C. de L. 1789. No. III.

Q

J'ai souvent remarqué que de semblables traités avec les femmes tournent assez rarement à notre désavantage, — je promis de faire tout ce qu'on voudroit, — la cessation de ma *sombre* lecture, fut l'importante condition que l'on attacha à la restitution de mon chapeau, *gris & verd.*

Le coucher de la félonque.

Sage Young! me pardonneras-tu? — Tous les Athées de la terre se feroient inutilement réunis, pour me faire abandonner tes sublimes méditations, — mais les beaux yeux, qui se fixèrent sur les miens; — les beaux yeux, pouvoient-ils donc me prier en vain? — Je n'eus pas la force de leur résister. —

Vous êtes Anglais? me dit-elle, dès que j'eus fermé mon livre.

Je le suis; lui dis-je, — mais vous parlez François? — Je l'ai parlé jadis, mais après deux ans d'absence, je suis retourné en France sans pouvoir presque me faire entendre. Les François changent leurs langue, comme leur coëffures. —

Voyez, dit-elle à Charles, n'ai-je pas dit que monsieur devoit être Anglais? & croyez-vous que j'aie de *bons yeux*? —

En effet, lui dis-je, si la beauté n'étoit trop souvent un effet trompeur, j'oserois gager qu'ils le sont.

Comment? s'écria-t-elle, avec étonnement, vous êtes bien galant pour un admirateur d'Young? —

Le capitaine interrompit notre conversation.

Il s'agissoit de faire les lits. Chacun de nous mit la main à l'ouvrage, & dans moins d'une demi-heure, tout l'équipage étoit couché.

Et n'importe.

J'étois couché depuis une heure sans qu'il me fût possible de m'endormir. — Charles dormoit à faire envie. Ce lit, disois-je en me tournant de tous côtés, m'échauffe *horriblement*. — Mon sang bouilloit, — d'où venoit cette cruelle agitation? — Un enfant s'en seroit douté: le lit de Madame Casal * * étoit auprès du mien: — je crus d'abord, par une ingénuité rare, que *l'air de la mer* pouvoit en être cause. Mais en y réfléchissant, je me rappelai aisément que durant le cours de mes voyages maritimes, je n'avois jamais éprouvé une telle insomnie. Ne seroit-ce pas plutôt, me dis-je, l'effet d'une cause, purement *naturelle*? — La nature en nous formant nous a donné plus ou moins de *sensibilité*, plu-

ou moins de *froideur*, elle a mélangé nos sensations à la vérité, mais elle ne les a pas différenciées au point de nous ôter l'espoir si doux de rencontrer un jour, un être dans le sein duquel nous puissions les confondre. — Si je l'avois trouvé cet être: — oserai-je enfreindre les loix de la nature? oserai-je, créature foible & rébelle, résister à son décret? — mon raisonnement étoit *puissant*. — La circonstance me parut *inretrouvable*, & la tentation sur-tout. —

J'avois déjà une jambe hors de mon lit: je dégageois l'autre des couvertures. — O malheur! — La secousse que je donnai me fit voir *Young*, que j'avois mis sous mon oreiller en me couchant. — Le livre avoit beaucoup souffert du feu, que j'avois mis à mes réflexions *érotico-philosophiques*.

Je le ramassai, mais avec regret de l'avoir eu pour témoin de mes arguments, trop opposés à ceux qu'il contient.

Ces réflexions ayant peu-à-peu contribué à calmer mes sens, je m'assis sagement sur mon lit, & j'attendis le jour en parcourant le livre.

Le sommeil.

Dès que *Phœbus*, sur son char de feu, eût paru sur la cime des hautes montagnes de l'o-

rien, j'abandonnai ma lecture pour me livrer tout entier au délicieux spectacle qui vint me charmer. — Un rayon de cet astre dardoit sur le beau visage de Mad. Cassal * *. — Moi seul je veillois ; — nul autre que moi ne pouvoit admirer les nuances dorées que prenoient les blonds cheveux, frappés des premiers feux du jour. —

O toi dont la *treffe blonde* *) est comptée parmi les rubis, semés sur le voile éclatant dont se couvre la modeste *Diane*, pour paroître aux yeux du *berger Endymion*, jette un regard, ici-bas, & cède à ton heureuse rivale, le poste brillant que tu occupes ! —

Le réveil.

Elle se réveilla enfin. — Je la plaifantai sur le plaisir qu'elle avoit à rester au lit. —

J'ai été cruellement agité cette nuit, lui dis-je, en me penchant jusque sur son oreiller, afin de n'être entendu que d'elle, il étoit assez naturel qu'elle desirât connoître la cause ; — mais elle le fit d'un air ; — elle prit un ton, — qui signifioit : „Dites toujours quoique je men doute déjà — ? „

Je n'ai jamais supporté chez les femmes, chez celles-mêmes que j'ai le plus aimées, un

*) La chevelure de Bérénice.

ton de coquetterie étudié. Celui qu'elle prit alors, me choqua; & voulant me venger, je lui répondis froidement que l'air de la mer avoit toujours produit sur moi cet effet. Elle s'attendoit peut-être à une autre réponse. Elle cherchoit mes yeux comme assurée d'y trouver une *solution* plus flatteuse pour son amour propre, mais malheureusement mes yeux s'entendirent si bien avec moi, qu'ils ne firent que confirmer ce que ma bouche avoit dit.

Il fait un bien vilain tems aujourd'hui, dit-elle d'un air chagrin. Mais, pardonnez-moi, madame, il fait, au contraire, le plus beaux tems du monde.

J'ouvris en même tems un sabord, pour lui prouver que je disois encore une fois la vérité. J'ignore pourquoi, mais il me semble qu'elle fut moins fâchée de celle-ci, que de l'autre:

Vous l'ignorez, me dit dernièrement une personne, à laquelle je lisois cet article, mais monsieur, ne savez-vous pas que les femmes sont accoutumées à trouver quelque galanterie dans toutes les fadaïses, dont on ne cesse de les enivrer?

Mais, reprit-elle, en s'interrompant dans la crainte de manquer par trop de respect à son sexe, si nous n'avions pas une tête & des oreilles à prêter journallement aux mains de nos *coef-*

feurs, & aux discours des *beaux* (*), qui nous entourent, comment pourrions-nous *tuer le temps*?

Mais aussi, belle dame, lui répondis-je, ce n'est que l'excès qui me semble blâmable dans votre penchant pour la flatterie.

Alas! monsieur; s'écria-t-elle en minaudant, ne devez-vous donc pas compatir aux foiblesses de notre sexe.

Oh! madame, nous les excusons un peu. Un peu? reprit-elle vivement, & vous les paragez beaucoup. Belle clémence en vérité!

Mais les hommes. . .!

Les diavolini.

Mais les femmes. . .!

Elles aiment à triompher de nous!

Le ton froid que j'avois pris auprès de Mde. Casal **, lui donna la curiosité de s'assurer de l'impression que sa vue avoit fait sur moi. Elle s'humanisa, & m'agaça assez vivement. Je soutins d'abord assez bien mon rôle. Je suis gourmand de mon naturel, & comme la fourmis de la fable;

„C'est là mon moindre défaut.“

J'avois rapporté des *diavolini* de Naples. J'aperçus dans un papier qui les renfermoit deux

*) *A beau*. Un fat, un petit-maire, &c.

vers Italiens, qui cadroient si bien à la circonstance, que j'en fus frappé. Je les traduisis, & je les montrai après à la belle Mde. Casal **.

Les voici.

„Mortels, contre l'amour vous vous armez en vain:
On résiste *aujourd'hui*, pour succomber *demain* „

Le lendemain nous étions à Bologne.

Nota, Quatrième lacune, mais qui existoit sans avoir été brûlée.

„ Si l'amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger? „

Bazile le dit: Figaro l'assure: moi je les crois: mais je prends l'amour à *témoin*, que j'ai changé sans le vouloir. J'ai mal dit sans doute: c'est sans *le prévoir* qu'il falloit le dire. Que *messieurs les casuistes* réfléchissent, s'ils le veulent, sur la différence de ces deux mots.

Amour! charmant amour! *Adorabilissimo amore!* Tu fais que je t'accusois de l'inconstance de *l'une*, une heure avant d'avoir vu *l'autre*? Mais ce que tu fais est bien fait, & je crois voir même que tu ne me donnes un si grand dépit contre cette ancienne divinité, que pour m'en faire adorer plus aisément une nouvelle?

Mais vous qui n'êtes pas l'amour, & qui par conséquent ne pouvez lire au fond de mon

cœur, croyez, croyez que je ne vous abuse pas! Il y a peu de jours que j'ai écrit l'histoire de mes amours dans la *félouque de Venise*; l'histoire dont vous n'avez lu que le commencement, & cela, pour cause; histoire enfin que je ne pourrois écrire avec la même passion, n'en ayant plus pour son héroïne. Or, mon infidélité n'a point été prévue.

Je suis assez content de mon raisonnement, qui tend, cher lecteur, à me justifier des soupçons que quelques cœurs sensibles & fidelles pourroient avoir formés contre la sensibilité & la fidélité du mien.

La chaise de poste.

J'étois à me promener, il y a quelques jours, sur une *gallerie* qui s'étend circulairement dans la cour de l'hôtel R ** à T **. Ma pipe à la bouche, selon ma *louable* coutume, je révois. Mes voyages, mes aventures, mes amis passoi-ent alternativement dans mon esprit. Je me rappelai que, dans le *grand nombre* de ces derniers, il en étoit un qui aimoit aussi à fumer. Cela me fait ressouvenir d'une superbe pipe du Levant, que j'ai achetée à Ch ** dans l'intention de la lui offrir. Les commis de la douane à Rome l'ont brisée en visitant ma malle. Mais pendant que je fais ce colloque, je ne songe pas que la

mienne s'éteint. J'attire, elle étoit bien près de sa fin, mais à force de humer, je la rallume.

Tout en lançant la fumée dans les airs, j'admire les formes diversifiées qu'elle prend en s'échappant de ma pipe. D'abord opaque, je ne la vois s'éclaircir qu'à une certaine élévation, puis elle se développe & monte spiraliqnement, quelquefois à plus & quelquefois à moins de *onze pouces cinq ou six lignes* du foyer de la pipe, à cette hauteur se dissipant en mille globules différemment nuancés, elle disparoit peu-à-peu & suit le cours du vent qui est, je crois, *nord-est*.

Des clics, clacs réitérés me firent jeter les yeux dans la cour de l'hôtel d'où ce bruit me sembloit venir. Il étoit en effet occasionné par l'arrivée d'une chaise de poste.

La curiosité est la compagne favorite du désœuvrement. J'aperçus mon domestique qui aidoit officieusement à décharger la voiture. Quand il eût fait, je l'appellai: *Georges*, lui dis je, quelle est la dame qui vient d'arriver? Il me dit qu'il ne la connoissoit pas, mais qu'il iroit s'informer, si je le desirois; puis sans attendre ma réponse, il traduisit un signe que je fis, & voilà mon vieux *Georges* qui court.

Il revint bientôt après me dire ce qu'il avoit appris. Cette dame étoit la comtesse de *Falk*** née *P-d-L-M-d-L***, & sœur de *J***.

Georges me dit qu'elle avoit passé le carnaval à Milan, & qu'elle logeoit alors à l'hôtel royal.

C'est assez, lui dis-je, servez-moi le thé.

Histoire d'Henri.

Quand Georges m'eût apporté le thé, je lui dis de prier monsieur Henri de venir me parler.

Et Monsieur Henri parut un moment après.

Mais avant de le faire paroître sur la scène, je dois, je crois, le faire un peu connoître, car je prévois, que, si j'ai le courage de mener à fin cette histoire, il sera fort question de lui. Je lui dois d'ailleurs beaucoup de reconnoissance. Trop heureux de pouvoir ici m'acquitter !

Or, ce monsieur Henri étoit depuis plusieurs années le *fa tutto* de l'hôtel R**. Qu'on se figure un diminutif d'homme — gros, court, épais, avec de *grosses* couleurs, & on aura le physique d'Henri; quant à son moral, il faudroit pour le bien faire connoître, rapporter ici tous les événemens de sa vie, toutes les aventures qui lui sont arrivées, & enfin tous les périls dont il est échappé, ce qui seroit une trop longue tâche pour une plume aussi paresseuse que la mienne. Je me bornerai donc à dire, en deux mots, ce qu'il fut jadis & ce qu'il étoit alors.

Sorti de la maison paternelle, par un coup de tête assez ordinaire aux jeunes gens, le petit

Henri fut à quelques lieues de *Bruxelles* sa patrie, se réfugier chez une de ses tantes. Après quelques jours, passés par la vieille femme à moraliser le jeune homme, elle vit par ses discours qu'il n'étoit pas disposé à retourner chez son père.

Mylord M** étoit, dans ce tems à *Bruxelles* sur le point de son départ, la tante apprit qu'il lui manquoit un courier, & ayant remarqué qu'Henri avoit le goût des voyages, elle le conduisit chez ce seigneur qui le prit & l'emmena tout d'un coup au fond de l'Italie.

Mylord M** fut à peine arrivée à *Rome*, qu'un accès violent de *spleen* l'engagea à se brûler la cervelle au milieu du *cirque flavinien*. (*)

Le pauvre Henri pleura quelque tems son maître, il s'apprétoit enfin à repasser en *Flandres* quand le hazard, ce grand conciliateur des catastrophes humaines, lui fit rencontrer dans Sir J. S**, un nouveau maître & un nouveau protecteur qui l'emmena aussi-tôt à *Londres*. D'où, après un court séjour, il repartit pour la *Russie* avec son fidèle Henri

Sir J. S** qui n'avoit pas la goutte, n'avoit pas non plus de *spleen*, il aimoit à jouir & n'étoit rien moins que sombre. Il passa à *Constantinople*, delà en *Espagne*, delà en *France*, & re-

(*) Le Colifée.

tourna enfin en *Angleterre* au bout de quatre années d'absence.

Henri trouva toujours dans Sir J. S. ** un maître tendre & généreux.

Sir J. S. ** voulut l'établir honorablement à *Londres*, mais *Henri* avoit trop pris le goût des voyages, pour vouloir s'enchaîner dans les nœuds de l'himen. Il refusa tous les partis qu'on lui proposa, & Sir J. S. ** voyant ses instances inutiles, ne put plus se refuser à lui chercher un nouveau maître. Henri prit congé de son protecteur qui le combla de dons. Il partit & resta quinze ans dans de nouveaux voyages. Mais enfin lassé de cette vie ambulante, ou plutôt n'espérant plus trouver un coin de l'Europe, où il ne fût pas allé dix fois, il revint en France dans le dessein de s'y fixer. Il s'attacha en qualité de *valet-de-chambre* au baron de C. ** qui ayant été depuis nommé à l'ambassade de T. ** l'emmena encore dans cette ville.

Ennuyé de ce service, & ayant amassé beaucoup d'argent, dans le cours de ses voyages, il se maria à une femme plus jeune que lui, & cependant il goûta dans ce lieu une paix bien rare entre deux êtres si différents en âge. Mais *Henri* étoit bon! Il avoit *soixante ans* & ne paroïssoit en avoir que quarante. Il se chargea enfin de l'économat de l'hôtel de R. ** à T. **, & c'est dans cet emploi que je l'ai connu.

Telle est, à peu de chose près, la vie d'*Henri*. Homme excellent d'ailleurs, & qui avoit rapporté de ses voyages une indifférence absolue pour tous les bizarres événements de ce monde.

Conversation avec M. Henri.

Ce que *Georges* m'avoit dit sur le compte de cette dame avoit aiguillé ma curiosité.

Elle a été, dans le même tems, dans la même ville & dans le même hôtel que moi? comment se peut-il, me dis-je, que je ne l'aie pas vu, ou du moins entendu nommer?

M. *Henri*, qui entroit à l'instant dans ma chambre, me mir bien vite au fait. Il étoit vrai qu'elle avoit passé le carnaval à Milan, mais elle y étoit *intognito*. Elle ne sortoit que pour aller au bal, & elle y alloit toujours masquée.

Il me dit qu'elle s'étoit annoncée comme Angloise, mais qu'à son accent, il la croyoit plutôt Allemande.

Quel est son âge?

Mais, . . . elle ne peut avoir plus de vingt à vingt-deux ans; & sa figure, dit-il, en prévenant mes questions. Puis il s'arrêta, comme s'il eût craint d'en trop dire, & passant gauchement son doigt sur ses lèvres, il attendit peut-être que je le priasse de continuer.

Par le ciel! dis-je en moi-même, cet homme est étrangement *modeste!*

Mais sa figure? mon cher *Henri*.

O monsieur, me dit-il, fort content de lui-même, c'est assurément une belle femme. Achevez de grace, achevez, lui dis-je; j'avois remarqué, au mouvement de ses lèvres, qu'il alloit encore interrompre sa description.

Mais, monsieur, me dit-il, elle est grande, elle a une jolie taille, des cheveux blonds dorés, ses sourcils sont du plus beau noir, & ses longues paupières retombent sur ses yeux bleus. Ah! d'honneur, monsieur, je n'en vis jamais de plus voluptueux!

Charmant! charmant! m'écriai-je, en sautant, de dessus ma chaise, au cou d'*Henri*. & en culbutant la moitié du *Tea-Table* (*). Catastrophe funeste aux vêtemens du pauvre *Henri*, sa culotte, ses bas, & jusqu'à son gilet; furent arrosés de beurre, de lait & de thé.

Je le consolai autant qu'il me fut possible, & pour détourner davantage son attention de dessus ce triste événement, je m'empressai de lui faire examiner qu'il ne m'avoit rien dit des *dents* de la comtesse.

*) *Tea-Table*. ou cabaret à thé.

Ma foi, monsieur, me dit-il; assez laconiquement, & en se regardant avec compassion, depuis les pieds jusqu'à la tête, ses *dents* sont aussi blanches que sa peau, & ce n'est pas peu dire.

Mais, Henri, cette femme est donc parfaite?

Oh! *parfaite*, reprit-il, en riant de ce qu'il vouloit dire; assurément, monsieur, *parfaite*! Autant cependant qu'une femme peut l'être!

Je crus voir que M. Henri étoit infiniment content de son impudent sarcasme, contre un sexe que je respecte & que j'adore. J'allois y répondre, quand je me rappelai la maxime du *comte Almaviva* (*): je pris donc le parti d'applaudir *au sel* de l'épigramme, pour mettre son insolent auteur dans mes intérêts.

Mais, mon cher Henri, ne pourriez-vous pas. Je veux dire: ne voudriez-vous pas. Avec votre esprit on peut tout ce que l'on veut. Ici Henri me fit une profonde révérence. Ne voudriez-vous pas, repris-je, me procurer l'honneur de lui rendre une visite?

Mais, comment cela? me dit-il, d'un ton *profond*.

Comment? Ah! le voici.

*) „Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut filacter jusqu'à l'amour-propre d'un sot“.

Ne s'est-elle pas annoncée pour Angloise?
Ne suis-je pas alors censé être son compatriote?

Henri approuvoit par un signe de tête.

Eh bien donc, mon cher *Henri*, que voulez-vous de plus? Voyageur & compatriote! Mais c'en est assez, vous dis-je, pour motiver la visite que je désire de lui rendre. Obtenez-moi donc seulement la permission de lui faire *ma cour*. Je vous réponds du reste.

Oh! reprit-il, d'un air moitié malin & moitié nigaud, ce n'est pas *du reste* dont monsieur peut être embarrassé. Toujours de l'esprit *M. Henri!* Mais je vous en prie, songez à ma demande.

J'y penserai, me dit-il, en me saluant avec un demi-air de protection.

Eh! vous ferez bien aimable, lui dis-je, en lui frappant doucement sur l'épaule.

Soyez tranquille, monsieur.

Oh! je compte trop sur votre délicatesse.

Monsieur j'ai l'honneur de vous saluer.

Bon soir, mon cher *Henri*.

Votre serviteur, monsieur *Henri*

La cage de fer;
fragment tiré du journal de voyage d'Alexandre de Schell.)*

... PLEIN d'une noire mélancolie, j'errois lentement & à pied, selon ma coutume, parmi les gorges & les gouffres effrayans de la Savoie. Je vis enfin Lanebourg, & m'y reposai. De grand matin, je me mis à gravir la montagne. J'arrivai, non sans de cruelles fatigues, à une esplanade qui n'est pas tout-à-fait le sommet des Alpes, mais le chemin fréquenté de l'Italie. Je laissai ce chemin pour atteindre une pointe voisine & fort escarpée. Quel spectacle! un brouillard épais couvroit le village, lorsque j'en partis: un ciel pur & brillant éclairoit le rocher, lorsque j'eus gagné sa hauteur. De vastes régions se découvrirent à mes regards. Là, dans un lointain immense j'entrevis les délicieux jardins du Piémont. Cependant à mes côtés un contraste effrayant éclipsait ma joie, & glaçait mon cœur. Des quartiers énormes de rocher suspendus sur ma tête, sembloient prêts à se détacher. Je vo-

*) L'ami & le compagnon du célèbre baron de Trenk.

vois la terre couverte autour de moi d'éclats considérables brisés dans leur chute, & je savois que ces accidens arrivent fréquemment après l'hiver. Un peu plus loin, de torrens furieux, causés par la fonte de neige; à chaque pas, des précipices, un bruit sourd & confus qui se prolonge de caverne en caverne; le silence du matin qu'appellent à de longs intervalles l'aigre cri de l'épervier & les mugissemens déchirans de l'ours, la solitude & le souvenir de mes peines, je ne fais quels regrets affreux qui viennent nous assaillir en foule dans ces momens de contemplation & d'extase; tout cela portoit à mon cœur une teinte sombre & lugubre, qui renforçoit mon dégoût pour la vie, & peut-être en eût hâté la fin, si un spectacle moins grand & plus à ma portée, ne fût venu tout-à-coup me calmer & me distraire. Je me croyois perdu, je me croyois ignoré de la nature entière, lorsque j'entendis des sons touchans & plaintifs. Je me rappelle l'impression qu'ils me firent, & ne veux pas tenter de la rendre. Je portois mes regards fort loin, quand l'image vivante de la douleur étoit à mes pieds: „Viens ici, me dit la voix; laisse-toi glisser sur l'herbe, il n'y a nul danger: je fais trente fois par jour cette expérience: ou bien attends, je te vais joindre.” Le malheureux (car c'étoit un jeune homme à ta fleur de l'âge, prit un sentier détourné, &

vint à moi. Je ne fus point effrayé de son air sombre. Tout en lui peignoit la douleur: des grosses larmes, qui s'échappèrent de ses yeux, m'indiquèrent assez la cause de son mal. Il étoit vêtu simplement, ou plutôt il n'étoit que couvert. Un œil noir, un sourcil bien prononcé, cet air de noblesse qui part de l'ame, & sa contenance libre & assurée n'annonçoient point un homme ordinaire; ses Jones creusées par les chagrins, & la langueur répandue dans tout son corps auroient excité la pitié du cœur le plus insensible. J'aurai toute ma vie son image empreinte devant mes regards: mais je conserverai plus long-tems encore ses discours. Plût au ciel que ceci ne fût qu'un roman!

Le solitaire.

Que viens-tu faire en ces lieux? Excepté la figure de mon pauvre gardien, il y a bien long-temps que je n'ai vu des figures humaines. Laisse-moi te considérer à mon aise: . . . (après un long silence.) mais... oui..., oui je te crois un être compatissant: reste avec moi; tu seras mon ami: . . . non, je ne veux point d'amis. (Et le solitaire couvrit sa figure de ses deux mains, & des sanglots redoublés gonflèrent sa poitrine, & ses yeux, levés précipitamment vers le ciel, sembloient l'accuser d'injustice). Pauvre étranger, continua-t-il, pourquoi courir le

monde? cherches-tu la fortune? est-ce que la fortune peut remplir une ame élevée? cherches-tu à orner ton esprit de connoissances sublimes? veux-tu étudier les mœurs des nations différentes? Pauvre étranger! quand tu auras vu ce que j'ai vu, parcouru ce que j'ai parcouru, senti ce que j'ai senti, tu diras avec moi que c'est peu de chose, bien peu de chose que l'homme! que fais-tu? où vas-tu? de grace, aimable étranger: réponds-moi?

Le voyageur.

Je vais à Rome. Je veux voir le capitole, le palais des Césars, le magnifique Panthéon, ce fameux cirque bâti par douze mille Juifs, tout ce marbre entassé, tous ces restes encore imposans de la puissance du plus grand peuple du monde. Je veux. . .

Le solitaire.

Un moment, jeune étranger!... quel est ton pays?

Le voyageur.

L'Angleterre.

Le solitaire.

Eh! quelle contrée de l'Angleterre.

Le voyageur.

Pourquoi me fais-tu ces questions? Elles ne tiennent plus à ce que tu disois tout-à-l'heure.

Le solitaire.

Réponds-moi toujours. Je peux t'interrompre à mon gré: le malheur donne bien des droits! quelle contrée de l'Angleterre t'a vu naître?

Le voyageur.

Londres.

Le solitaire.

(*Se levant & parcourant d'un œil égaré sa figure.*) Londres! Londres! *Puis il se rassied, & d'un air calme & riant.*) As-tu lu Shakespear? Je l'entends. Moi, je l'ai beaucoup médité dans ma première jeunesse. Je ne le lis plus. Le seul Richardson fait mes délices; l'un fatigue ma tête... l'autre est plus près de mon cœur. *Et l'œil du malheureux se fixa vers la terre: il me prit la main & la posa contre son front brûlant*)

Le voyageur.

Pauvre ami, calmez-vous. Vos peines me déchirent!

Le Solitaire.

Et vous êtes de Londres! & vous allez à Rome! . . & vous m'abandonnez?

Le voyageur.

Malheureux! calmez-vous; votre désespoir est effrayant. (*Le solitaire se mit à genoux, fit une prière, & se rassit à mes côtés.*)

Le solitaire.

Avez-vous une mère?

Le voyageur.

Je conjure le ciel de m'ôter la vie avant elle.

Le solitaire.

(Avec un profond soupir & détournant la tête.)
 Avez-vous une maîtresse? *(D'un ton plus affectueux.)* As-tu des frères? . . . Tu pleures aussi?
 Changeons. — Dis-moi, tes compatriotes sont-ils comme autrefois? . . . Pardonne-moi de détester les hommes. Placé dans une autre sphère, j'eusse appris peut-être à les apporter. Mais que je suis à plaindre, ô mon ami! & par la faute de mes semblables! *(ses larmes coulèrent alors sans effort)*, & il continua: ni pitié, ni secours à espérer ici bas! une passion funeste déchiroit mon sein. J'aimois & retardois sans cesse l'aveu de mon amour. Je connois l'impétuosité de mon sang. Mon imagination, prompte à s'alarmer, se faisoit des tableaux horribles de suites de cette passion. J'espérois qu'à force de temps & de distractions, l'image de celle que j'avois vue si touchante & si belle, s'effaceroit peu-à-peu de mon souvenir. Je m'éloignai. Un attrait invincible me ramena près d'elle. Un jour je crus lire dans ses yeux le même penchant involontaire à s'ouvrir aux mêmes sentimens. J'étois seul à ses côtés, j'eus la force de lui tendre les bras! Elle balança. Je tombois à ses genoux, & reçus ses sermens, Je n'avois ni état, ni rang,

R iv

ni fortune.. je n'avois qu'un cœur à lui donner. Son père s'apperçut trop tard de nos liaisons; il en sentit, il en calcula tous les dangers; & le danger, plus grand, de les rompre par la violence. Par un raffinement d'adresse, dont mon ame simple & franche n'avoit garde de se garantir, on me congédia insensiblement & avec une feinte douceur. Je partis plein de confiance & d'espoir. Nul obstacle ne s'opposa plus aux desirs de sa famille . . . qui la traîna à l'autel, & fit trois malheureux dans le même moment. La fureur & le désespoir dans l'ame, je pars, j'arrive & la retrouve aux mêmes lieux où je l'avois vue pour la première fois. Je tombe sans force & mouvement à ses pieds. On me relève . . . je reviens à moi . . . On m'avoit arraché de ses bras; on l'avoit arrachée de miens. Je me sauvai de ces lieux horribles, & passai huit jours dans un anéantissement voisin de la mort. A force de patience & de soins, les barbares m'ont rendu à la vue.. Ils ne me rendront jamais à la raison. J'étois venu dans ces contrées, attiré par les espérances flatteuses d'une prompte guérison. Tous les remèdes sont vains. Je m'agite horriblement. Chaque jour. . . à la même heure. . . une crise violente. . . Rassure-toi; je fais la prévoir; le moment n'est pas encore arrivé. J'ai demeuré quelque tems à Annecy. l'air de la vallée ne m'est pas bon. J'habite de-

puis cinq ans le sommet des Alpes, & mes maux font supportables & de moins longue durée. Un gardien fidèle ne me quitte jamais dans le danger.. après je redeviens tranquille.. comme tu me vois, & m'amuse comme je peux. . . Et toi, fais-tu des vers aussi?

Le voyageur.

Mon bon ami, si vous rentriez?

Le solitaire.

Les murailles de ma cabane, les arbres qui l'ombragent en sont couverts. Je t'en ferai voir par-tout sur les rochers.

Le voyageur.

Mon bon ami, je suis empressé de les voir Descendons.

Le solitaire.

(Avec le ton d'égarement.)

Vois-tu cette cicatrice sur mon front! Le coup a mal porté! Tiens... vois ma poitrine... tiens, vois ce ruban... & cette lettre attachée contre mon cœur! Oh! je veux te la lire. Elle est toute effacée de mes larmes. . . Je la fais par cœur.

Le voyageur.

Votre gardien vous appelle à grands cris!

Le solitaire.

(Avec la plus vive oppression & du ton le plus

R v

furieux.) Oui, oui, descendons au plus vite, Lâche, assassin, frémis! je te vais joindre.

Il s'appuya sur moi. Nous gagnâmes bientôt la triste demeure. Une cage de fer s'ouvrit pour le recevoir. Il me dit un adieu effrayant. Le gardien referma la cage fatale, & courut après moi pour me remettre en mon chemin. A trois cents pas le vent impétueux de la montagne m'apportoit encore les cris du malheureux! J'arrivai sur le soir à Suza, & me hâter de gagner Torino. Il y a près d'un an que, repassant les Alpes, on m'apprit que la cage étoit un jour restée ouverte par l'imprudence du gardien. Le furieux infortuné s'échappa & courut se précipiter dans un gouffre. Des animaux féroces avoient mis son corps en pièces, lorsqu'on le retrouva. Je donnai des larmes à la mémoire de mon semblable, & me confirmai dans l'opinion, que c'est peu de chose, bien peu de chose qu'une créature humaine.

19.

*L'illusion de l'amour,
ou l'erreureur de l'amitié, conte
par M. Imbert.*

CAROLINE & Zémire naquirent presque le même jour. Filles de deux intimes amis, elles furent élevées comme deux sœurs. Les jeux de leur enfance, les travaux de leur éducation, peines & plaisirs, tout fut commun entre-elles. Enfin on les mit ensemble dans le même couvent. On s'attend déjà, sans doute, à trouver ici deux personnes charmantes, mais différentes d'humeur; l'une piquante par sa vivacité, l'autre intéressante par une sensibilité douce; en un mot, ce qu'on appelle deux caractères contrastés. Il ne tiendrait qu'à moi de les peindre ainsi, sans m'exposer à être démenti par aucun historien. Mais la nature, quoiqu'on lui doive de fort beaux ouvrages, ne songe pas toujours aux contrastes pour varier sa beauté. Quand elle destine deux personnes à vivre ensemble, elle ne cherche pas toujours à leur donner le charme des oppositions comme un auteur qui les met en scène. Je laisserai donc mes deux héroïnes

telles qu'elles sont sorties de ses mains, c'est-à-dire avec cette seule différence que l'une étoit brune & l'autre blonde. Du reste leur caractère étoit parfaitement le même. Aussi furent-elles toujours d'accord, hors dans les jeux de leur premier âge; car l'égoïsme de l'enfance est d'autant plus exigeant, qu'il ne sent pas encore le besoin de se cacher. Mais quand la raison vint approuver & fortifier leurs sentimens, leurs esprits adoptèrent les mêmes opinions, contractèrent les mêmes habitudes. Leur conversation n'avoit pas besoin d'être nourrie par la contradiction; elle n'avoit pas besoin de variété pour être piquante; elle étoit monotone sans ennui; tant elles étoient charmées de se trouver de même avis, tant elles préféroient aux agrémens de l'esprit les jouissances du sentiment.

Dans leur convent on ne les appelloit jamais que les deux amies; & il faut avouer en effet que c'étoit là un vrai modèle d'amitié. Cependant, plus d'une fois, en songeant à l'amitié des femmes, il m'est venu une idée que je n'ai jamais voulu adopter, de peur qu'elle ne fût calomnieuse. J'ai donc pensé plus d'une fois (je veux le dire tout haut, ne fut-ce que pour expier ma faute par mon aveu) j'ai pensé qu'entre deux jeunes personnes l'amitié n'est souvent, pour ainsi dire, qu'un prête-nom, ou, si l'on veut, le prélude d'un cœur qui se dispose à s'oc-

cuper mieux; que ce qu'elles font l'une à l'autre ne sert qu'à faire entrevoir ce qu'elles feront pour un mortel plus fortuné; & qu'en un mot, les soins que chacune des deux rend à l'amitié, ne font que des arrhes qu'elle donne à l'amour. Cette idée est sans doute chimérique; peut-être cette anecdote servira-t'elle à mettre la question dans un plus grand jour; & le lecteur pourra prononcer ensuite; car, pour moi, je n'y veux être pour rien, & je me récusé d'avance.

M. de Vernouillet, père de Zémire, homme opulent & magnifique, avoit une superbe campagne auprès de Paris. C'étoit un endroit charmant, propre à appeler, à fixer tous les plaisirs. Il voulut que sa fille, qui avoit alors quatorze ans, vint y passer avec lui la belle saison. Mais l'y amener seule, c'est-à-dire, la séparer de Caroline; c'eût été changer en exil pour toutes deux une partie de plaisir. Aussi M. de Vernouillet, qui les aimoit l'une & l'autre, ne balança pas un moment. Il écrivit au père de Caroline, à M. de Vilfont. Les deux pères furent bientôt d'accord, les deux amies encore plus facilement; & voilà Zémire & Caroline à la campagne.

Ce déplacement ne servit point à distraire leur amitié. Les délices du lieu ne firent qu'ajouter à celles de leur liaison, au plaisir de vivre ensemble. D'ailleurs, elles voyoient un

monde qu'elles ne connoissoient pas, & bien différent de celui où elles avoient vécu. De là le besoin des confidences. Que d'aveux, que de questions à se faire! c'est bien alors qu'on a besoin d'être deux.

Zémire & Caroline avoient perdu leurs mères dès leur bas-âge. M. de Vernouillet étoit un galant-homme, & même un honnête homme; ce qui n'est pas toujours la même chose. Sa richesse & le grand monde n'avoient pu altérer sa vieille candeur militaire; & à la bonté du cœur il joignoit les lumières d'esprit. Il aimoit tendrement sa fille; & M. de Vilfont, qui connoissoit son cœur, & qui d'ailleurs vivoit dans le voisinage, n'avoit aucune inquiétude sur sa chère Caroline.

M. de Vernouillet étoit fait pour recevoir beaucoup de monde; mais il savoit subordonner ses plaisirs à ses devoirs. En appelant sa fille auprès de lui, il avoit prévu tous les dangers, ou plutôt il avoit su s'en garantir. Il avoit pris son parti en père tendre & courageux. Comme sa fortune lui donnoit la faculté de choisir, il se fit une société qui ne pouvoit lui faire craindre aucun regret. Il n'admit que de jeunes gens qui pouvoient prétendre à la main des deux amies, & dont il connoissoit les mœurs & la fortune. Il pensoit qu'il n'est plus tems de dire à une jeune

fille qui aime, de n'aimer plus; que le cœur
 n'examine pas avant de se donner; que la jeu-
 nesse est faite pour aimer, comme la beauté
 pour plaire; & qu'enfin, quand on aime une
 fois, il n'y a presque plus de raison de n'aimer
 pas. Lorsqu'une fille bien née reconnoit qu'elle
 a fait un choix indigne d'elle, elle peut résister
 peut-être à son amour, elle peut cesser d'être
 foible; mais elle ne cesse point d'être malheu-
 reuse, parce qu'il lui est plus facile d'immoler
 son cœur que de le guérir. D'après ces principes,
 M. de Vernouillet s'étoit fait une loi irrévoca-
 ble de ne pas recevoir un seul jeune homme
 chez lui, qu'il ne pût donner pour époux à sa
 fille, ou à la fille de son ami. Tout le monde
 n'a pas le courage ni même la faculté de prendre
 un parti semblable; mais il faut convenir que
 rien n'est plus sage. Par-là M. de Vernouillet
 n'étoit point dans le cas d'irriter les desirs par
 la défense, ou de condamner un jeune cœur à
 une triste solitude; par-là il se déroboit à la cru-
 elle alternative, ou de tyranniser les sentimens
 de sa fille, ou d'approuver un choix qui pût la
 rendre malheureuse.

J'ai déjà dit que Zémire & Caroliné furent
 aussi bonnes amies à la campagne qu'au couvent.
 Rien n'étoit plus intéressant que leur amitié,
 qui n'avoit tous les charmes d'une candeur naïve.

Dejà depuis long - temps elles s'étoient promis de s'aimer toujours ; & c'étoit fort bien fait assurément. Mais à cette promesse elles en avoient joint une autre qui tenoit beaucoup de la témérité, ou plutôt qui provenoit de leur inexpérience. Leur jeune imagination, trop à l'étrémité dans les murs d'une cellule ou entre les grilles d'un parloir, s'étoit plus d'une fois élancée hors de leur enceinte. Leur entretien avoit souvent roulé sur l'amitié, sur l'amour, sur le mariage, sur tout ce qu'elles connoissoient, & même sur ce qu'elles ne connoissoient pas encore: l'on a le temps de parler, & l'on parle de tout au couvent. Enfin, dans l'enthousiasme de leur amitié, elles s'étoient promis de ne jamais se marier; promesse qui doit faire rire tout homme raisonnable, mais qui doit intéresser le lecteur sensible.

De tous les jeunes gens que recevoit M. de Vernouillet, les plus aimables étoient Melcour & d'Erly. Ils ne virent pas avec indifférence la beauté & les grâces des deux jeunes amies. Le père soupçonna leur secret; mais il n'en fut pas allarmé, parce que l'un & l'autre étoit digne de son alliance. On sent bien qu'ils étoient assidus à venir visiter M. de Vernouillet. D'Erly & Melcour se rencontrèrent fort souvent; ils se devinèrent sans beaucoup de peine; & comme ils étoient liés par l'amitié, ils trembloient de s'in-

s'interroger sur leur choix, de peur de se trouver rivaux. Mais enfin leur bonheur voulut que l'un (Melcour) s'enflammât pour Zémire, & l'autre pour Caroline. C'étoit beaucoup, ce n'étoit pas assez pour le cœur des deux amis. Ils n'avoient rien à craindre pour leur amitié; mais leur amour n'étoit pas tranquille. Zémire & Caroline, par leur aimable naïveté, sembloient tenir encore à l'enfance. Tous leurs vœux paroïssent se borner à l'amitié; & cette amitié qui, comme on le verra bientôt, ne fut pas inutile à l'amour, jetoit le plus grand effroi dans le cœur des deux amans.

Melcour parut le premier attirer l'attention de Zémire; elle écoutoit volontiers sa conversation, mais elle ne soupçonnoit pas encore qu'elle eût du plaisir à l'entendre parler. La tendre Caroline, toujours attentive aux démarches, au moindre mouvement de son amie, & toujours occupée de son bonheur, s'en aperçut la première; mais elle ne soupçonnoit point que l'amour pût s'en mêler? l'amour étoit encore loin de leur pensée. Dès qu'elle s'aperçut que la conversation de Melcour amusoit Zémire, loin de vouloir empêcher leur entretien, elle cherchoit au contraire à le faciliter. Elle ne pouvoit pas être jalouse d'un tiers qui sembloit faire plaisir à son amie.

Bientôt Caroline de son côté s'accoutuma par degrés à voir & à écouter d'Erly. Elle parut s'intéresser de jour en jour à ce qui le regardoit; elle interrogeoit souvent Zémire sur son esprit, sur sa figure, & lui demandoit comment elle le trouvoit. Ce qu'il y a de singulier, & même d'intéressant, c'est que Zémire s'en étant aperçue, crut devoir, par amitié pour Caroline, favoriser les assiduités de d'Erly auprès de son amie. Dès ce moment-là, Zémire s'attacha à faire de fréquens éloges de d'Erly; & Caroline, en confirmant ces éloges, croyoit parler d'après l'esprit de son amie, tandis qu'elle parloit d'après son propre cœur.

M. de Vernouillet connut bientôt pourquoi d'Erly & Melcour étoient si assidus chez lui; & il crut s'appercevoir qu'ils ne l'étoient pas en vain. Comme les deux amies ne se séparoit presque jamais, il ne pouvoit pas voir clair dans cette double intrigue; ce qui le fit trembler un moment, parce qu'il craignit que les deux amies ne fussent rivales; mais quand il vit un accord si parfait entre les quatre personnes intéressées, il n'appréhenda plus de rivalité fâcheuse.

Pendant, les deux amis faisoient chaque jours des progrès sur le cœur de leurs maitresses, qui ne s'en doutoient pas encore, & qui ne travailloient que pour l'amour, en croyant servir

l'amitié. Ma chère Zémire, disoit quelquefois Caroline, je te recommande Melcour; il a de l'amitié pour toi, & son esprit est estimable. Il est vrai, répondoit Zémire, qui s'imaginait répéter la pensée d'autrui quand elle exprimoit ses propres sentimens; elle louoit, fêtoit Melcour, & ne faisoit qu'obéir à son cœur, quand elle croyoit user de complaisance envers son amie. De son côté, Zémire, quand ils s'agissoit de quelque jeu de société, trouvoit toujours que d'Erly y étoit fort adroit, afin de pouvoir l'y appeler pour Caroline; Caroline renchérissoit toujours sur l'éloge avec une indulgence qu'elle croyoit intéressée; elle se plaisoit beaucoup à voir, à entendre d'Erly; & elle regardoit chaque plaisir qu'elle goûtoit ainsi, comme un service qu'elle rendoit à l'amitié.

Enfin, M. de Vernouillet parvint à lire dans leurs cœurs beaucoup mieux qu'elles mêmes. Bientôt les deux jeunes amis, qui avoient de l'honnêteté, crurent devoir mettre le père dans leur confiance. Il agréa leur poursuite, il féconda même leur succès, en leur laissant autant de liberté que sa sagesse & la décence le permettoient; & un beau jour il écrivit en ces termes à son vieil ami, M. de Vilfont.

„Victoire! nos deux cœurs de quatorze ans font, ma foi, pris. L'archerot qui vole, pour

parler comme nos vieux poètes, les tient dans ses filers. C'est un rude chasseur! mais je ne vois pas grand mal à cela. Il faut que tout le monde paye; & mon grand regret, à moi, c'est d'être quitte. J'ai toujours trouvé l'amour bon créancier, & je lui rendrois volontiers sa quittance. Au reste, il faut voir nos bonnes gens! pour moi, cela me rajeunit, & je compte bien danser aux deux noces; car je regarde ceci comme arrangé. J'ai un fils qui seroit plus riche héritier si je faisois ma fille religieuse; mais je n'entends rien à ces calculs, & je n'aime point ces vœux-là. J'en ai fait un auparavant, quand mes enfans font venu au monde: c'est de les aimer tous. Oh! ce vœu-là, il tiendra, je vous en réponds. Quand je parle ainsi, mon vieux camarade, je suis bien sûr de dire ce que vous pensez. Ainsi, je n'attends plus que votre présence; j'ai examiné tout, j'ai pourvu à tout, & tout ira bien.

Mais vous ne savez pas? ceci va vous amuser. Vous voyez que je vous parle de cette affaire comme avancée. Eh bien, je crois, Dieu me pardonne, que nos filles ne se doutent point de ce qui se passent dans leurs pauvres cœurs. Elles ont une sécurité qui m'enchanté. Il y a plus: dans mes interrogations je crois avoir découvert qu'au couvent elles s'étoient promis de ne pas se marier, pour s'aimer toutes deux plus

à leur aise. Trouvez-vous rien de plus plaisant que cette extravagance-là? elle m'a fait rire comme un fou: Je gagerois que voilà tout ce qui les rassure contre l'amour. Elles ont promis de ne pas aimer; dont elles n'aiment point. Voilà leur raisonnement, j'en suis sûr. Ah! le beau projet! il a été suggéré par l'amitié; mais l'amour n'a pas signé cela, & je compte sur lui.,,

Dans le reste de la lettre, qui étoit fort longue, parce qu'il parloit de sa fille & de la fille de son ami, le bon M. de Vernouillet s'étendoit sur la fortune, le caractère & les mœurs de d'Erly & de Melcour. M. de Vilfont n'hésita pas un moment; il connoissoit la sincérité & la prudence de M. de Vernouillet; comme lui il avoit des fils, mais comme lui il étoit bon père. Cette nouvelle lui causa beaucoup de joie; & il partit aussi-tôt pour aller goûter un plus grand plaisir encore, celui d'embrasser sa fille, & de lui annoncer son bonheur.

Arrivé chez son ami, M. de Vilfont reçut les caresses de sa fille; & après une conversation assez vague, il fallut bien parler affaires de cœur. Mais les pères & les enfans ne s'entendoient guères. Les pères parloient, les filles répondoient amitié. Pour s'expliquer encore plus clairement, M. de Vernouillet prononça le mot de mariage. A ce mot, soit que nos deux amies

n'eussent pas senti encore la situation de leur cœur, soit que chacune rougit devant l'autre de se parjurer envers l'amitié, elles demandèrent de concert que ce projet fût différé; elles finirent même par dire qu'elles avoient résolu de vivre dans le célibat. Ah! quel gros mot, ma fille, s'écria M. de Vilfont! par bonheur tu ne le comprends pas.

On ne voulut pourtant pas les contrarier d'abord ouvertement; on voulut laisser agir l'amour, qui persuade encore mieux sans parler que toute l'éloquence des pères. Quelques jours après M. de Vernouillet ayant pris Zémire à part, lui dit: Ma fille, quelques-uns de nos parens désiroient que tu fusses religieuse; moi j'ai voulu te marier. Mais mon attention n'étoit pas de contrarier tes sentimens, & de t'exposer à être malheureuse. L'amitié te paroît préférable à l'amour; tu peux avoir raison; c'est un bonheur plus tranquille & moins sujet aux revers. Eh bien, mon enfant, je ne veux point mériter tes reproches; je ne te parle plus de te marier; mais Melcour t'aime; bien qu'il n'ait avec toi qu'une liaison de société, le public, qui ne lit pas dans les cœurs, peut interpréter ses assiduités autrement. Il est tems de les faire cesser. Zémire, que le nom de Melcour avoit fait d'abord rougir, pâlit à ces derniers mots. Mel-

cour avoit fait de nouveaux progrès sur son cœur,
 & elle sentoit bien qu'il n'y avoit que l'amitié
 qui combattit encore l'amour. Cependant elle
 recueillit ses forces; & tout son courage ne
 l'empêchât pas de trembler en disant à son père
 qu'il fit ce qu'il jugeroit à propos. Moi, reprit
 M. de Vernouillet, je n'ai rien à faire, j'ai per-
 mis à Melcour de t'aimer; si cela te déplaît,
 c'est à toi de le lui défendre; je ne veux point
 passer tout-à-la fois pour un homme impoli &
 pour un inconséquent; il faut que tu lui écrives
 toi-même pour lui signifier son congé.

M. de Vernouillet, qui vit sa fille troublée,
 ne lui laissa point le temps de se remettre. Al-
 lons, continua-t-il, voilà de l'encre & du pa-
 pier; écris. Zémire, sans savoir ce qu'elle fai-
 soit, choisit parmi les plumes qui étoient-là;
 pas une n'alloit bien; sa main alloit encore plus
 mal: enfin elle demanda à son père ce qu'il fal-
 loit écrire. Tout ce que tu voudras, lui répon-
 dit M. de Vernouillet; tu peux lui écrire pour
 l'appeler ou pour le chasser. Ma conclusion à
 moi, c'est que tu es libre de prendre un parti,
 mais qu'il faut le prendre sur le champ; choisis.
 Je ne m'oppose pas au vœu de ton amitié. Dès
 ce moment, si tu veux, tu ne quitteras plus
 ton amie; mais tu ne reverras plus Melcour.

Ces dernières paroles causèrent à Zémire la plus vive émotion; elles éclairèrent son cœur, ou tout au moins le décidèrent. Elle avoit bien sonné au plaisir de vivre toujours avec Caroline; mais elle n'avoit pas encore songé à la douleur d'être séparée à jamais de Melcour. Cette cruelle image écarta toute autre idée & tout sentiment étranger. L'amour triompha, & la pauvre amitié perdit son procès.

Tandis que M. de Vernouillet entretenoit ainsi Zémire, la même scène se passoit entre M. de Vilfont & Caroline. Les deux pères avoient concerté leurs démarches; mêmes propos, mêmes objections & même résultat. Les deux amies se pardonnèrent mutuellement, se remercièrent même au fond du cœur. Le double mariage fut célébré de part & d'autre avec beaucoup de joie, & fut aussi heureux avoit été désiré.

J'ai promis de n'attacher aucune conclusion à mon récit. Le lecteur décidera si, dans cette aventure, l'amitié avoit travaillé contre elle-même sans le savoir, ou si l'amour avoit agi sous le nom de l'amitié.

*Léonce à Erotique, son ami.**Traduction de l'Italien d'Algarotti.*

Je ne fais trop, mon cher ami, quel avantage tu penses retirer de mes avis. Si je te les donne, c'est uniquement pour ne pas te refuser; car vouloir réduire en principes une passion telle que l'amour, c'est extravaguer raisonnablement. Quoi qu'il en soit, je vais essayer de te mettre dans la bonne voie, en te faisant part de ce que j'ai pu observer en général & apprendre dans le monde; je n'ai jamais eu d'autre école.

Choisir celle en qui tu placeras ton cœur, n'est pas en ta puissance. A l'instant même où tu y songeras le moins, l'amour te la montrera, & tu ne pourras pas empêcher qu'elle ne te plaise. La danse la plus légère le fera moins que sa démarche. La plus tendre mélodie n'approchera pas de son doux parler, & la majesté de Junon & les grâces de Vénus. . . .

Elle aura tout dès qu'elle saura plaire.

Ce qui dépendra de toi, ce sera de choisir les moyens de lui plaire. Et comme il arrive

souvent que l'amour, en perçant le cœur de l'un des deux amans, ne fait que menacer l'autre de son arc, il est de toute nécessité que l'art y supplée adroitement. Or, avant tout, il faudra étudier ta belle avec la plus grande attention. T'aperçois-tu qu'elle se pique d'être femme d'esprit? appelle-la une seconde Mélanite. De cultiver les lettres? Fais-en tout aussi-tôt une dixième Muse. Quand bien même elle auroit l'œil un peu louche, n'importe, extasie-toi sur la beauté de ses regards. L'amour-propre est de bien plus ancienne date que l'amour. Blâme devant elle le son de voix de Chioé, les dents de Lesbie: elle en conclura tout naturellement que tu trouves à louer chez elle ce qui te déplaît chez les autres.

Tout ce qui lui appartient doit avoir un prix infini pour toi. Le japement de son petit chien, à je ne fais quoi de moëlleux, & d'intéressant. Ses grâces & sa beauté sont au-dessus mille fois;

De ce qu'à nos regards ont jamais su produire
Les artistes les plus fameux.

De plus, il a un esprit étonnant, & comme n'en a jamais eu un de ses illustres ayeux, duquel on a dit:

Bruyant pour tout voleur,
Discret pour les amans; tel fut le bon Pytame:
Jugez, s'il plaisoit à monsieur,
Comme il devoit plaire à madame!

A quoi bon te dire que sans cesse il faut te montrer ardent à l'exécution de toutes ses volontés? En cela, les belles sont comme les rois, elles n'aiment point du tout la contrariété. Trouvé beau tout ce qui lui plaît; rends-toi son esclave pour qu'elle te fasse son maître.

Cherche à l'entretenir d'agréables fariboles, de nouvelles réjouissantes. Sois aimable, si tu veux être aimé; plais, & tu persuaderas.

Celui-là s'entend mal à faire l'amour, qui toujours parle d'amour. . . . & toujours. L'essentiel est que tu saches te rendre absolument nécessaire à son amusement. Alors, qu'arrivera-t-il? Dès qu'elle se trouvera seule, elle ne pourra pas s'empêcher de t'avoir présent à son souvenir. Pourvu qu'elle pense à toi, qu'importe ce qu'elle en pense?

Lorsqu'une fois tu t'aperçois, & bien plus, fitôt que tu es assuré qu'elle ne peut se passer de toi: eh vite, imagine un prétexte pour t'éloigner d'elle quelque temps, lui témoignant que rien, pendant cette absence, ne pourra égaler ta douleur. Laisse échapper quelque petit mot qui tende à lui faire comprendre, qu'elle n'est pas la seule au monde, & qu'il se pourroit trouver quelqu'autre femme à laquelle tu ne refuserois pas ton cœur. Sache un peu l'agacer, l'irriter,

mais délicatement; & fais si bien que l'amour qu'elle a pour elle-même, conspire en faveur de celui qu'elle a feu t'inspirer. Avec les femmes, il faut savoir.

Opposer leur finesse à leur propre finesse.

De temps en temps tu dois lui écrire des billets doux; & quand bien même elle n'y répondroit pas, écris toujours. Le style en doit être léger, badin, tel enfin qu'il est en usage parmi les personnes galantes & polies. Quant aux épîtres révérencieuses, écrites en style de Bembo*), réserves-les pour les Mononètes & les Arétosfiles**). Il faut former de loin le blocus de ces espèces de femmes-là, & ouvrir sa tranchée de façon qu'il s'écoule au moins deux siècles avant d'en venir à l'assaut. Avec elles, les armes les plus sûres sont le respect & l'extrême soumission; avec elles, il faut qu'il ait dans tout des si, des mais, & de la raison & de la vertu. . . . que fais-je, moi? Cependant, mets-toi toujours bien dans l'esprit que, qui n'aimoit pas hier aimera demain, & qu'il n'y a qu'un mal-adroit qui perde courage aux premières défenses, & laisse-là son

*) Les lettres du cardinal de Bembo sont toutes adressées à des gens de marque. Son style est effectivement très révérencieux.

**) Arétosfile, mot dérivé du grec, & qui veut dire ami de la vertu.

entreprise. On pourroit dire d'un objet semblable ce qu'on dit à certain capitaine :

Ton bras est invaincu, mais non pas invincible (*)

Que n'a-t'on pas fu de la grotte de Didon **)
& des antres de Latmos ***) ?

Outre cela, il ne faut rien négliger de tout ce qui peut intéresser la soubrette, à te procurer des bonnes fortunes pareilles. Elle est dépositaire des secrets de sa maîtresse, & n'ignore pas de quel côté foible on pourroit l'attaquer. Crois-moi, il n'y a point de Lucrece †) pour la femme de chambre. Tu ne pourras avoir de conseil & de guide plus sûr & plus affectionné qu'elle. Ecoute ses réponses comme on écoutoit celles de la Sybille; elle t'instruira des mystères les plus intéressans.

Un des instans les plus propices à l'amour, c'est ordinairement lorsque les jeunes filles se trouvent à des fêtes & à des parties de plaisir.

*) Vers du Cid, tragédie de Corneille.

***) Un orage qui survient pendant la chasse, força Enée & Didon à se mettre à l'abri dans une grotte.

***) *Latmos*, montagne de la *Carie*, renommée par les amours de Diane & Endymion.

†) On avoit dit avant, qu'il n'y avoit point de héros pour son valet-de-chambre.

La gaité fait à l'âme
Ce que fait le printemps aux fleurs.

Philène se mit à parler d'amour à Lesbie, un jour que celle-ci avoit vu Astérie porter une robe d'un goût tout nouveau. Dis moi s'il ne faisoit pas bien-là le vrai moment ! cependant, il n'y a pas, comme on dit, de règle sans exception. La matrone d'Ephèse, par exemple, pleurant sur la tombe de son mari, n'en prête pas moins l'oreille aux fleurettes d'un soldat ; Philis écoute Alcée le jour même, le jour que meurt son petit chien.

Un endroit assez favorable pour ouvrir ton cœur à ta maîtresse, est, sans contredit, le spectacle, où tout parle d'amour. Mais si, par malheur, en fréquentant le théâtre, tes regards venoient à se fixer avec complaisance sur Sémiramis ou Mandane, souviens-toi bien qu'il te faudra essayer mille caprices majestueux, & nourrir toute la famille royale. Et de quelle autre vertu n'aurois-tu pas besoin pour te conduire avec les Vestales de l'opéra ? Laisse aux loges ton admiration, crois-moi ; ne t'approche pas de la scène ; elle a son point de perspective.

Mais il n'est point de lieu, de temps, de circonstance enfin plus favorable à l'amour que les veilles & la danse. Là, sous le masque & le do-

mino, chacun se donne la liberté, d'avouer certaines choses que long-temps peut-être il avoit tenues renfermées dans son cœur. Amour se réjouit de voir toutes ces figures menteuses, lui qui tant de fois en prêta de semblables à Jupiter même, & qui fait prendre tant de déguisemens différens pour se soustraire à l'indiscrétion des curieux.

Toutes les fois que, soit aux veilles, soit autre-part, il t'arrivera de jouer avec ta belle, presque toujours tu auras soin de perdre, mais fais en sorte qu'elle puisse l'attribuer à la fortune seule. Qui doute qu'à savoir perdre il y a souvent tout à gagner? Sur-tout, prends bien garde, alors que tu perds, de ne laisser voir, par aucune démonstration extérieure, que tu es affecté. La libéralité plait sur toutes choses; elle est, pour ainsi dire, un fonds commun sur lequel chacun assigne ses prétentions.

La science de la toilette n'est pas non plus une chose inutile à l'homme galant. Il doit y consacrer quelque étude. Cependant, il est à-propos qu'il laisse voir une certaine négligence dans ses habillemens, & que jamais aucune espèce d'affectation ne s'y fasse remarquer. Mars est soldat. . . Adonis est chasseur.

Les vers, à ce qu'on dit, ont fait très-souvent des miracles. En effet, tout n'est-il pas

permis aux poètes? Mais si tu veux que tes vers soient écoutés, laisse à part la métaphysique amoureuse, & tiens-t'en au style aisé du beau monde. Si les Laure *) ont été appelées les Jansénistes **) de l'amour, les Pétrarquistes pourroient s'appeler les Quakers ***) du Parnasse.

Attends-toi, après tout cela, à ne pas manquer de rivaux. Si tu es adroit, tu feindras de ne les pas voir. . . de n'en pas avoir même. Heureux si ton rival s'avise de te déchirer auprès de ta maîtresse! & mille fois plus heureux encore s'il parvient à l'empêcher de te voir! Rien de plus dangereux pour celui qui la nourrit. Les femmes ont en grande vénération les gens entreprenans; & la jalousie au contraire n'aboutiroit qu'à te peindre à leurs yeux comme le plus timide des hommes.

En société, il conviendra de manifester le plus grand respect envers elle. Heureusement on n'est pas toujours avec les belles en public, Où est-elle cette femme qui se fâche d'être sollicitée?

*) Laure, si célébrée dans les sonnets de Pétrarque.

**) Ninon appeloit ainsi les prudes.

***) Quakers ou trembleurs, espèce de fanatiques d'Angleterre.

Souviens - toi de la punition que le bon Roland *) fut contraint de recevoir si longuement sur ses épaules , & cela, pour n'avoir pas fait Morgane à temps. Sans doute, il est nécessaire d'attendre que le fruit soit mûr avant d'étendre la main pour le cueillir. Tout doit s'arranger de manière qu'elle puisse en jeter toute la faute sur toi. Celle-là qui, seule à seul avec son ami, pourra lui résister, est plus qu'une femme s'il n'est pas moins qu'un homme.

Il y a plusieurs signes auxquels tu pourras reconnoître peu-à-peu les progrès que tu auras faits dans son cœur. Les mots les plus indifférens seront adressés de ton côté. On dirigera vers toi des yeux qui, rencontrés par les tiens, se détourneront presque toujours. A chaque minute on s'informera de ce qui te sera arrivé, &

*) Roland trouve la Fée Morgane endormie dans une caverne. Elle est belle; il est tenté; mais son amour violent pour Angélique le fait résister. Cependant, le désenchantement du palais de crystal auroit dépendu de cette foiblesse de sa part. Il l'apprend, & veut revenir sur ses pas; mais il la trouve éveillée. Il court après elle, & est joint par un spectre qui lui dit: „On me nomme le *repentir*. Je suis privé de tout contentement, & ne m'occupe qu'à poursuivre ceux qui, comme toi, ont laissé échapper l'occasion . . . &c. Le spectre suit le comte, lui applique sur les épaules des coups d'un fouet qu'il tient en sa main, & l'accable d'injures jusqu'à ce qu'enfin Roland rejoint la Fée, & la force de désenchanter le palais. *Poème de Roland, par Boyardo.*

l'on viendra ensuite te le raconter à toi-même. Jalouse de t'entendre dévoiler les sentimens qu'elle a créés en ton cœur, elle saura te mettre sur la voie. Parfois elle te fuira, & cela voudra dire que tu la suives.

Garde-toi bien de te plaindre si, de la rose *) à la main qui la veut cueillir, il se trouve çà & là quelques épines; elles ne font qu'accroître les desirs & embellir la victoire. Ce seroit une folie à toi d'envier le sort de ce dieu qui voit, desire & est heureux. Tu ne réussirois pas mal à te procurer bientôt le bonheur le plus insipide qui soit au monde.

Enfin, quand tu auras su vaincre ta douce ennemie, fâche encore user de ta victoire. Ne vas pas te figurer que tes volontés doivent commander impérieusement aux fiennes :

L'injustice à la fin produit l'indépendance. **)

Lâche les rênes, & gouverne la si adroitement qu'elle ne s'aperçoive pas qu'elle est gouvernée. Quels que soient les petits caprices qui lui prennent de temps en temps, passe là-dessus légèrement, d'autant mieux qu'ils servent de pa-

*) Le texte porte : „Si entre l'épi & la main tu trouves quelque empêchement.”

**) Vers de Tancrède, tragédie de Voltaire.

rure à l'esprit , à la beauté , vivifient le sentiment , & font , pour ainsi dire , le sel de l'amour. Qu'entre-elle & toi les devoirs soient réciproques , & que jamais d'autre loi ne lui soit imposée que celle qui peut alléger le poids de sa subordination , & rendre ton empire plus durable en même-temps.

Que ses faveurs apportent de nouvelles chaînes à ta tendresse. Vivez long-tems unis , & que l'amour ajoute à vos journées toutes celles qu'il devoit enlever aux amans malheureux. Puissent enfin les dieux , entre les mains de qui réside le cœur de l'homme , empêcher que le bandeau dont va faire usage mon ami , ne vienne à lui fasciner les yeux !

M é l a n g e s.

LA mort de Frédéric le grand. . . Sa maladie, qui auroit tué dix hommes, a duré onze mois, sans interruption & presque sans relâche, depuis le premier accès d'apoplexie asphyxique, d'où il revint par de l'émétique, & en proférant avec un geste impérieux, pour premiers sons ces mots: *raïsez-vous!* La nature tâcha de sauver cette composition rare à quatre reprises différentes; deux fois par des diarrhées, deux autres fois par des éruptions à la peau; de sorte que les adorateurs d'un Dieu, peuvent dire, que le créateur même a brisé cette forme, & que la nature n'a abandonné l'un de ses plus beaux ouvrages, qu'après la totale destruction des organes épuisés par l'âge, la contention continuelle d'ame & d'esprit pendant quarante-six années, les fatigues, les agitations de tout genre, qui signalèrent ce regne de féerie, & la maladie terrassante. Ce mortel, aussi extraordinaire au physique & au moral, est mort le 17 août à 2 heures & 20 minutes du matin, & le 15, où il sommeilla contre son habitude constante jusqu'à

onze heures, il avoit fait encore son travail de cabinet, au milieu d'une très-grande foiblesse, mais sans manquer d'attention, & même avec une présence d'esprit & une concision rares pour toute autre prince peut-être en pleine santé; aussi, lorsque le roi regnant envoyant à S. M. l'ordre de se rendre à Potsdam le plutôt possible, parce que le roi avoit perdu connoissance, presque depuis le midi du jour d'aparavant, & qu'il étoit dans un sommeil léthargique; ce médecin arrivant à 3 heures, & trouvant à Frédéric II. du feu dans les yeux, de la sensibilité dans les organes, & de la connoissance au point que n'étant pas appelé par lui, il n'ose pas se montrer, il jugea qu'il étoit sans ressource, moins à l'odeur cadavéreuse qu'exhaloit sa plaie qu'à ce que, pour la première fois, pendant tout le cours de son regne, il ne se rappella point de n'avoir pas expédié les affaires du cabinet; & c'étoit bien conclure: ce n'est qu'en mourant qu'il pouvoit oublier son métier.

Le prince d'Henin écoutoit un ennobli qui défendoit ses privilèges, & les exemptions de l'ennoblissement: Il parloit du tiers-état avec aigreur & mépris. Le mot de *canaille* échappa de sa bouche plusieurs fois. *Ab, monsieur*, lui dit le prince, *vous parlez bien peu respectueuse-*

ment de votre grand - père. L'ennobli rougit,
& se retira.

Il n'est question à Paris, que des délicieux
Soupers de mde. *le Brun*, dont le talent supé-
rieur pour la peinture, l'a déjà mise à côté de nos
plus grands peintres modernes. Les seigneurs
briguent l'honneur d'être invités à ses soupers
où se trouvent de grands artistes, d'excellens
musiciens; & quelques hommes de lettres. La
plupart des artistes y sont habillés à la grecque;
l'un y paroît sous le costume d'*Apelles*, l'autre
sous celui d'un philosophe ancien. M. de *Cubiè-
res*, vêtu en *Homère*, & la lyre à la main, chanta,
dit-on, quelques morceaux de l'*Iliade*. Ces sou-
pers ont été une des singularités du carnaval.

M. de . . . qui entretient à grands frais la
petite . . . , a eu dernièrement une aventure
assez plaisante. Au dernier bal de l'opéra où il
étoit en masque, il rencontra la petite avec un
homme masqué; il se glissa derrière eux, & en-
tendit des discours qui lui prouvèrent claire-
ment que ces deux personnes avoient une con-
noissance intime ensemble. La jalousie s'empara
de M. de . . . , qui les suivit lorsqu'ils sortirent,
se fit connoître à eux dans les corridors, & fai-
sant à son infidelle les reproches les plus san-

glans, voulut absolument connoître son rival qui s'étoit tû jusques-là, mais qui s'appercevant que M. de . . . vouloit employer la violence, & même lui arracher son masque, dit: „Demain à dix heures, au bois de Boulogne, je me ferai connoître.„ Cela suffit, répondit notre jaloux, & il les laissa aller. Le lendemain M. de . . . se rendit à l'heure indisquée au lieu du rendez-vous. Après avoir attendu près d'un quart d'heure, il vit arriver l'équipage de son infidelle, qui descendit de sa voiture avec une de ses amies, qu'elle avoit été obligée de choisir un peu grande, afin qu'elle ressemblât mieux au masque de la veille. „Eh bien, s'écria l'amie, est ce au pistolet ou à l'épée que nous allons vuidier notre différent? J'espère pue nous n'avons pas besoin de vous en dire d'avantage, & que vous avouerez que vous avez été complètement notre dupe. Aussi vous ai-je fait mon défi d'un air bien décidé, n'est-ce pas? „ — „Comment! répondit le bon de . . . mais les propos amoureux qui ont été tenus hier? — Nous vous avons bien reconnu, & Mlle. n'étoit pas fâchée de trouver l'occasion de vous punir un peu de vos injustes méfiances. „ — „Ah, j'ouvre les yeux, reprit le crédule de . . . & je serai le plus heureux des hommes, si . . . m'accorde un généreux pardon. „ La demoiselle se fit un peu prier, mais à la sollicitation de sa grande amie, elle voulut

bien consentir à tout oublier, & le résultat de cette querelle fut un solitaire de 800 louis, qui passa des mains de M. de . . . en celles de la jolie friponne. . . Tout Paris est informé aujourd'hui de cette scène par l'indiscrétion de la grande amie, qui a trouvé la chose si plaisante, qu'elle n'a pu s'empêcher d'en faire part à dix ou douze de ses amis, qui n'ont pas été plus discrets qu'elle; & M. de . . . est peut-être le seul aujourd'hui dans cette grande ville, qui ignore que son rival masqué étoit son propre valet-de-chambre.

*Maximes tirés de la comédie de l'Optimiste;
de M. Colin d'Harleville.*

1.
On ne fait ce que c'est que de payer ses dettes,
Et de la bienfaisance on remplit les gazettes.

2.
La santé peut paraître à la longue un peu fade:
Il faut, pour la sentir, avoir été malade,

3.
La nature nous a prodigué tous ses dons;
Nous abusons de tout, & puis nous nous plaignons.

4.
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.

5.

Tout est si bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

6.

Il faut aimer les gens non pour foi, mais pour eux.

7.

On est émerveillé de cette providence
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent;
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent.

8.

Ainsi donc, comme un baume, en notre affliction,
Le ciel nous envoya la consolation.

9.

Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige;
Il n'a pas le bonheur de se voir consolé.

10.

J'aime bien mieux, je le dis sans détours,
Etre une fois trompé que de craindre toujours.

22

Remarques diététiques
sur l'usage de la poire.

S'IL étoit vrai, comme le prétend l'école de Salerne, que les poires sont pernicieuses, on ne boit un peu de vin, il auroit régné si l'année passée un grand nombre de maladies dans la classe du peuple, puisqu'elle a été très-abondante en poires de toute espèce; que les gens de travail & autres ouvriers de la capitale en ont fait une grande partie de leur nourriture depuis quelques mois, & quand les mangeant ils étoient rarement à portée de boire du vin; cependant le contraire est arrivé, & l'opinion vulgaire qui fait regarder la poire, ainsi que les autres fruits cruds, comme fiévreux, est manifestement contredite par l'expérience: c'est sans doute à toute autre cause qu'on doit attribuer les fièvres qui règnent si souvent dans les campagnes.

Les personnes délicates, celles qui ont l'estomac débile, ou qui sont sujettes à des affections nerveuses, se plaignent avec raison de ne pouvoir manger des poires crues, ainsi que d'autres

fruits, sous prétexte qu'elles rendent la digestion languissante, qu'elles causent des flatuosités très incommodes, &c. C'est à cette sorte de personnes que convient l'autre précepte de l'école de Salerne qui indique de faire cuire ce fruit pour le manger. On fait que dans l'office on donne différentes formes à ce mets, & qu'on le désigne sous des noms divers, comme *compotes de poires à la cardinale*, *poires tapées*, *poires à la cloche*, *clarequets de poires*, &c. Il est cependant malheureux que l'homme se réduise à un tel état de foiblesse & de dégénération, qu'il ne puisse mettre à profit les dons que la nature lui prodigue à chaque saison, d'une main si libérale. Le fruit succulent & doux de la poire est certainement très salutaire, & on ne doit se plaindre que de s'être réduit par sa faute à n'en pouvoir profiter.

On est étonné, en lisant Pline, du grand nombre de variétés de la poire dont les anciens faisoient usage. Une longue liste suffiroit à peine pour indiquer tous les noms latins qui servoient à les désigner, ainsi que ceux que les commentateurs de ce naturaliste ont cru pouvoir leur correspondre dans notre langue. Il est cependant connu que toutes les espèces de poires tirent leur origine de ce qu'on appelle *pyrastrer*. (Poire sauvage), & que ces arbres étant abandonnés à

eux-mêmes, & laissés sans culture, retombent dans cet état primitif, & ne donnent plus que les fruits acerbés qu'on ne sauroit manger. Quelle influence puissante n'exercent donc point sur les êtres vivans le climat & le travail de l'homme! Il faut cependant remarquer que pour obtenir la liqueur fermentée qu'on connoit sous le nom de poiré, on laisse l'arbre dans son état agreste, & on exprime le suc de ces poires sauvages; comme si le suc aqueux dont ce fruit se gorge, dans l'état de domesticité, n'étoit propre qu'à empêcher le mouvement de fermentation & la formation d'une liqueur vineuse de bonne qualité.

On attribue aux poires une qualité astringente, ce qui ne peut convenir qu'à quelques espèces ou à celles qui s'éloignent le moins de l'état agreste; mais en général leur suc aqueux & doux ne peut que leur donner des propriétés relâchantes: aussi composent-elles une des parties les plus salubres des desserts de nos tables. & nul fruit n'est plus convenable après le corps du repas: leurs qualités flatulentes pourront être corrigées en buvant par-dessus un peu de vin généreux. Ceux qui par leur foiblesse ou d'autres affections sont obligés de n'en point user dans l'état de crudité pourront manger de différentes compotes qu'on a l'art d'en préparer.

Sous cette dernière forme c'est encore un aliment excellent pour les convalescens & pour les valétudinaires. Ceux même qui éprouvent des indigestions pourroient faire légèrement aromatiser ce mets avec des zests d'orange ou de citron, avec du gérosfle ou un peu de canelle, &c. Un pareil aliment auroit l'avantage d'être très-nourrissant, de relever l'activité de la digestion, & d'être d'ailleurs d'une saveur très agréable.

23.

Anecdotes & bons mots.

L'ABBE Lenglet Dufresnoy habita moins son appartement que la Bastille, où il fut enfermé dix à douze fois. Il était si accoutumé à ces fréquens voyages, qu'en voyant paroître l'exempt, il disait à sa gouvernante: „Allons, mon petit paquet, du lingne, du tabac.”

Au temps des dragonnades, le maréchal de Tessé envoya un détachement dans un village. Les habitans effrayés, pour se soustraire au pillage dont ils étaient menacés, écrivirent promptement au général, qu'ils étaient tous dans le des-

sein de faire abjuration. Sur cette promesse, M. de *Tessé* dépêcha l'ordre au capitaine de revenir avec sa troupe. Celui-ci désespéré de se voir arracher une si bonne proie, dit en arrivant au maréchal: „Monseigneur, ces malfaiteurs-là se moquent de vous; il ne nous ont pas, seulement donné le temps de les instruire. „

○—○—○

Au siège de Tortose, le régiment d'Auvergne campait dans un vallon à la queue de la tranchée; M. d'*Asfeld* observa au duc d'Orléans combien cette position était mauvaise. „Je le fais, répondit le prince, mais je l'ai donné au régiment d'Auvergne, il la rendra bonne. „

○—○—○

M. le duc de *** tourmenta tellement M. le chevalier de *Meude-Monpas* pour lui procurer une entrevue avec J. J. Rousseau, que ce dernier lui répondit: „Si vous voulez demain dîner à la petite maison que ma mère a à S. Cloud, vous y verrez Jean-Jacques qui m'a promis de m'apporter un oranger, fameux par le mystère de sa naissance. „ M. le duc de *** se rend le jour indiqué à l'endroit convenu, où il trouve le philosophe de Genève regardant le jeune homme qui écrivait sur la caisse de l'oranger, les vers suivans:

Le plus grand des mortels planta cet arbrisseau ;
 A l'amitié sincère il en fait le cadeau.
 Ce présent, quoique simple & de peu d'apparence,
 Du vulgaire & de moi prouve la différence ;
 Ce don n'est à ses yeux que de foible valeur,
 Mais pour l'apprécier, il faut avoir mon cœur.

A peine rentrés dans le salon, Rousseau demande tout bas à son jeune ami : „ Quel est ce monsieur ? — C'est un de mes parens arrivant de province „. Puis on se mit à table. A la moitié du repas, la conversation devint si intéressante & si chaude, que dans un transport d'admiration dont on ne pouvoit se défendre quand on entendoit l'éloquent auteur d'Emile, le duc se précipite sur Jean-Jacques, l'embrasse & s'écrie : „ Etre divin, vous méritez les hommages de toute la terre „; voulant ensuite lui détailler le stratagème qu'il avoit employé pour le voir & l'entendre; aussi-tôt il est interrompu par Rousseau, qui se lève brusquement de table en disant : „ Je croyois être tranquillement chez mes amis, & ne m'attendois pas à servir d'amusement à un grand monsieur qui ira dire par-tout, qu'il a diné avec ce fantasque, cet original Rousseau, qu'il n'a quitté que pour aller chercher un autre ours que tout Paris va voir à la foire S. Laurent „. Depuis cette scène Jean-

Jacques ne voulut plus retourner à la petite maison de S. Cloud.

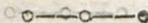
On rapporte qu'après la bataille perdue de Mariendal, *Turenne* passa la nuit dans un moulin. Il coucha avec le meunière. Son aide-de-camp en parut étonné. „Mon ami, lui dit le maréchal, il faut bien se consoler,„

Madame *Dudeffant* ayant oui rapporter qu'une femme de sa connoissance avoit repris la fantaisie de coucher avec son mari: „C'est peut-être, dit-elle, une envie de femme grosse,„

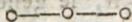
Le roi de *** difoit à l'ambassadeur de *** „On dit, que vous faites l'amour dans ce pays-ci. — Non, Sire, je l'achète tout fait,„

Madame *Geoffrin* avoit à diner un jeune feigneur, plein d'esprit: mais qui eut le malheur de faire une histoire un peu longue, & de tirer de sa poche un petit couteau pour couper une dinde aux truffes. „M. le comte, lui dit la dame

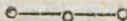
dame, il faut avoir à table un grand couteau & de petites histoires, „



Un homme en voyant passer son médecin, se détourna; on lui en demanda la raison. „Je suis honteux, dit-il, de paroître devant lui: il y a si long-temps que je n'ai pas été malade.



A Naples, un commandeur de Malte, homme riche & avare, laissait user sa livrée au point qu'un savetier du voisinage, voyant les habits de ses gens tout troués s'en moquait. Ils s'en plainquirent à leur maître, qui fit venir le savetier, & le tança sur son insolence. „Non, monseigneur, répondit humblement celui-ci, je fais trop le respect que je dois à votre excellence pour me moquer de sa livrée. — Mes gens cependant assurent que tu ne peux t'empêcher de rire en voyant leurs habits troués. Il est vrai, monseigneur, mais je ris des trous où il n'y a point de livrée.”

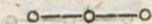


Un négociant venait de mourir subitement; il avait laissé sur son bureau une lettre écrite à l'un de ses correspondans, mais qui n'était point cachetée. Son commis avant de faire partir la

C. de L. 1789. No. III.

V

lettre, mit au bas, par apostille: „ depuis ma
lettre écrite, je suis mort „.



Un Anglois venu à Paris pour dépenser des
guinées, & y acquérir de l'usage & des graces,
prit un maitre à danser. Mais il ne pouvoit se
déterminer à mettre les pieds en dehors, parce
que cela, disoit-il, le gênoit beaucoup. Fati-
gué des tentatives inutiles qu'il avoit faites jus-
qu'alors, il dit à son maitre: „ Au lieu de six
francs par leçon, je vous en donnerai douze,
mais apprenez-moi à danser les pieds en-dedans „.



Préceptorat : par M. Mercier.

PRECEPTEURS, que vous êtes à plaindre, & que l'on est injuste envers vous! Si votre élève ne profite point de vos soins assidus, ses parens en rejettent la faute sur vous; si au contraire il fait des progrès, ses parens les attribueront aux heureuses dispositions de l'enfant & point à votre mérite, à vos travaux, à vos efforts. Vous serez payés d'ingratitude, & votre élève & leurs parens aspireront à se séparer de vous comme d'une nourrice, dont le nourrisson est févré. Encore si vous étiez prêtre, les parens de votre disciple s'emploieroient à vous faire avoir quelque pauvre canonicat, ou une place de chapelain, avec l'expectative d'une cure de village.

Le préceptorat bannal (c'est-à-dire celui qui va de maison en maison) n'a point les mêmes désagrémens, mais il en a d'autres. Ses plus beaux succès ne durent que cinq ou six ans; après quoi on est effacé par des concurrens qui auront le même sort, & qui vont mourir à l'hôpital. Ces postes-là ne menent à rien de mieux.

Une place de précepteur est donc un triste emploi, sauf les exceptions; mais sans argent il est moralement impossible d'acquérir de l'argent dans aucun lieu de la terre, ou l'argent monnoyé est connu.

Ex nihilo nil fit divinitus unquam.

Il n'y a point de fermier de campagne qui n'ait d'avance dix mille francs tournois en ustensiles de labourage, en chevaux, en bêtes de somme, en harnois, cochons, volailles, provisions de vins, de bled, de lard, de vases de terre, de marmites, & un précepteur n'a que du latin en tête, & quelque peu de géographie pour toute avance. Pauvre avoir! Savans écoliers, sortis du collège & couronnés à l'université, il vous faut donc abjurer toute idée de préceptorat bannal ou privé. Un *métier* vaut mieux que *rente*, dit le proverbe: apprenez donc un métier, cela vaudra mieux pour votre bonheur, je vous le certifie.

Un prince naufragé, jetté par les vagues sur un rivage lointain, n'auroit point de meilleure ressource que d'exercer une profession comme celle de peintre ou de musicien, de maître de danse, d'escrime, de soldat ou de charpentier. Le petit-fils de Tamerlan demande aujourd'hui l'aumône dans les pays où son grand-père régnoit; oui! dans le Mogol.

Ludit in humanis divina potentia rebus.

Aujourd'hui cependant quelques écoliers regardent comme un moyen de salut de passer dans la Pensilvanie avec quelques lettres de recommandation, & d'entrer comme sous-maîtres dans un collège: ces places-là sont moins amovibles qu'un préceptorat privé; mais il faut, avant d'y aller, apprendre un peu d'Anglois, & cette étude est plus difficile qu'on ne pense.

Un homme de mérite réduit à être précepteur! De toutes les épreuves de la vie, c'est une des plus tristes & des plus cruelles. Voici qu'un homme (le 15 décembre 1787) entre chez moi; une voiture élégante l'attend à la porte. Monsieur, me dit-il en entrant, je vous prie de m'aider dans le choix d'un précepteur. Volontiers, monsieur. Celui que je destine à mon fils doit avoir fait de très-bonnes études, car il doit lui enseigner le latin & le grec; sans le grec, monsieur, l'antiquité nous est voilée. On aura un précepteur, monsieur, qui saura le grec. La connoissance de l'histoire & de la géographie est indispensable, ainsi qu'une teinture de physique; mais j'insiste sur-tout pour qu'il sache sa langue, & pour qu'il possède l'usage du monde, ce qui comprend les jeux de la société; il faut donc qu'il ait l'air d'être bien né, car il doit manger à ma table. Je ferai de recherches, monsieur.

Les mathématiques ne doivent pas lui être étrangères, ainsi que le dessin, ne fut ce que pour suivre les leçons des maîtres. Un certificat bien en règle de bonnes mœurs, est de première nécessité; vous en conviendrez. Oh! c'est l'essentiel. Un caractère doux, honnête, sans humeur; un homme qui sache parler & se taire, c'est ce qui convient. Ensuite je ne ferai pas fâché, quand on donnera un concert chez moi, qu'il sache prendre un violon pour faire sa partie, d'autant plus qu'il pourra surveiller le maître de musique. Vous entendez? Oui, monsieur. Mon fils doit voyager: il est donc de nécessité absolue que ce précepteur puisse lui apprendre au moins l'Anglois, l'Italien & l'Allemand. Monsieur votre fils ira-t-il donc à Londres, à Rome, à Vienne? Certainement, monsieur; voilà pour-quoi j'exige que le précepteur de mon fils sache monter à cheval en cas de besoin, faire des armes, & un peu dessiner, afin de rapporter de voyage, dont je payerai les frais, quelque points de vues de Suisse ou d'Italie, & les principaux monumens des grandes villes. Il ne manquera point de lettres de recommandation; & comme aujourd'hui on parle beaucoup politique, il faudra, pour son intérêt, qu'il se mette au fait des intérêts des diverses puissances: ce n'est point que je veuille un poète chez moi, monsieur; mais quand il s'agira d'un petit divertissement

pour la fête de mon épouse, femme adorable, comme il aura fait de bonnes études, je désirerois qu'il fût tourner un couplet passablement. J'oubliois encore de vous dire, monsieur, qu'ayant reconnu que les précepteurs écrivoient fort mal, je demande que le précepteur de mon fils ait une belle main, afin de diriger la sienne de bonne heure. L'arithmétique; cela va sans dire, puisque nous sommes convenus qu'il sauroit l'algèbre. Mais quel âge voulez vous qu'il ait pour toutes ces choses-là? Vingt-cinq ans, ni plus jeune ni plus vieux, mais pour reconnoître, monsieur, la considération que j'aurai pour un tel homme, que vous honorerez de votre choix, après l'examen le plus réfléchi, le cas extrême que j'en ferai, la reconnoissance distinguée que je lui témoignerai; c'est que je lui donnerai outre ma table (comme je vous l'ai dit) six cents livres par année; lesquels six cents francs seront convertis en rente viagère, l'éducation finie, & immédiatement après les voyages.

A ces mots je me levai, en lui disant avec le plus grand sang-froid possible: *Je vous chercherai, monsieur, un tel homme, & si je le trouve, je ne manquerai point de vous l'adresser.*

Portrait: par M. Mercier.

URANIE, ou la comtesse de ***, est dans la fleur de la beauté: cinq lustres accomplis ont donné à ses charmes toutes leurs perfections. Si la fortune ne lui a rien laissé à désirer, la nature n'a pas été moins prodigue: elle est belle, régulièrement belle; beaux cheveux, beaux traits, belles formes: ce seroit pour l'artiste le modele de Diane sortant du bain. Aussi personne ne fait autant de cas de sa beauté qu'elle même; & nul objet n'est plus agréable à ses yeux que sa figure, répétée sans cesse dans les glaces dont son appartement est rempli.

Ce beau corps renferme une ame fière, froide, absolue, & dont toutes les affections se rassemblent sur elle-même. Elle a l'esprit juste & cultivé, des talens, un goût exquis pour tous les arts, mais il ne se trouve en elle ni douceur, ni aménité, ni besoin d'aimer: elle ne connoît point la satisfaction d'être chérie de ceux que l'on aime. En vivant en société avec ses égaux, on s'habitue à la complaisance, on cherche à pa-

roître aimable. La comtesse passant sa vie dans une retraite absolue, est dispensée de tout soin: elle est environnée de ses inférieurs; c'est à eux de chercher à lui plaire.

L'ambition seroit sa passion dominante, si elle pouvoit la satisfaire: être la maîtresse d'un prince, gouverner en son nom, voir tout un royaume à ses pieds, seroit pour elle le paradis avec tous ses délices. Elle rêve donc incessamment grandeur, élévation; c'est sa chimère: elle voudroit la faire adopter aux autres. L'intrigue & la politique ne l'embarasseroient point; elle possède le talent de démêler d'un coup-d'œil les gens qui l'approchent, & de ne dire que ce qu'elle veut. Enfin elle seroit tout-à-la-fois homme d'état & jolie femme.

Le pouvoir, suivant elle, est le partage de la beauté. La sienne l'occupe constamment, & sa parure est une étude particulière. Sa mise est très-recherchée: au spectacle, elle attire tous les regards, quoiqu'elle se cache avec un peu trop d'affectation? & dans le grand nombre de femmes, il n'en est pas une dont l'ensemble soit semblable au sien.

Est-elle heureuse, demandera-t-on d'après ce portrait? Non; ce vuide du cœur est incompatible avec la félicité. L'ennui s'est glissé dans

l'ame de la comtesse; il altère son humeur; il efface les graces de son visage & l'éclat de son teint; il dénature les objets rians qui l'environnent. Ce qui lui plaisoit hier lui est insipide aujourd'hui. Sa volonté commande; on obéit, & c'est pour contenter un caprice qui est bientôt remplacé par d'autres.

Ne pouvant jouir de ce qu'elle convoite, elle en adopte le simulacre; elle veur qu'on la croie dans la plus haute faveur, & même dans les intrigues de la cour. Son genre de vie est donc de fuir tous les regards & de paroître se consacrer uniquement pour un seul objet; elle n'est pas fâchée qu'on le nomme, quoique son orgueil dût en souffrir, & voilà le songe bizarre dont elle amuse constamment son imagination ambitieuse & froide.

Vainement lit-elle l'histoire d'*Agnès Sorel*, de la *Valiere*, *Fontange*, la marquise de *Prie*, la marquise de *Pompadour*, elle ne fera point ce qu'elle voudroit être.

C'est par la paresse, dit la *Bruyere*, que l'ennui est entré dans le monde; & voilà pourquoi tant de belles dames, à commencer par la miennne, malgré les spectacles, le jeu, la table, les visites & la conversation, se meurent d'ennui. Elles ne font rien & ne savent rien faire;

elles n'ont aucun travail ni de corps ni d'esprit. Elles veulent raffiner leurs plaisirs; elles n'ont plus que de goûts blasés, & le retour monotone des mêmes divertissemens est un cercle où elles ne peuvent rester, & d'où elles ne peuvent fortir.

Quand madame de Maintenon s'écrioit: je ne peux plus tenir à la vie que je mene, je voudrois être morte; comme le néant de grandeur humaines paroît dans tout son jour! & comme il est constant que sans une occupation chère & suivie, les jours sont toujours longs, & les plaisirs toujours vains!

Je n'ai presque pas connu l'ennui depuis que je me suis mis à composer des livres. Si j'en ai causé à mes lecteurs, qu'ils me le pardonnent, car moi je me suis fort amusé. L'homme n'existe que par la pensée, & la bonne providence m'a accordé cette arme victorieuse contre le plus cruel ennemi de l'espèce humaine.

26.
*Le Morai: *)*
 poëme par Miss Helene Maria
 Williams.

BELLE Otaïiti! Toi qui fus long-tems favorisée par la présence & les bienfaits de ce navigateur, qui brava tant de fois les écueils des mers australes, les montagnes sourcilleuses, les rochers de glace, où l'intrépide oiseau des mers bâtit son nid, & apprend à dédaigner la rage des ondes; où la nuit qui chérit les éternelles tempêtes étend un voile profond & ténébreux, où le danger enfin est d'autant plus terrible qu'il paroît incertain, & ne laisse voir qu'à demi ses horribles gouffres! Mais, tandis que la nature, d'un air si triste & si sévère, se penche sur ces rocs entassés les uns sur les autres, formidable image du cahos! le nautonier étonné, craintif, en la voyant déchaîner d'une main cruelle les vents & les orages, & s'abandonner à toute sa fureur, oublie qu'elle fait succéder dans d'autres climats, à son aspect terrible, un aspect touchant & doux, qu'elle fait prodiguer les

*) C'est le nom que les Otaïitiens donnent à l'endroit où ils enterrent leurs morts,

couleurs brillantes & les fleurs qui embellissent nos étés, & qu'elle daigne enfin charmer les mortels avec ce soufre dont elle se pare dans les bocages d'Otahiti.

Oui, tandis que le printems de ses doigts empreints de rosée, ne fait naître dans d'autres campagnes que quelques fleurs passagères, il vient, charmante Otahiti, il vient dans tes odorans bocages s'environner sans cesse des plus brillantes fleurs. Mais d'où partent ces cris ces douloureux cris? d'où coulent ces larmes amères? O mort! Ton infatigable main frappe quelques familles malheureuses. — Eternité! plante superbe! qui t'épanouis sous un ciel plus brillant & plus fortuné, le tems est une branche languissante, qui croit sur ta belle tige. mais qui ne croit que pour mourir.

Qui es-tu! ô mort! — Pouvoir terrible? qui t'enveloppes d'une impénétrable obscurité. Souvent l'imagination audacieuse veut pénétrer dans le centre de ta demeure, où la nuit seule règne, & n'accorde jamais au jour une heure consolante; mais l'imagination, à l'aspect de tant d'horreurs, frémit, & pousse de longs soupirs. Là, elle ne t'apperçoit qu'à peine errante dans les ténèbres, & soudain l'insensée réalise autour de toi toutes les visions fantastiques qu'elle a créées, & dont elle s'épouvante elle-

même. Mais une voix mortelle peut-elle dire si l'imagination te peint telle que tu es, ou telle que tu n'es pas? Non, non, nos pinceaux ne peuvent jamais rendre la terreur que cause ton aspect. L'œil qui te contemple une seule fois, n'élève plus son orbite immobile. Les lèvres qui sauroient révéler tes secrets, sont condamnées à un éternel silence. En vain nous pressons la main glacée qui vient de te toucher; en vain nous arrosons de larmes le sein qui t'a sentie. Le cœur qui répondoit à nos soupirs, cesse d'être ému, & l'œil n'a plus la force ni de nous voir, ni de pleurer.

Cependant, des bords où le Gange roule ses flots sous le ciel de zone torride, jusques auprès des pôles où la terre glacée ne reçoit que les derniers rayons d'un jour languissant, les morts sont toujours sacrés! Une douce pensée vient alléger la douleur, & commande à l'homme en deuil de fouler d'un pied léger la terre, où les restes insensibles des humains sont déposés. Elle lui commande d'envelopper d'une obscurité paisible le gazon qui croit sur les tombeaux. L'homme revêra dès-lors avec un plaisir mélancolique l'herbe, les fleurs, les fruits, tout ce qui voit dans ces lieux funèbres, & d'une main religieuse, il en tresse des guirlandes.

Portez les yeux sur les plaines d'Otahiti. Voyez-y s'avancer un convoi funèbre. La foule

affligée fuit, d'un pas lent, le cercueil, & récite, en soupirant, les prières solennelles. Arrivé sur le rivage de la mer, le pontife va trois fois puiser, d'une main pieuse, l'eau pure de la vague la plus élevée, & il en arrose le cercueil. Jamais un autre que lui n'oseroit en verser une goutte profane, de peur de souiller les cendres du mort.

Mais, déjà les reliques sanctifiées sont portées dans les détours du labyrinthe sacré. On suspend des guirlandes au-dessus de la tombe: on entrelace la nourissante banane & les feuilles du riche palmier, & on couronne chaque nœud de la plante consacrée aux morts.

Cinq fois dans son cours périodique la lune éclaire de sa pâle lumière cette pieuse & longue cérémonie. Cinq fois elle revoit la beauté éplorée, qui, les cheveux épars, vient gémir sur les cendres de son époux. Hélas! veuve infortunée, ses beaux cheveux ne lui sont plus chers. Elle parfume leurs tresses sur les tombeaux de celui qu'elle aimoit; & dans l'excès de sa douleur, elle arrose souvent la terre du sang qui coule de ses blessures.

Dès que l'astre du jour s'est plongé dans les mers de l'occident, & qu'il réfléchit encore sa lumière, sur l'horison rougi; quand le crépuscule

rend la clarté douteuse, & que la nuit est prête à étendre ses voiles sur la terre, du sein du nauage sombre, qui est suspendu sur le sommet de la montagne, on entend l'ame échappée nouvellement du corps placé dans le Morai, mêler ses cris au siffement des vents, & pousser des gémissemens longs & plaintifs. Alors quelque passion terrestre la domine encore. Elle est encore sensible aux soupirs d'une épouse désolée: elle chérit encore ses larmes fidelles.

Mais cinq fois la lune a fourni sa pleine carrière, elle a sous un aspect varié, partagé cinq fois avec le soleil la gloire d'éclairer les mortels. Il est tems d'accomplir le rite funèbre, & de rendre aux manes le dernier devoir, ce devoir qui leur est si chér. Le pontife revient, & recueille avec un soin pieux, les restes du mort, pour les confier à la tombe, creusée dans le centre obscur du Morai. Ensuite il plante autour la banane sacrée, en suspendant à sa tige des plumes tressées, symbole révéree des divinités qui gardent les tombeaux — Arrête. Que jamais aucun cri de douleur ne trouble la paix de ces lieux. Que jamais, jamais aucune plainte ne s'y fasse entendre, que lorsque la nature brisera de nouveau ses liens, — Brillant croissant de l'astre des nuits! qui de ta douce lumière, argentes la haute pyramide du Morai, tandis qu'en

qu'en ombrageant la terre, elle répand au loin une sombre horreur; lune, sois témoin de leur piété. Les cérémonies sont accomplies; tous les tributs sont payés. Que l'esprit errant sur les nuages n'ose plus rien demander. Mortels! cessez de fouler la tombe, & livrez ces lieux au silence & à la mort.

Mais où peut-elle, cette femme, qui aime à s'égarer parmi les ombres funèbres, & qui se plaint dans la tristesse des tombeaux; où peut-elle chercher cet orgueilleux Morai, qu'un souvenir trop cher lui rappelle, & où est tombé l'ami de l'humanité? — Isles lointaines, c'est dans votre sein, vous qu'environne un immense océan, & qui, pendant de si longs âges, fûtes inconnues jusqu'à ce que le généreux Cook, guidé par la philanthropie, traversa des mers infréquentées, brava tant d'écueils, & parut sur vos bords, pour y répandre des bienfaits: — Il ne ressembloit point à ces conquérans meurtriers qui ont souillé de tant de sang les vastes contrées de l'Amérique. Il ne ressembloit point à quelques enfans de la Grande-Bretagne, qui, insultant à la liberté, si chère à leur noble patrie, vont chercher les rivages d'Afrique pour y briser les liens les plus doux & les plus sacrés, pour charger d'autres chaînes pesantes une race de frères, pour plonger un poignard dans leur cœur, pour

dédaigner enfin les douleurs lamentables de la nature au désespoir!

O Cook! cette noble & ardente ambition qui apprit si souvent à détruire à tant d'autres hommes, te conduisoit par des routes bien différentes, & t'environnoit du sourire de l'amour, de l'espérance & de la joie. Les mêmes feux qui embrasent l'errante comète, lorsqu'elle traîne au loin sa queue menaçante, peuvent former aussi ces rayons purs & bienfaisans qui couronnent le front de l'étoile dorée du matin. Certes, où la cendre d'un héros repose, les nations récemment sorties du sein de la nuit, s'empressent. Leurs témoignages de reconnoissance & d'amour doivent être éternels. Son tombeau paroît couvert de fleurs; & ce culte qu'on rend aux morts, ce culte inventé par une imagination sensible, honore les mânes de Cook.

Que dis-je? hélas! non, non! les fleurs ne jonchent point sa tombe. Les vœux, les présens funéraires ne lui sont point offerts. Son sang a abreuvé une rive sauvage. Une prière hâtive, une furtive larme de l'amitié est le seul devoir rendu à ses membres coupés par morceaux, & dispersés dans les ondes courroucées. Les gouffres profonds de l'océan recèlent les restes du navigateur qui a péri loin de son toit domestique; loin, loin de celle, hélas! dont les vœux & les sou-

pirs suivoient fidèlement la course périlleuse de son époux; de celle dont la tendre pensée aimoit à errer avec lui sur des mers inconnues & dans des contrées nouvelles: de celle qui sema long-tems des fleurs que lui présentoit l'espérance, la ténébreuse route de la tempête.

Cependant, brave Cook! des lauriers immortels te couronnent, — tandis que la reconnoissante Albion t'élève un tombeau de marbre & un buste glorieux, qui attesteront à jamais tes talens & tes vertus; tandis que, jalouse d'entendre tes louanges, elle commande à la muse de l'histoire de les consacrer dans ses fastes, & de les présenter à toutes les nations civilisées; les sauvages habitans des contrées lointaines que tu découvriras, répéteront souvent ton nom sacré; & leurs enfans apprendront à connoître Cook, en apprenant à prononcer les premiers mots, qu'on leur repète, en apprenant ces traditions dont on nourrit les jeunes années, & dont le souvenir se conserve toujours jusqu'aux bornes de la vie.

 27. *Poésies.*

LE CHASSEUR ET LE PECHEUR.

Du Bas-Poitou, vous saurez qu'un baron

Qui passait sa vie à la chasse,

Par les calculs d'un intendant larron

Fut réduit presque à la besace.

Avec son beau

Château,

Il vend son bien

Pour rien,

Et part pour notre capitale.

Pédestrement botté,

Crotté,

Dans un hôtel garni

Jarni,

Ne voyez vous pas qu'il s'installe ?

A dire vrai, quoi qu'il n'eut conservé

Ni ses gens, ni son équipage,

Comme Saint-Roch, il s'était réservé

Un chien qui lui servait de page,

Or,

Il avait encor,

A son côté

Porté

Un cor de chasse bien gothique,

Pour pouvoir par des airs

Divers,

Au lever du soleil

Vermeil,

Rappeller son plaisir antique.

A dormir peu, mon homme accoutumé,

Se réveille à toute aventure,

Et sur les pans d'un aubusson fumé,

Découvre une chasse en peinture.

Voilà qu'il rit;

Du lit

Voilà qu'il fort

D'abord :

Voilà qu'il court à perdre haleine,

En criant au plus haut,

Tayaut!

Voilà qu'il donne encor.

A

Comme autrefois dans sa garenne,

Un chevalier (Saint-Jude était son nom)

Trouva ces façons indiscrettes.

Ce chevalier, qui dormeur par raison,

Ronflait pour acquitter ses dettes,

Au même instant

Descend

Et dit: voisin,

Ce train

Me réveille à travers la poutre,

L'avis, dit le baron,

Est bon;

Mais pour chasser chez moi,

Je croi

Que je peux bien passer tout outre,

Saint Jude sort, & mon baron joyeux,

Poursuit sa chasse imaginaire.

Quel parti prend Saint-Jude furieux?

Il fait chez lui verser par terre,

Par six Lyonnais

Benêts, & rince l'up d'up

Maint grand tonneau

Plein d'eau;

Et cette postiche tempête,

Au baron barbouillé,

Mouillé,

En perçant son plafond
 A fond,
 Lava, comme il fallait, la tête.
 Tout courroucé de ce trait inhumain,
 Le baron monte, & voit Saint-Jude,
 Qui dans son lit, une ligne à la main,
 D'un pêcheur, gardait l'attitude.
 Cessez ce jeu
 Morbleu,
 Ou ventrebleu
 Sous peu,
 De plaifanter, je vous empêche.
 N'avons-nous donc pas tous
 Nos goûts?
 Dit l'autre, je me ris
 De vous.
 Vous chassez, monsieur, moi, je pêche.

Par M. DE PUIS.

LA FEMME MECONTENTE.

VOILA donc comme
 Agit un homme!
 Galant, poli,
 Tant qu'il n'est point notre mari.
 Bientôt le traître
 Se fait connaître;
 Affreux destin!
 Malheur sans ressource & sans fin!

Sous notre chaîne,
 Mon cœur, ma reine,
 Sont le doux noms
 Que nous prodiguent les fripons;
 A leurs séduisans hameçons
 Nous nous prenons.
 Pleurs & regrets,
 On n'a jamais
 La paix, la paix.
 Voilà donc comme, &c.
 Fi des époux,
 Les chiens font tous
 Hargneux, bizarres,
 Sombres, jaloux;
 Vrais ours, vrais loups,
 Souvent avarés.
 Voilà donc comme, &c.
 Fuir l'esclavage
 C'est être sage,
 Que l'on s'engage
 Sans mariage,
 C'est mon avis.
 Sans cesse unis
 Les cœurs constans
 Sont plus contents.
 L'autre lien
 N'accorde jamais si bien.
 Sans pitié pour nos embarras,
 D'enfans, l'époux nous fait un tas,
 Et dans nos bras
 L'amant ménage nos appas.
 Voilà donc comme, &c.

Par M. GUICHARD.

I.
MANUSCRITS.

G. de L. 1789. N. IV.

Y



M A N U S C R I T

Y

IN MANUSCRIPT



L'hommage du coeur

*aux acteurs de la comédie: l'amant auteur
& valet. Représentée à Dresde pour
la troisième fois le 26. Mars 1789.*

LE m'a paru que les vers suivans, donnés en
manuscrit, ont trouvé grâce aux yeux des
aimables acteurs de cette charmante comédie,
& que la partie du public qui les a vu, a trouvé
que leurs portraits sont ressemblans & leurs talens
assez appréciés. Je hazarde de les faire imprimer
pour leur offrir ma reconnoissance du vrai plaisir
qu'ils m'ont donné dans tant de pièces différen-
tes, quoique je ne parle ici que de celle que
j'aime le mieux.

Non, je ne reviens pas de mon ravissement !
Je vois encor Lisette: elle a le jeu charmant,
Et joint à la gaité, le goût & la finesse.

Y ij

Avec quel art elle a modéré sa noblesse !
 Ce fripon de Frontin, j'admire son talent,
 De la vivacité, du feu, de l'enjouement;
 Tout plait en lui, tout intéresse.
 Et ce monsieur Mondor — soit dit sans compliment —
 Ma foi, c'est un oncle excellent
 Que de monsieur Mondor ! — quelle délicatesse;
 Quel heureux naturel ! comme il est noble & franc !
 Non, je ne reviens pas de mon ravissement.

Mais, vous, tendre Lorange, & vous, belle Lucinde!

Je crus, en vous voyant, voir tous les dieux du Pinde.
 „Tous deux je vous compare à de vrais enchanteurs;
 „Vous étiez sûrs de vos conquêtes,
 „Lorange faisait-il soupiret tous les coeurs,
 „Que Lucinde faisait tourner toutes les têtes,
 Jamais on ne sût mieux parler le sentiment.
 Non, je ne reviens pas de mon ravissement,

Adieu Lucinde! Adieu Lorange!

Agréez de mon coeur cette juste louange, —

Auteurs & Actrices.

Lifette, Mad. la vicomtesse de Vibraye.

Frontin, Mr. le comte de Gondrecour.

Mondor, Mr. de Herfingier, secrétaire de la légation Française.

Lorange, Mr. le prince Belofelsky.

Lucinde, Mad. la princesse Belofelsky.

Envoi

de l'hommage du coeur.

Vous voudriez, dit-on, savoir quel est l'auteur.

Eh bien, sans plus attendre

Je vais donc vous l'apprendre:

C'est de tous vos talens, de votre art enchanteur

Le plus parfait admirateur.

A z i b a h,

Conte imité de l'Allemand, tiré de la correspondance de l'ami des enfans & augmenté, par une jeune Demoiselle.

HALLAM, Monarque de l'Indostan, fit appeler un jour, par un de ses capitaines, un jeune homme vif & entreprenant, qui se nommait Azibah. Celui-ci, crût d'abord qu'on en voulait à sa vie, parce qu'il avoit peut-être, sans le savoir, commis quelqu'imprudence & qu'il n'étoit pas rare alors, de voir Hallam faire trancher la tête & étrangler ses sujets pour des bagatelles. On s'imagina bien, qu'Azibah, ne devoit pas être tranquille. Sa tête n'étoit pas moins en danger, s'il refusoit de se rendre auprès du Monarque, où s'il obéissoit. Il prit donc le dernier parti. Contre son attente, il fût très bien reçu d'Hallam, qui lui parla ainsi :

„Il y a quelques tems qu'ayant défait les troupes du roi de Golconde, je m'emparai de son camp, & que j'y trouvai dans les fers un vieillard de 340 ans, à qui je rendis la liberté. Il employa beaucoup de tems à me raconter toutes les vicissitudes du sort auxquelles il

avoit été exposé pendant ce long espace de tems. Je le renvoyai dans le Bengale sa patrie, où il étoit connu sous le nom du vieil homme. Quoique son visage fût plein de rides, ses cheveux blancs, comme la neige, les vives couleurs qui animaient son teint, annonçaient la santé dont il jouissait. Je lui demandai les moyens dont il s'étoit servi pour atteindre à un âge si avancé? — Il me répondit que son père qui étoit parvenu à celui de 350 ans lui avait laissé trois portions d'une eau qui se trouve dans l'isle de Borico, au moyen de quoi il avait rajeuni trois fois : Mais que son père n'avoit pu lui dire où cette isle est située, & que par conséquent, il ne pouvait me le dire lui-même. Son pere lui avoit toujours dit, que c'étoit un présent du Dieu Vichnou qu'on révérait dans ce pais & pour lequel il avait eu une vénération particulière. Je t'ordonne donc, fils d'Hédans, continua-t'il, d'aller chercher l'isle de Borico, afin que je puisse y puiser cette eau vivifiante. Tu es, à ce que j'ai entendu dire, un jeune homme intrépide. Si tu la trouves, les honneurs & les richesses t'attendent; si non ne parais plus devant mes yeux, ou ... — „ Il se tout alors, & jetta un regard qui exprimait à quoi le fils d'Hédans, pouvait s'attendre.

Azibah, très heureux d'avoir conservé sa tête promit religieusement de parcourir toute la terre

& de ne reparaitre dans l'Indoustan, que l'ors-
qu'il aurait fait cette heureuse découverte.

Le Sultan, lui fit délivrer autant d'or & de bijoux qu'il en avait besoin pour les frais du voyage. Azibah partit le lendemain de la ville d'Agra, & joignit une caravane qui allait à Cambaye, sans savoir où il irait ensuite.

Comme le but de son voyage lui donnait beaucoup à penser, & même lui causait des réflexions; il restait souvent en arrière, ou s'éloignait de ses compagnons de voyage. Cette conduite lui procura la connaissance d'un aimable jeune homme qui paraissait aussi agité que lui. Le malheur réunit bientôt les âmes sensibles, parce qu'elles espèrent trouver de l'intérêt dans celles qui souffrent comme elles. Ils se demandèrent bientôt, l'un à l'autre le sujet de leur tristesse réciproque. Azibah lui communiqua les ordres du Sultan & lui avoua qu'il regardait la fontaine de Borico comme une chose fabuleuse. Seba, ainsi s'appellait ce jeune homme, l'assura que ce n'était pas tout-à-fait une fiction, & qu'il lui communiquerait avec plaisir ce qu'il savait de l'isle de Borico. Il lui raconta ensuite ses aventures.

Il étoit fils de Rephan, médecin renommé dans Sciras. Un soir, se promenant dans les rues

avec sa guitare, comme il est d'usage dans ce païs, & en jouant un air pour s'amuser; tout d'un coup une fenêtré s'ouvrit, il y parut une dame, qui le pria de rester quelques tems sous cette fenêtré & de lui jouer quelques airs. Il le fit. Le hazard voulut que le fils du Bacha, qui aimoit cette dame, passa par cette endroit, & que saisi d'une fureur jalouse, il l'attaqua sur le champ à coups de sabre; qu'il avoit été assez heureux pour le désarmer: mais que pendant leur débat le fils du Bacha s'étoit dangereusement blessé avec ses propres armes. Comme il avoit tout à craindre de la vengeance du père de son adversaire, il étoit sur le champ monté à cheval & avoit pris la fuite, sans savoir où il iroit. Un matin, continua-t-il, qu'abbattu par la fatigue & pressé par la faim, je me reposois à l'ombre d'un cèdre, un vénérable vieillard s'approcha de moi, me demanda amicalement la raison de ma tristesse, & m'offrit ses services, s'il pouvoit m'être utile en quelque chose. Je lui confiai mes besoins, & il me dit: „Soyez le bien venu! C'est un bonheur pour une ame sensible d'être à même de pouvoir secourir un infortuné, & de restaurer celui qui est pressé par la faim; venez suivez-moi dans ma grotte.„ Je la trouvai ornée de toutes sortes de livres, de talismans, de figures magiques & de toutes sortes d'espèces de plantes & d'ani-

maux desséchés. Cette inscription étoit gravée sur le rocher. *Lecteur, qui que tu sois, si tu entres dans cette retraite du sage, remarque ce qui suit, & soit sage toi-même. . . Adore le tout puissant, aime la vertu, suis ses traces, sois comparissant & protèges l'innocence. Alors tes jours seront prolongés, sans le secours de l'eau de Borico, & nul chagrin ne troublera le repos, qui doit regner dans ta cabane.* Tandis que je réfléchissais à sur ces paroles, le vieillard me dit: „Mon fils grave ces préceptes dans ta mémoire, mais encore plus dans ton cœur.„ Je le remerciai & lui demandai, ce que signifioit l'eau de Borico? „En Afrique, repliqua-t-il, dans le royaume du Sufala, est un grand lac au milieu duquel sont plusieurs petites îles dont la plus grande s'appelle Borico. Dans cette île il y a une source dont l'eau a la vertu de rajeunir ceux qui en boivent. Elle est entonnée d'une quantité de beaux arbres, dont les fleurs toujours renaissantes, embaument l'air des odeurs les plus suaves, & qui portent toujours des fruits dont le goût surpasse en délicatesse celui de tous les autres fruits. Mais l'avenue en est toujours gardée par des léopards; donc il est presque impossible d'en approcher.„

30 Ainsi instruit & rafraîchi par le boire & le manger, je remerciai sincèrement le vieillard;

je pris congé de lui & continuai ma route. Je parcourus long-temps des contrées inconnues, jusqu'à ce qu'enfin je rencontrai cette caravane, & avec elle un compagnon de mes infortunes.

A leur arrivée à Cambaye Seba, apprit que le fils du Bacha étoit non seulement guéri de ses blessures, mais qu'il l'avoit aussi entièrement déclaré innocent. Après avoir embrassé tendrement Azibah, il partit plein de joie, pour retourner à Sciras, & Azibah partit pour l'Afrique sur un vaisseau qui faisoit route pour cette partie du monde.

Après avoir pris terre il entreprit un voyage long & pénible par des déserts immenses. Il découvrit enfin le lac qui renfermoit l'isle de Borico. Il gagna des pêcheurs, qui, à force de présents le transportèrent dans cette isle, malgré les assurances qu'il lui donnèrent qu'elle étoit remplie de bêtes féroces, auxquelles il ne résisteroit pas. Il la parcourut long-temps, sans pouvoir trouver la source. Au désespoir, il se coucha sur l'herbe dans un vallon, & s'y endormit. Pendant son sommeil, il fit en songe une fille d'une beauté parfaite, qui lui demanda avec un doux sourire, ce qu'il cherchoit? Il lui raconta le sujet de son voyage, & elle lui répondit: „Tu trouveras la source, & si tu ne la trouves pas, ce sera ta propre faute. Au bout

de ce vallon est un fleuve de crystal; cotoyes ses bords, jusqu'à ce qu'il se partage en deux branches, & qu'il forme une ile, ou plutôt un jardin au milieu duquel la source salutaire se trouve. Sur un des bras du fleuve, est un pont de marbre qui est gardé par vingt-sept léopards. Avant d'y arriver, tu trouveras dans un endroit aride un petit caillou bleu; prends-le, met-le dans ta bouche, & passe hardiment le pont, car il te rendra invisible aux dragons. Puise alors dans la source, autant d'eau que tu voudras, & retire-toi promptement; mais gardes-toi de manger, ou de toucher aux fruits agréables qui pendent aux arbres, qui entourent la source! „ Elle dit — & disparût.

Azibah en se réveillant suivit les conseils qu'il avoit reçus pendant son sommeil. Il trouva tout ainsi que le beau fantôme le lui avoit indiqué; le fleuve, le caillou, le pont & les léopards. En entrant dans le jardin il respira l'air embaumé des fleurs & des fruits qui l'entouroient. Près du bord de la source salutaire, s'élevoit un arbre qui portoit de si beaux fruits, qu'il est impossible à l'imagination d'en donner la description. Azibah, qui n'étoit pas habitué à vaincre ses passions, ôta le caillou de sa bouche, cueillit des fruits & en mangea. Le goût en étoit délicieux; mais hélas! que ce plaisir fut

de courte durée! Les léopards se précipitèrent sur lui, & l'auroient dévoré, si la jeune personne dont il est déjà parlé ne fût venue à son secours & d'un regard n'eût fait retourner ces animaux à leur poste. Azibah tomba à ses genoux & lui temoigna son repentir de l'imprudence qu'il avoit commise. „Tu as perdu, lui dit-elle, l'espoir de ton bonheur par ta propre faute: tu dois à ma compassion pour ta jeunesse, de n'avoir pas été déchiré par des bêtes féroces. Vas pleurer ton imprudence dans la solitude.” Après lui avoir ainsi parlé, elle le prit par la main, le conduisit sur le pont & lui fit remettre le caillou où il l'avoit pris. Dans le moment, l'isle, le pont, le fleuve, tout disparût à ses yeux; & l'infortuné Azibah, se trouva seul sur la Montagne d'Arafat. Triste & abattu de s'être frustré lui-même, du bonheur auquel il s'étoit attendu, il erra longtems sans trouver un endroit convenable à la retraite dans laquelle il vouloit vivre désormais. Il trouva enfin un antre creusé dans un roc & s'y retira pour gémir sur son infortune. Il passa trois ans dans cette caverne ne vivant que de racines & de fruits sauvages.

Un jour que parcourant les colines voisines du mont Arafat, il s'était éloigné plus qu'à l'ordinaire de sa caverne, il entra dans une grande forêt près du bord de laquelle il aperçut quel-

ques Cabanes, les premières qu'il eut vues depuis le malheureux événement qui l'avait confiné dans ces déserts.

Un jour ayant pris la résolution de passer la nuit dans ce hameau, situé près de la forêt, il se mit en chemin pour la traverser; mais la nuit qui le surprit l'obligea d'y attendre le jour. Il se fit un lit de feuilles sèches & de mousse, où le sommeil ne tarda pas à s'emparer de ses sens.

(La suite au cahier prochain.)

II.
F R A G M E N S
OU
EXTRAITS DE LIVRES.

II
FRAGMENTS

ou

EXTRAITS DE LIVRES.

*Suite du fragment d'un voyage
de Sir W. Shittle-Headed.*

L'attente.

Le lendemain, Henri me fit éveiller pour m'apprendre que l'on avoit consenti à me recevoir. —

J'étois favorablement disposé. — Je voulois envoyer Georges demander l'heure à laquelle je pourrois me présenter chez elle. — Mais le *méthodique* Henri me dit qu'il n'étoit que neuf heures, & qu'il n'y avoit pas moyen de. — D'un autre côté, j'étois trop éveillé pour me séquestrer toute une matinée dans ma chambre. — Je m'habillai à la hâte, & après avoir decommandé le *thé*, je sortis dans l'intention de *ruer le tems*.

C. de L. 1789. No. IV.

Z

Le banc d'église.

Je fortis donc. — J'ai dit que le but de ma promenade étoit de *tuer le tems*. — J'aperçus une foule de peuple, à la porte de l'église de — J'y entrai. — Après avoir promené mes regards sur les femmes qui s'y étoient rassemblées, je fus m'asseoir sur un *banc* dans le coin le plus obscur du temple. — Mais que faire sur ce *banc*? Ô *Yorik!* tu te fis la même question dans ta *diligence* à Calais, — tu finis enfin par faire une *préface* à ton immortel ouvrage. Mais moi — je n'ai pas besoin d'une préface. — Mon nom parle pour moi. *) Pour m'occuper à quelque chose, qui me soit utile; je me fis à-peu-près les questions suivantes. —

— Ce sera toujours pour moi une énigme bien difficile à expliquer, que ce mouvement secret qui rapproche les êtres qui se connoissent le moins!

— Lié très-particulièrement depuis un mois avec la comtesse de Falk***. Il ne se passe point de jours que je ne cherche à pénétrer, à m'expliquer le désir si violent, si actif que j'eus de faire sa connoissance.

*) Sir Shittle-Headed.

— Mais je l'avois vu à la sortie de sa voiture. — Il n'est pas bien étonnant que la trouvant jolie. —

Jolie ? — J'étois alors sur une *gallerie* fort au-dessus du niveau de la cour, & ma vue est si foible que je ne puis distinguer les objets qu'à une bien moindre distance.

— Mais, j'ai pu être frappé de son maintien, — de sa tournure, — de sa taille. —

— Absolument impossible ! — Car, quand elle m'auroit donné le tems de l'examiner, elle étoit enveloppée dans une longue & large fourrure — ce n'est donc, & j'en suis toujours plus persuadé, ce n'est qu'un effet de cette sympathie dont j'ai parlé. — Que des gens plus savants que moi, cherchent s'ils le veulent une cause qui leur paroisse moins *romanesque*, pour moi j'y renonce, & je suis depuis une heure, assis sur le banc le plus dur ! —

— Je sortis bientôt après de l'église, & je regagnai mon hôtel. — J'envoyai *Georges* présenter mes respects à la comtesse, & je lui dis de s'informer adroitement, auprès de son domestique de l'heure à laquelle je pouvois me présenter chez elle. — *Georges* revint.

— Madame la comtesse, m'a dit de dire à mylord, que mylord pourroit la voir dans une petite heure. —

Au diable! les mylords & les délais, dis-je, en congédiant Georges. —

Le titre manque.

On résiste rarement aux premières impressions. — L'œil en se fixant sur un être inconnu, communique promptement à notre ame, une sensation douce ou amère, — de cette première affection naît l'impression favorable ou contraire que nous conservons presque toujours. — La vue de *Carolina* m'expliqua bien vite l'empressement que j'avois eu de la connoître.

Je fus frappé de sa beauté. — J'admirai davantage son esprit, & bientôt après son courage au milieu de beaucoup d'infortunes accumulées sur sa tête, tout cela joint à la bonté de son cœur, décida bientôt de mon sort. —

Je ne lui fis jamais une déclaration, — pas même un aveu. — Nos ames s'entendirent, — & tout, hors le plaisir, nous devint inutile. —

Je vous entends coquettes raffinées, je vous entends vous récrier sur la foiblesse de *Carolina*. —

Femmes vertueuses, — c'est le nom que l'on vous accorde. — votre artifice ne m'en a jamais imposé. — Votre longue résistance ne vient pas du combat de la vertu contre le sentiment. — Mais du desir de la jouissance, contre la crainte de faire un *inconstant*. —

O Carolina ! tu connois trop tes charmes pour craindre que mon triomphe me les fasse mépriser. — Tu n'est pas, pour me servir de l'expression d'un grand-homme *), — comme la coquette, qui refuse long-tems ce qu'elle brûle toujours d'accorder. —

— J'étois dévoré de desirs. — Le respect le plus grand les réprimoit à peine. — Ton cœur généreux sentit mes tourmens. — Tu m'accordas bientôt tes plus secrètes faveurs, — & cette époque, à la fois délicieuse & terrible, a fait & fera toujours les délices & les tourmens de ma vie! —

Le Rendez-vous.

— Mais il est des bienfaisances. — bienfaisances? — L'amour en connoit-il? — Je l'ignore. — Mais si cela étoit, ce seroit à lui à qui vous devriez vous en prendre. — Nous nous laissons aveuglement conduire. — En un mot:

*) Young's Nights.

J'obtins un *rendez-vous*, pour la nuit même de notre première entrevue. — Misérables préjugés! à quel point vous maîtrisez encore une ame qui sent tout votre ridicule! — J'ai reculé autant que j'ai pu, cet aveu. J'ai redouté les exclamations de ces mêmes femmes que j'ai frondé quelques lignes plus haut, — & voilà l'homme. — Eloignons de nous cette honteuse foiblesse! — & pour combattre le préjugé jusqu'en ses derniers retranchements. — Parlons hardiment de mon *rendez-vous*. —

La grille.

— Hommes à *bonnes fortunes*, ce n'est point à vous que je prétends dédier ce chapitre! — L'ambition, — l'orgueil, — l'amour-propre, vous fait courir à vos *rendez-vous*. —

— Vous choisissez alors le jour de préférence la nuit. —

„Les myrtes qu'on cueille en secret,

„Ne rapportent aucune gloire. — „

— Mais c'est à vous, êtres sensibles. — amants heureux! — c'est à vous seuls, que je vais parler. —

J'avois quitté *Carolina* à l'heure de son souper. — Un engagement imprévu m'appelloit chez le comte de P***. — Mais comme *Cbé-*

rubin, *) j'emportoï avec moi pour un siècle de bonheur. — La nuit étoit le tems, minuit l'heure. — J'amaï repas de cérémonie ne fut pour moi ni plus beau, ni plus long, ni plus ennuyeux ! — Je m'échappe enfin. — Arrivé à l'hôtel, je feins de me coucher. Je congédie Georges, & j'attends l'heure. —

— Il étoit plus d'onze heures & demie, — & les valets de l'hôtel n'étoient point encore couchés. — Quelle impatience ! — Minuit sonne peu de tems après. — Alors je m'enveloppe dans mon manteau. — Je ferme ma porte avec la plus grande précaution, & marchant sur le bout des pieds, je me glisse doucement le long de cette gallerie, qui, comme je l'ai dit, s'étendoit circulairement dans l'intérieur de l'hôtel R * *. —

J'avois bien remarqué, pendant le jour, que l'appartement de la comtesse étoit en face du mien, c'est-à-dire, de l'autre côté de la cour, mais je n'avois pas vu des grilles qui, placées à d'égales distances, séparoient les appartements. — On ne les fermoit que la nuit. —

Je n'étois pas au quart du chemin, que je me vis arrêté. —

*) Personnage du Mariage de Figaro.

Et que, pour rendre mon supplice semblable à celui du malheureux *Tantale*, l'enfer voulut sans doute qu'une maudite lampe, qui éclairait encore, dans un des coins de la cour, jetta par intervalle une lumière assez forte pour me faire lire, vis-à-vis de moi. — *Appartement d'Angleterre!* —

— O! lecteur pirovable! êtes-vous insensible à ma douleur? Ne partagez-vous pas ma rage, si vous soupçonnez déjà que cette porte, sur laquelle étoient gravés ces funestes caractères, n'étoit pas une autre que celle de l'appartement de *Carolina*? —

— Ici l'expression me manque pour peindre ce que je ressentis. —

Promenade sur la galerie.

J'essayai vainement de me glisser entre les barreaux de la grille. J'étois trop gros pour passer entr'eux, & je n'étois pas assez fort pour les écarter davantage.

— Leur diamètre étoit de plus d'un pouce. — D'ailleurs je ne pouvois leur donner que de légères secouffes. — Le bruit que de plus fortes tentatives auroient produit, eût attiré les gens de l'hôtel, qui n'auroient pas manqué, me pre-

nant sur le fait, de me complimenter sur mes efforts. —

L'idée de donner à rire à cette canaille, me fit abandonner les voies de vigueur. — La nuit étoit belle. — Je ne vis rien de bien malheureux à la passer en partie, en me promenant dans l'espace qui me restoit jusqu'à cette maudite grille. — J'espérois, qu'étonnée de mon retard, *Carolina*, après avoir fait retirer ses gens, paroîtroit sur la gallerie. — On accueillit avec transport les idées qui flattent. Je le croyois donc, par la raison que je le désirois vivement. — D'un autre côté, j'étois persuadé que si la comtesse ne jugeoit pas, par elle-même, de l'impossibilité dans laquelle j'étois de me rendre au rendez-vous, elle en rejetteroit la faute sur moi, comme amante outragée, — & ne voudroit rien entendre, comme femme, — pour ma justification. —

Je passai donc une grande partie de la nuit en faction, & dans l'attente la plus cruelle. — *Carolina* ne parut point, — & le jour m'eût surpris dans mes tristes réflexions, si le sommeil ne m'eût fait songer à rentrer chez moi. —

The lover billed.

Georges entra chez moi de grand matin. — Je surmontai le sommeil qui m'accabloit encore

& je me levai pour écrire le billet suivant. — *)

— To my Lady Countess of Falk * * * —

My Lady,

„Zounds! — The damned Grate. — But such a Grate! — It was shut. — All the people of the hôtel, was not yet in the bed, when I have been near. — God bless Their souls! — „

„ I have expected you, on the gallerie, who is before your Apartment. — And you have disappointed my expectation. — Great God! what a Night! „

„ I purpose to be with you to day, and I am expecting an heure honnête. — „

„ Farewell, My Dearest Countess, and believe nobody loves you as I do. „

Till Nine o' Clock. — From my Apartment.

Georges me rapporta, quelques minutes après, cette réponse.

— To Sir W. Shittle-Headed. —

Sir,

„ Without be a cunning woman, I Expected myself at your billet. „

*) J'aurois peut-être dû traduire ces deux billets, mais je ne l'aurois pu, en honneur, sans altérer beaucoup le texte.

„I know perfectly well that the Englishmen are never not cumbered To get Themselves out of trouble. — „

„Nevertheless. — I am very carious To see in your eyes, if you say truth, as well as, your countrymen. — „

„I am expecting you to drink the Tea. — „

„After have read your Billet. „

— Je m'habillai à la hâte, & je me rendis aussi-tôt chez elle. —

Nous parlâmes de choses indifférentes, pendant que la femme-de-chambre apprêtoit le thé. —

Je profitai aussi de ce moment pour admirer à loisir ma belle comtesse. — Elle ne m'avoit pas encore paru aussi belle. — Je ne puis résister au desir que j'ai de la peindre, & comme un portrait n'intéresse pas tout le monde, je vais le tracer à part. —

Ebauche.

Carolina à bientôt 22 ans. — Au premier aspect elle paroît plus belle que jolie, mais on découvre bientôt dans sa figure, mille graces qui ne frappent pas d'abord. — Elle est très-grande. Mais son corps est si parfaitement fait

que les proportions trompent l'œil, & qu'elle ne semble pas plus grande que beaucoup d'autres femmes. — Ses cheveux sont d'un blond doré. — Mais ses sourcils, — mais ses paupières, sont d'un noir d'ébène. — Ses yeux sont bleus. — Cette belle partie d'elle-même obéit à tous ses desirs, & exprime les différentes passions dont elle est agitée. — Ah! qu'ils sont doux quand ils disent *j'aime!* Mais qu'ils sont animés quand ils disent —

L'exemple.

— *Georges* entra un matin dans ma chambre. Qu'avez-vous, lui dis-je, vous semblez avoir pleuré? —

— Ah! *mylord*. —
Par grace! *Georges*, lui dis-je, en l'interrompant, appelez moi *monsieur*.

Pardonnez-moi, *monsieur*, j'en avois oublié. —

— Mais, — si *monsieur* avoit été témoin comme moi, — de leurs pleurs. —

— Qui les peut causer? lui dis-je vivement, & en posant sur la table la tasse de thé que je portois à ma bouche.

Et de qui parlez-vous?

— De six infortunés, reprit *Georges*, dont les malheurs sont au comble. — Le père étoit

un pauvre ouvrier. — Il s'est cassé la jambe, & depuis un mois, les *bontés de monsieur*, l'ont fait vivre, sa femme & quatre petits enfants. —

— Mais *monsieur* s'en va demain. —

— Il ne leur reste aucune ressource. —

— Er la faim bientôt. — qu'est-ce à dire? *Georges*, je ne vous comprends pas. — Je les eusse secouru si j'eusse été instruit de leur misère. — Mais ils m'étoient inconnus. — *Pauvres & malheureux*, pouvoient-ils ne pas l'être! dit *Georges* à demi voix, & en essuyant quelques larmes qui couloient le long de ses joues.

— Vous m'injuriez, lui dis-je, un peu déconcerté de la vérité de sa réflexion, comment les aurois-je secourus sans les connoître?

— Le ciel, s'écria *Georges*, fait si j'eus jamais l'intention de blesser *monsieur*. — Je connois trop son ame. — Ce que je viens de dire n'est donc que pour les autres *riches*. —

Mais, *monsieur* se rappelle sans doute qu'il m'a permis d'emporter chez moi (*) la desserte sa table. — Ici, *Georges* prit un air embarrassé, & comme un homme qui fait que, sans le vouloir, il va faire son propre éloge. — Mon ame attentive ne perdoit pas un de ses mouvements.

*) *Georges* étoit un domestique de louage.

— *Monsieur* ne me laisse manquer de rien.
 — Je n'ai jamais été si bien payé, — & quoique la nourriture de *monsieur* soit très simple, ce qui restoit chaque jour de ses repas. — O *Georges!* mon respectable *Georges!* m'écriai-je, en le pressant contre mon sein, mon cœur t'a entendu. — Vas, je ne suis pas digne de toi. — O fortune! pourquoi refuses-tu un cœur semblable aux êtres que tu favorises? —

— Tiens, mon ami, tiens prends ma bourse, elle est légère. — Mais c'est tout ce que je possède. — Cours secourir de nouveau les malheureux dont tu fus l'appui. — Vas! ton exemple m'apprend à être généreux. — Homme respectable! — tu n'as pas eu besoin d'exemple. — Ton ami envie ton sort! — *Georges* étoit toujours pressé dans mes bras. — Une de mes mains reposait sur sa tête blanchie par les ans, tandis que, de l'autre, je recueillois les larmes que la vertu lui arrachoit. —

O *Georges!* que n'étois-je assez riche pour te garder près de moi! — Je t'aurois imité, — & je serois peut-être aujourd'hui aussi heureux que toi. —

A quoi fus-je pensé?

Le ciel sera témoin, lui dis-je en essuyant ses larmes, & en fixant mes yeux sur les siens,

des tourments que notre séparation va me causer. — O *Carolina!* — Les larmes que je répands dans votre sein n'ont rien de bien amer, mais les autres? —

Cruel *Williams!* s'écria-t-elle, que jamais. . .!

— Soit que la douleur lui ôta la force d'achever, ou qu'en effet son intention n'eut pas été de donner plus d'étendue à sa phrase, elle en resta-là. — Mais ses lèvres, dont ses pleurs ne pouvoient diminuer la fraîcheur, se collèrent sur les miennes avec les plus vives étreintes.

Dieu soit loué! m'écriai-je, j'aime autant cette conclusion-ci, qu'une autre. —

— A peine ces mots furent-ils sortis de ma bouche, que je me ferois volontiers donné à tous les diables, pour ne pas les avoir prononcés. — Mais il n'étoit plus temps. — *Carolina* en me fixant avec des regards étonnés, sembloit me demander, ou plutôt attendre que je lui expliquasse cette exclamation déplacée. — De tous les dons, plus ou moins précieux, que j'ai reçu de la nature, aucun, je l'avoue, ne m'a plus parfaitement étonné, — n'a plus souvent bouleversé mes humeurs, — ne m'a plus fait faire de sottises enfin, que cette faculté intellectuelle qui force mon esprit à saisir, en un moment, un grand nombre d'idées, toutes différentes

dans le fond, quoiqu'elles semblent effectivement liées par l'inconcevable rapidité avec laquelle il faute des unes aux autres. —

— Beaucoup d'hommes, je le fais, ne verront en cela qu'un nouveau sujet de bénédictions à adresser au grand *moteur*. —

— Mais en vérité, *messieurs*, je suis loin d'être de votre avis. Quel mal plus grand trouveriez-vous à pouvoir maîtriser davantage votre esprit, — à le dompter, à le soumettre à tous vos desirs, — à le conduire enfin à votre gré, sans être exposé sans cesse à courir les champs avec lui. —

— La navette du *tisserand* parcourt, à la vérité, un million de fils en un *clin-d'œil*, mais elle revient toujours au point d'où elle est partie, & malgré son apparente indocilité, elle suit strictement la route que l'ouvrier lui fraie. — Mais notre esprit? — Quelle différence! — Qu'un autre que moi vous donne la liste des malheureux effets de son insubordination. — Je ne me sens pas assez de courage. —

Une femme très-respectable d'ailleurs, me disoit un jour, qu'elle ne songeoit jamais moins à son mari que lorsqu'elle étoit dans ses bras. —

A Dieu ne plaise! que je murmure ouvertement contre les loix de la nature! mais puis-je
m'em-

m'empêcher de remarquer qu'il y avoit bien un peu de fa faute, dans la prodigieuse *distraktion* de cette dame! —

Or vous saurez, car il faut en revenir à moi, qu'au moment même où *Carolina* approcha sa bouche près de la mienne, je réfléchissois depuis une demi-seconde ou environ, à la manière dont je décrirois nos adieux. —

— La scène étoit changée pour moi. — J'oubliai totalement que j'étois acteur, & me voilà transporté tout-à-coup dans mon cabinet, où je jette sur le papier la phrase que *Caroline* n'avoit pu achever. — Cette fin me paroissoit originale. — Je prévoyois qu'elle feroit de l'effet.

— *Dieu soit loué!* m'écriai-je, *j'aime autant cette conclusion, qu'une autre.*

— *Carolina*, comme je l'ai dit, se fâcha. — Il m'eut fallu tout un jour pour expliquer. Réflexion faite, je crus qu'il valoit mieux l'appaiser que la convaincre. —

— Je l'appaisai donc. — Mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine.

Révolutions des modes françoises,

par M. Ponce.

1.

LA mode est aux usages, ce que les préjugés sont aux vertus morales. Elle dicte impérieusement des loix à ceux qui vivent sous son empire, & ses arrêts sont irrévocables.

2.

Les femmes, ce sexe enchanteur, né pour le bonheur de la moitié du nôtre & pour le tourment du reste, les femmes mécontentes du peu que les loix ont fait pour elles dans la distribution du pouvoir direct, ont cherché de tout tems à acquérir par adresse, ce qu'elles ne pouvoient raisonnablement espérer d'obtenir à force ouverte.

3.

Ces moyens auxiliaires qu'elles ont toujours employés avec succès pour parvenir à leur but sont ceux de la toilette; mais en se laissant guider aveuglément par l'usage, & en adoptant sans choix & sans réflexions les modes nouvel-

lès, les femmes ne tirent pas de ces futilités auxquelles elles attachent beaucoup de prix, tout l'avantage qu'elles s'en promettent. Celles que leur rang ou un heureux hazard ont mises en évidence, donnent ordinairement le ton aux autres. Elles adoptent les modes les premières, & le tirent souvent d'une source détournée où les bourgeoises n'auroient pas été les chercher.

4.

Il est bon d'observer, en passant, que les femmes qui ont dans les modes le mérite de l'invention, sont presque toujours nées avec du goût, & qu'elles n'adoptent que de nouveautés qui puissent relever l'éclat de leurs charmes, embellir la nature, ou réparer ce qu'elle a pu former en elles de défectueux. Si c'est là le but que toutes les femmes doivent se proposer, c'est aussi celui auquel très-peu atteignent. Le grand défaut en matière de toilette, celui contre lequel on devroit être le plus en garde, c'est de trop généraliser, & de croire que parce qu'un ajustement sied bien à telle femme, il doit être avantageux aux autres.

5.

Pour détruire ce préjugé ridicule, il suffira de remarquer que les ornemens qui servent à la parure doivent être variés dans leur composi-

Aa ij

tion, & analogues aux formes des femmes qui les adoptent.

6. Quoiqu'on ne puisse poser sur cet objet que des principes généraux; après avoir donné un aperçu sur les modes des siècles précédens, je hazarderai quelques légères observations sur les modes actuelles.

7. C'est avec dégoût que l'imagination se porte vers ces tems reculés, où la nature outragée sous tous les rapports, défigurée par des ajustemens bizarres, ne présentait aux yeux que des formes hideuses. Dans les premiers siècles de la monarchie, l'habillement des hommes variait plus que celui des femmes. Leur habit fut alternativement ou trop court ou trop long. En général, les vêtemens longs habillent mieux, sont plus nobles, & présentent des formes plus pittoresques. Il est dommage que cet usage entraîne après soi tant de difficultés; qu'il s'oppose absolument aux exercices du corps, & aux travaux, qu'exigent les besoins, & que le luxe commande.

8. Sous Philippe-le-bel, époque où le costume commença à sortir de la barbarie, l'habit long

étoit le seul en usage chez les hommes de quelque considération. A l'armée cependant, ainsi qu'à la campagne on conserva toujours l'habit court. Dans le quatorzième siècle le même habillement devint commun aux hommes & aux femmes. Sous les règnes de Charles V. & de Charles VI, l'habit court fut le seul à la mode; mais Charles VII qui avoit les jambes mal faites, fit revivre l'habit long.

9.

Rien de plus plaifant, & en même temps de plus ridicule que l'habillement des gens du bel-air pendant les premières années du règne de Louis XI. Figurez - vous un petit-maitre en cheveux plats & touffus, vêtu d'un pourpoint en forme de camisole, qui lui couvroit à peine les reins: ses hauts-de-chausses très serrés remontoient fort haut: la ceinture nouée avec des rubans accompagnoit un ajustement bizarre, qu'on peut voir encore dans quelques anciens tableaux: ajoutez à cela un surcroit d'épaules en forme de matelas, qu'on s'appliquoit sur chaque omoplate pour figurer une poitrine large & se donner l'air robuste. Cette étrange caricature étoit terminée par des fouliers dont la pointe avoit pour les gens de la première qualité, jusqu'à deux pieds de longueur. Le peuple ne la portoit que de six pouces; c'est ce qu'on appel-

A a iij

loit des fouliers à la *poulaine*. Cette chaussure fut imaginé par Geoffroi Plantagenet, duc d'Anjou, afin de cacher une excroissance assez considérable qu'il avoit à l'un des pieds. Comme ce prince, le plus galant & le plus bel homme de son siècle, donnoit le ton à la cour, chacun voulut avoir des fouliers comme les siens. C'est l'origine du proverbe: *être sur un grand pied*. Sous François I, & ses successeurs, la forme de l'habillement des hommes commença à se perfectionner; mais sous notre bon roi Henri IV, elle devint préférable à celle que nous avons adoptée depuis & qui existe encore aujourd'hui. La plus utile de toutes les modes, celle dont l'usage survivra à toutes les autres, quoiqu'elle ait trouvé en France grand nombre de contradicteurs, c'est la perruque. Il fût long-temps défendu aux ecclésiastiques d'en porter à l'église. En 1685, on empêcha un chanoine de la cathédrale de Beauvais de célébrer la messe parce qu'il avoit une perruque. Il la déposa à la porte du chœur entre les mains de deux notaires, & protesta contre la violence qui lui avoit été faite. En 1689 plusieurs oratoriens furent congédiés de leur ordre pour avoir pris perruque. Alors, on en portoit de fort grosses; mais à présent tout est changé à un tel point, que les médecins mêmes, qui autrefois regardoient une énorme perruque comme la base de leur réputation,

semblent dédaigner cet ornement. Plusieurs ont adopté la bourse, & peut-être les verrons-nous bientôt aller faire en catogan leurs visites du matin.

10.

Dans les commencemens de l'adoption des bourses à cheveux, on ne les portoit que lorsqu'on étoit en chenille; mais dans les visites de cérémonie, on ne pouvoit se présenter qu'avec les cheveux noués d'un ruban, & flottant sur les épaules. C'est absolument le contraire de notre usage actuel.

11.

Aux premiers temps de la monarchie, les femmes ne s'occupoient presque pas de leur parure. Il semble qu'elles perfoient uniquement à plaire à leurs maris, à bien élever leurs enfans, & que le surplus du temps étoit employé au soin du ménage & à l'économie rurale. Si leur habillement varia peu dans ces temps primitifs, on ne doit point être étonné de voir ce sexe se dédommager aujourd'hui de cette longue inaction.

12.

Leur costume éprouva la même révolution que celui des hommes. Il fut un temps que les robes des femmes montoient si haut qu'elles leur

couvroient absolument la poitrine; mais sous Charles VI, la reine Isabelle de Bavière, aussi galant que belle amena la mode de découvrir les épaules & une partie de la gorge.

13.

Écoutons ce que dit *Juvénal des Ursins* sur la manière dont les femmes se coëffoient alors. „Les dames & demoiselles faisoient de grands excès en états & portoient des cornes merveilleusement hautes & larges, ayant de chaque côté deux grandes oreilles si larges que quand elles vouloient passer par un huis, il leur étoit impossible d'y passer „. Vers ce temps-là, le fameux Carme *Thomas Cénare*, exerça ses talens oratoires contre les cornes. Ce religieux en triompha d'abord; mais son triomphe dura peu, & elles rehaussèrent à un degré prodigieux; enfin les cornes passèrent de mode chez les femmes,

14.

Le règne de Charles VII, ramena l'usage des pendans d'oreilles, des bracelets & des colliers. Quelques années avant la mort de ce roi, l'habillement des personnes du sexe fut d'un ridicule achevé. Elles portèrent des robes si longues que plusieurs aulnes de la queue traînoient; les manches avoient tant d'ampleur qu'elles rasôient la terre; enfin leurs têtes se perdoient

sous de vastes bonnets qui avoient jusqu'à trois quarts de haut. A cette mode bizarre il en succéda une autre qui ne l'étoit pas moins. Les femmes adoptèrent des matelas de tête surchargés d'ornemens du plus mauvais goût. Cette coëffure étoit si grande qu'elle avoit jusqu'à deux aulnes de large. Alors on fut obligé d'élargir toutes les portes. On passa de cette extrémité à une autre, non moins extravagante. On adopta des bonnets si excessivement bas, & l'on arrangea la chevelure d'une manière si serrée que les femmes paroissoient avoir la tête rasée. A la mort de Charles VIII, Anne de Bretagne, son épouse, amena l'usage du voile noir qu'elle conserva toujours. Les dames de sa cour l'adoptèrent & l'ornèrent de franges rouges & pourpres; mais les bourgeois en chérissant sur cette mode, enrichirent cette coëffure de perles & d'agraffes d'or.

15.

Ce fut sous le règne de François I, que les femmes commencèrent à relever leurs cheveux. La reine Marguerite de Navarre frisoit ceux des tempes & relevoit ceux du toupet. Cette princesse ajoutoit par fois à cette coëffure un petit bonnet de satin ou de velours, embelli de perles & de pierreries, & surmonté d'un bouquet de plumes. La manière étoit assez agréable, &

A a v

c'est peut-être la première époque où les femmes ont commencé à s'ajuster avec quelque goût. La révolution étoit indispensable. Le règne galant & voluptueux de Catherine de Médicis devoit amener nécessairement cet heureux changement dans le costume françois. Ce fut à-peu-près vers ce temps-là, que le chaperon parut. Cette mode dura assez long-tems, parce que les loix somptuaires avoient établi une distinction dans l'étoffe qui le composoit. Le chaperon des dames étoit de velours & celui des bourgeoises n'étoit que de drap. *La bourfier*, sage-femme de Marie de Médicis, obtint un ordre exprès du roi pour se parer de celui de velours. De toutes les loix somptuaires qui furent faites à différentes reprises, aucune n'eut un effet aussi prompt que l'édit de Henri-le-grand de 1604. Ce monarque après avoir défendu à ses sujets de porter ni or, ni argent sur leurs habits; ajoute: „excepté cependant aux filles de joie & aux filoux, auxquels nous ne prenons pas assez d'intérêt, pour leur faire l'honneur de donner notre attention à leur conduite „. Cette ordonnance eut son plein effet; & les filles de joie & les filoux n'usèrent pas de la permission.

16.

Les différentes variations qu'à éprouvé le costume des femmes pendant les règnes de Louis

XIII & les deux suivans font trop connues pour en parler. Tout le monde se rappelle les man-
tes, les vastes paniers, les tailles écourtées, les
larges manches, les manchettes à trois & qua-
tre rangs, &c, &c, &c, &c.

17.

Les Françaises ont fait de nos jours des pro-
grès si rapides dans l'art de faire valoir leurs
charmes, qu'elles donnent aujourd'hui le ton à
toutes les femmes de l'Europe. Nous avons vu
les modes diverses se succéder avec une rapidité
inconcevable. Les dénominations de toute es-
pèce ont été épuisées: robes à la Polonoise, à
l'Anglaise, à la Circassienne, à l'Insurgente, à
la Turque, à la Musulmane, à la Czarine, de-
mi-Négligente, Lévitè, fourreau à l'Agnès,
chemise à la Jésus, juste à la Suzanne, Caraco
Zélandais. Coëffures de tous les genres: bon-
nets au pouf, à la belle-poule, au quéfauo,
à l'hérifson, au becquot, à la fusée, au chien-
couchant, au mystère, au berceau d'amour, à
la Jcannot, à la Trenk. Chapeaux à la Malbo-
roug, à la Jockei, à la Figaro, au globe, à
l'ingénu, au traîneau; pouf à la puce; baigneuse
à la frivolité; parterre de fleurs, verger; plu-
mes prises, quittées, reprises, &c, &c. Qua-
tre volumes contiendroient à peine la nomen-
clature des nouveautés que l'esprit inventif des

femmes a imaginées depuis dix ans. Ce n'est pas tout, ce sexe est venu à bout de se dénaturer au point qu'il faut y regarder de fort près pour ne pas s'y méprendre. Sa démarche cavalière, le chapeau noir, la rédingotte & la canne qu'il vient d'adopter, l'ont presque assimilé aux hommes. Cet ajustement ne sied point du tout aux femmes; il leur fait perdre toutes leurs graces.

Observations.

Qu'on nous permette à présent quelques observations sur les avantages & les désavantages du costume des femmes. Nous commencerons par les ornemens de la tête comme le chef-lieu de la coqueterie.

I.

La coëffure ne devant être regardée que comme accessoire, toutes les fois que sa hauteur excédera en longueur celle du visage, elle produira des effets désagréables. Ces effets seront bien plus sensibles chez une femme qui a la physionomie chiffonnée, que chez elle qui a des traits à la Romaine. La première ne peut tirer avantage de sa figure que par des ajustemens légers & de peu d'étendue; elle doit toujours éviter les grandes formes & les lignes droites. Une coëffure trop en avant sur la tête d'une femme qui a le nez fort petit & le menton ren-

tré, rendra ces défauts encore plus sensibles; tandis que cette coëffure ira merveilleusement à celle qui a le menton en avant & le nez saillant.

II.

De beaux yeux perdent une partie de leur éclat sous de grands chapeaux placés comme ils le sont aujourd'hui. Cette coëffure devrait être la ressource des femmes qui n'ont que la bouche jolie & le sourire agréable. Les couleurs de gazes & des rubans qu'on emploie pour orner la tête, doivent être relatives à celle des cheveux & du teint. Ces soins ajoutent beaucoup aux graces naturelles. Il faut cependant en convenir, les femmes entendent infiniment mieux l'harmonie des couleurs que la convenance des formes.

III.

Nous ne leur donnerons pas les mêmes éloges sur la façon dont elles placent leur rouge. Cette invention est utile quand on l'emploie à propos & avec économie, & seulement pour animer un peu les lys d'une belle peau. Les femmes d'un certain ton en abusent au point, que malgré la loi impérieuse de l'habitude, un homme de goût ne peut s'empêcher encore aujourd'hui de reculer à la vue de leurs effroyables enluminures. Si ce masque choquant a quelquefois sa commodité, il faut convenir aussi qu'il

détruit tous les avantages d'une jeune femme timide, à laquelle la douce expression de la pudeur & de la sensibilité peut ajouter de nouveaux charmes. C'est peut-être une des causes qui fait trouver quelquefois la suivante plus jolie que la maîtresse.

IV.

Quant à la manière actuelle d'arranger les fichus; si l'on veut masquer les trésors de la nature, il faut se donner de garde de le faire d'une manière désagréable. Qu'on laisse ces impostures mal-adroites aux femmes qui ne peuvent que perdre à se laisser deviner.

V.

Les avantages d'une belle taille deviennent souvent nuls par la folle manie de la vouloir rendre trop mince. Il n'y a qu'à consulter les formes de la superbe statue antique de Vénus, on sentira qu'on s'éloigne autant des belles proportions par une taille trop svelte & trop uniforme, que par une taille trop lourde. D'ailleurs il faut observer que les corps & les corsets trop ferrés ôtent absolument la souplesse & la grace. Les mouvemens deviennent riodes & l'attitude gênée, sans parler des accidens qui peuvent résulter de cet outrage fait à la nature.

VI.

La dépravation du goût fut portée fort loin il y a quelques années. Des femmes très-grasses voulurent enchérir sur l'ampleur de bouffans, que de femmes trop sveltes avoient ingénieusement imaginés pour suppléer à ce que la nature leur avoit refusé. On en vit alors de fort petites, qui par l'accroissement de ce ridicule accessoire avoit acquis plus de dimension en largeur qu'en hauteur.

VII.

Les ajustemens destinés à orner la nature, doivent être simple & légers. Les dames Grecques, qui connoissoient l'art de faire valoir leurs charmes, avoient grand soin de n'admettre que des voiles d'une étoffe souple. Ces voiles se pretoient aux divers mouvemens, & ajoutoient aux graces naturelles. Aussi toutes les statues qui nous viennent de ce beau pays, le berceau des arts, font-elles l'admiration des artistes & des connoisseurs, par un caractère de légèreté qu'on ne pourra jamais surpasser.

VIII.

On auroit tort de croire que les limats froids dussent être un obstacle à la finesse des vêtemens. Au moyen des pelisses fourrées dont on est enveloppé quand on s'expose au grand air,

on peut être habillé dessous avec toute la légèreté possible. La manière dont les dames Russes se vêtissent, peut venir à l'appui de ce que nous avançons.

IX.

Il y a un milieu à prendre entre les ajustemens trop lourds & ceux qui par leur finesse & leur transparence pourroient choquer la décence. Une femme qui s'expose à ces inconvéniens entend mal ses intérêts. Elle se prive des avantages qui peuvent résulter pour son amour-propre, des brillantes fictions qu'enfante presque toujours l'imagination active des hommes, quand on lui laisse quelque chose à faire.

X.

C'est dans l'arrangement de la chevelure que les dames Grecques ont excellé, sur-tout par la simplicité qu'elles y mettoient. Il faut être juste, les femmes s'habillent mieux aujourd'hui qu'autrefois. Elles sont infiniment plus près de la perfection qu'elles ne l'étoient il y a quelques années. Déjà même un léger crépuscule commence à luire sur la manière dont elles arrangent leurs cheveux. Il y a lieu d'espérer qu'elles feront des progrès rapides dans cette partie de la toilette, sur-tout si elles consultent davantage la nature & les artistes.

XI. Rien

XI.

Rien de plus agréable que de porter les cheveux flottans sur les épaules. Il seroit à désirer que les femmes se tinssent à cet usage. Les boucles qu'elles viennent d'adopter sur le toupet leur seroient beaucoup mieux si elles étoient moins régulières & jettées avec plus de goût.

XII.

Quand par un heureux hazard, une femme atteint à-peu-près la perfection en matière de toilette, c'est-à-dire, ce qui lui va le mieux, elle doit être bien difficile sur le choix de nouvelles modes. Dans un siècle aussi frivole, une infidélité peut être la suite d'un déplacement de chapeau de gauche à droite. Quand un sentiment n'a pour base que des futilités, doit-il être étonnant qu'une futilité le détruise.

CONCLUSION.

Les artistes qui ont passé leur vie à l'étude des beautés de la nature, sont les juges nés en cette partie. Ils ont, seuls, le privilège de fixer l'opinion publique sur ces matières. C'est là véritablement leur empire. L'instant n'est peut-être pas éloigné, où le beau sexe éclairé sur ses intérêts les plus chers, les appellera à sa toilette, & les prendra pour arbitres du goût. Alors favorisés par les graces & la beauté, enviés de

toutes les autres classes, ils se vengeront avec usure de l'espèce d'oubli dans lequel on les a laissés si long-temps. Mais pour voir arriver ce jour fortuné, il faudra la plus grande révolution. A cette époque, tout rentrera dans l'ordre primitif. Chaque homme fera à sa place, & chaque abbé à son bénéfice.

Du désagrément des voyages.

ON m'avoit donné rendez-vous au Palais-Royal, pour ne pas s'y trouver: à Paris c'est assez l'usage. Il y a tant d'affaires, tant de rencontres, tant de sujets de dissipation, qu'on n'y fait pas toujours tout ce qu'on veut. D'ailleurs que d'embarras qui vous arrêtent; il semble que plus on est pressé, plus on trouve d'obstacles.

J'attendois impatiemment, quand une aimable comtesse vint m'entretenir des nouvelles courantes. Jetée dans le grand monde par sa naissance & par ses entours, elle n'ignore rien de ce qui s'y passe. Elle étoit venue accompagnée de sa femme-de-chambre, voir les nouvelles décorations qui commencent à faire taire les

dabillards, & qui les forcent à confesser que le Palais-Royal est réellement un ouvrage de goût, & qu'enfin dans l'univers entier, il n'y a rien qu'on puisse lui comparer.

La belle comtesse regardoit de tous ses yeux, sans cependant manquer un de ces coups-d'œil que les femmes savent donner avec tant de subtilité, & qui leur attirent des hommages.

Elle commença par me parler de deux voyages qu'elle devoit faire incessamment, l'un aux eaux de Spa, l'autre à Turin, où elle a une tante très-ridicule & très-opulente.

Elle se faisoit une fête de courir le pays, & sa délicatesse n'en étoit point alarmée; mais elle changea de ton quand deux cavaliers qui nous joignirent, traitèrent le chapitre des voyages. Ils venoient de faire le tour de la Hollande, de l'Allemagne, de la Pologne, de l'Italie, & leur narration ne donnoit point envie de se mettre en chemin.

Comment, messieurs, s'écria-t-elle, vous vous êtes si promptement lassés de courir le monde, tandis que moi qui suis d'un sexe timide & délicat, je me sentirois la force d'aller jusqu'en Asie.

C'est une ville, dit sagement la femme-de-chambre, que madame a toujours eu envie de

voir . . . Cela n'est pas plus ridicule que la question de ce bon bailli de village , qui demandoit avec ingénuité, combien le Pont-Euxin avoit d'arches, & si le corps des ponts & chaussées l'avoit construit.

La comtesse commençoit à déployer sa belle éloquence, pour prouver les agrémens des voyages, quand on lui demanda s'il étoit gracieux de voir à tout moment des visages nouveaux, de se trouver continuellement avec des êtres grossiers, dont on ne connoit ni la langue, ni les mœurs, d'exister enfin avec des peuples, qui, accoutumés à vivre à leur façon, n'ont pas un mets mangeable à vous offrir. La comtesse soutint qu'un domestique habile à parler plusieurs langues, pouvoit servir de truchement.

Mais ce domestique, lui dirent ces messieurs, vous trouveroit-il malgré toute son habileté, ce qu'on ne connoitra pas; jusque dans les cours étrangères il y a mille choses agréables & utiles, qu'on regarde comme absolument nécessaires dans Paris, qu'on n'y rencontre point, ou c'est de manière à ne pouvoir s'en servir.

Votre toilette, madame, ce meuble qui vous est si précieux; souvent il n'y aura ni cabinet pour la placer, ni poudre, ni pommade pour l'entretenir. Rien de plus ordinaire d'entendre

dire dans des villes qui paroissent considérables, que tous les cordonniers ne savent pas faire un soulier élégant, que les couturières y gâtent les robes, que les boulangers même n'ont pas le talent d'y païtrir du pain; ce qu'il y a de sûr, ajoutèrent-ils, c'est que les plus grands seigneurs, tant en Suède qu'en Russie, mangent eux-mêmes très-souvent du pain excessivement noir, c'est qu'ils n'ont souvent dans leurs châteaux qu'une superbe indigence, donnant tout à l'extérieur, & négligeant tous les détails qui tiennent aux commodités de la vie, ainsi qu'à la propriété; c'est qu'ils ne connoissent ni l'usage des lits à la Françoisise, ni celui des cheminées, c'est que dans leurs cuisines comme dans leurs offices on trouve un gothique, dont l'élégance s'effarouche avec raison; c'est qu'enfin au milieu de leurs titres pompeux, de leurs vastes palais, ils semblent ne vivre que pour s'ennuyer, sérieux jusque dans leurs bals & dans leurs festins. Eh bien, madame, que faire alors?

Mourir, monsieur, *mourir*. Mais ne vous en déplaise, je prendrois l'air sémillant, j'égayerois des gens comme ça.

Tout le Palais-Royal, lui répliquai-je, n'en viendrait pas à bout. Leur gravité tient à l'étiquette, elle leur a été transmise par leurs pères;

& d'ailleurs, madame la comtesse, on vous feroit l'honneur de vous prendre pour folle.

Sachez, messieurs, répondit-elle, que ce n'est point un titre qui m'effarouche. La folie n'a pas été pour rien célébrée par Erasme. C'étoit un homme qui n'écrivoit point en l'air, & qui savoit certainement que la folie est une espèce d'ivresse qui donne le cours à nos fantaisies, qui nous met au-dessus du *qu'en-dira-t-on*, & qui nous fait trouver du plaisir jusque dans la douleur; mais vous ne me parlez pas de la satisfaction qu'on goûte à voir des monumens & des nouveautés. Chaque heure présentant un nouvel objet, est une nouvelle jouissance.

Ah! madame, lui répondimes-nous, unanimement, que de mauvais chemins, que de mauvais gites, que de contretens avant d'être en face des choses rares & précieuses que l'Italie présente à l'œil du voyageur. C'est sur le Mont-Cenis, c'est dans des vallées perdues, dans des cabarets où il n'y a ni portes, ni fenêtres, & quelquefois ni pain, ni vin, où l'on se trouve même au milieu des vaches & des brebis, qu'il faudroit voir une de nos élégantes, pour savoir quelles seroient ses réflexions sur les voyages. Convenez, madame, que malgré votre enthousiasme pour eux, vos seriez déconcertée.

Mais, répliqua la comtesse, d'après vos observations, je ne ferois pas une visite dans Paris même; je n'irois jamais à un spectacle; car enfin pour m'y rendre, ne m'exposerois-je pas à la rigueur de la saison, n'aurois je pas le désagrément de voir ma voiture arrêtée par les autres, de me trouver coudoyée par cette foule qui inonde les promenades, & cependant cela ne m'empêchera jamais de dire qu'une visite chez des amis, qu'une promenade, qu'un bon spectacle ne soient très-agréables.

Quelle différence, lui répondit-on; c'est dans *Paris même* où vous trouvez ces embarras, mais quand Paris avec tous ses agrémens & tous ses alentours vient à vous manquer tout-à-coup, & que les nouveaux peuples qui vous entourent, semblent un groupe de statues, n'ayant ni l'usage de votre langue, ni de votre manière d'exister; quand tout ce qui frappe vos oreilles & yeux les offense; quand vous ne pouvez deviner, ni ce qu'on vous demande, ni ce qu'on vous répond. Lorsqu'on ne voyage qu'en France, où l'on prévient tous les besoins, l'on se met sans doute au-dessus des événemens, & cela n'est pas fort difficile, mais dans le pays étranger!

On m'a donc trompée, reprit la comtesse, lorsqu'on m'a mis en main des descriptions de

voyages, tant de l'Angleterre que de l'Italie, qui m'ont paru ravissantes.

Non, madame, mais ceux qui les ont faites, n'ont pas raconté toutes leurs impatiences causées par mille contre-tems, ils n'ont pas dit que telle nuit ils ne trouvèrent pas où pouvoir se giter, que tel jour ils versèrent, que dans je ne sais combien de circonstances ils se virent obligés d'aller à pied sous la foudre qui grondoit sur leurs têtes, ou sous les eaux d'un déluge qui les submergeoit; ils n'ont pas dit qu'ici ils furent prêts de se noyer, que là ils se virent au moment d'être assassinés, qu'ici les insectes les dévorèrent, que là un air contagieux les fit trembler, qu'ici il fallut supporter le bruit & la fumée des plus indécentes tabagies, que là il fallut s'arrêter à raison des torrens.

Je conçois, reprit la comtesse, que l'homme qui écrit, rend les choses en beau, & qu'une histoire dégagée de toutes les misères qui accompagnent les voyageurs, ne peut-être qu'agréable. Mais convenez au moins, messieurs, qu'on est amplement dédommagé, lorsqu'après plusieurs jours d'une marche pénible, on aperçoit enfin un édifice tel que Saint-Pierre de Rome, un admirable gothique tel que la cathédrale de Vienne en Autriche, une belle bibliothèque, telle que celle de Florence, une collection de

tableaux semblable à celle de l'empereur. C'est alors qu'on oublie bien promptement si l'on a mal dormi, ou si l'on a versé.

Et à Dieu ne plaife, que nous ofions prétendre que les voyages n'ont pas leur utilité. Le plaisir de voir une nouvelle terre, de nouveaux habitans, un spectacle enfin toujours varié, par la construction des villes, par la diversité des campagnes, par la bizarerie des coutumes & des usages, occupe certainement l'ame & la défennit. Il n'y a personne qui ne retire un grand avantage d'avoir voyagé. Tous les livres ne donnent que des idées imparfaites, par la raison que chacun a sa manière de voir & de juger. Aussi des voyageurs s'appesantissent-ils sur ce que d'autres auroyent seulement pas remarqué, aussi avons-nous tant de portraits différens des nations & des villes.

Eh! pourquoi, reprit la comtesse, n'a-t-on jamais écrit sur les désagrémens des voyages, puisqu'ils sont si fréquens? — Je n'en fais rien, mais je fais très-bien que toujours arriver & toujours partir, que toujours se lever, & ne jamais dormir, sont bien moins des peines que des plaisirs; je fais que la mal-propreté des auberges, la grossièreté des aubergistes, la privation générale de presque toutes les commodités de la vie, la lenteur des postillons, la ré-

parations de voitures, désolent presque tous les voyageurs. Ajoutez la crainte des brigands; s'il est rare qu'on en trouve sur les routes fréquentées, ils ne rôdent que trop souvent autour des voitures & des maisons, de sorte qu'il faut être sans cesse sur le qui vive.

On convint qu'il n'y avoit rien d'exagéré dans ma narration, & que toute femme délicate, sur-tout une Françoisse, avoit mille sujets d'impatience, lorsqu'elle partoit pour les pays étrangers; sans doute la peine est bien moins grande, lorsqu'on a des richesses & grand nombre de valets; mais il est toujours vrai que de quelque manière qu'on voyage, il y a des inconvéniens.

On se rappelle l'aventure de cette petite-maitresse qui arrivant à Surinam, & prête à se mettre à table, aperçut trois têtes de singe sur un potage, & partit sur-le-champ. Personne n'ignore qu'on en mange à Surinam.

Et les sociétés, dit la comtesse, sont-elles bien différentes des nôtres? Les femmes s'appliquent-elles à lire, & trouve-t-on le fruit de la lecture dans leurs entretiens?

Ab! madame, ce qui n'a point le Palais-Royal, le chapitre des modes, enfin toutes les historiottes de Paris pour discourir, devient bientôt pour une Françoisse un sujet d'ennui, & il faut avouer que sur la langue des élégans, c'est

une matière intarissable, matière qui fait naître des calembourgs, des charades &c. . .

A propos de calembourgs, dit un d'entre nous, je ne trouve l'étimologie de ce mot dans aucun dictionnaire, & personne ne peut me l'apprendre.

Eh bien! messieurs, le voici. Le nommé *Calembourg*, apothicaire, demuroit au commencement du siècle dernier dans la rue St. Antoine, & comme il rassembloit beaucoup de monde dans sa boutique, & qu'il jouoit sans cesse sur le mot, on appella ses pointes des *Calembourgs*. Il est assez étonnant qu'aucun étimologiste n'en ait parlé, & que nous n'ayons sur cet article qu'une vieille tradition.

C'est qu'alors, observa très-bien la comtesse, on n'écrivoit pas tout ce qui se dit; au lieu que maintenant tout s'imprime, jusqu'aux rêveries du somnambulisme; mais pour revenir à nos voyages que j'aimois tant en spéculation, il faudra donc m'abstenir de les réaliser.

Ma foi, madame, lui dis je avec naïveté, si comme nos petites-maitresses, vous avez peur de vous briser, si comme elles vous pensez qu'il n'y a d'existence & de salut que dans Paris, demeurez dans votre charmant manoir, où toutes

les modes, toutes les essences, tous les raffinemens de la volupté se trouvent sous la main.

Je crois, dit-elle, d'après cette réflexion, qu'il ne faut pas qu'une Françoisse voyage. Les Parisiens, comme un auteur l'a judicieusement observé, sont les enfans gâtés de l'Europe; comme ils ont toutes les commodités imaginables, ils souffrent à chaque minute chez l'étranger.

Cependant, madame, il y a chez les Allemands, par exemple, des recherches en fait des commodités de la vie, qu'on ne soupçonneroit pas, & une propreté qui surpasse la nôtre. Mais cela n'a rien de naturel, & il paroît qu'on pourroit s'en passer, c'est-à-dire, qu'ils ont des commodités superflues, & que celles qui seroient essentielles leur manquent totalement.

Vous l'avez deviné. Cela me conduit tout naturellement à vous faire une question. Vous voici trois qui pouvez mieux que personne me la résoudre. Par quel hasard, ou par quelle influence, les François ont-ils donc tant d'avantages sur les autres nations? Pourquoi sont-ils devenus les êtres les plus maniérés & les plus élégans? Qui leur a inspiré ce goût pour tout ce qui est agréable, commode & joli? Il me sem-

ble qu'un ouvrage sur cette matière ne seroit pas indifférent.

J'ose vous répondre que si j'en étois chargé, je commencerois par dire qu'il n'y a rien dans la nature où l'on n'apperçoive des préférences & des distinctions, que parmi les fleurs il y en a de privilégiées comme les plus belles & les mieux destinées, qu'entre les animaux on en voit de plus vifs & de plus déliés, que l'écureuil est d'une agilité incroyable, tandis que le hérisson semble une masse qui peut à peine se mouvoir. Ainsi le François seroit l'écureuil de l'espèce humaine, & comme il a plus d'activité, il imagine plus que les autres êtres; on peut ajouter que dans le tems où les nations commencèrent à n'être plus aussi barbares, le François s'apprivoisa des premiers, de même que nous voyons des volatiles & des quadrupèdes plus susceptibles d'éducation, tels que le chien & le ferin.

Il y a outre cela des formes de gouvernement qui rendent les hommes plus ou moins gais, qui leur laissent plus d'aisance & plus de liberté. Comment riroit-on sous la domination de la république de Gènes où l'on est écrasé d'impôts? comment se réjouiroit-on sous la tyrannie Musulmane, où les plus grands seigneurs tremblent au souvenir du cordon? Le gouvernement François n'ayant ni les convulsions de l'Angle-

terre, ni les révolutions de la Hollande, jouit d'un calme dont chaque individu se ressent. Le climat d'ailleurs y contribue. L'air étant presque toujours variable dans la bonne ville de Paris, les esprits participent à cette variation, & rien alors n'est plus semillant que l'imagination Francoise. Ainsi vous voyez, madame, qu'on peut trouver des raisons qui expliquent la prééminence que nous avons sur les différens peuples, dans la manière de traiter les modes & les plaisirs.

La providence, outre cela, partagea les avantages qui relèvent les nations avec une juste égalité, & en donnant la patience aux Allemands, la finesse aux Italiens, la solidité aux Anglois, elle rendit les Francois plus lestes & plus actifs.

Mais, messieurs, dit la comtesse, n'en abusent-ils pas?

Eh! mon Dieu, madame, ce n'est que l'abus qu'ils en font, & qu'ils en font continuellement, qui les rendit si mobiles dans leur amitié, si inconstans dans leurs amours, si variables dans leur manière de se meubler, de se vêtir, de dépenser.

Aussi donnons nous la comédie aux étrangers quand nous les visitons. Nos impatiences

les amusent, & nous n'en sommes que plus mal servis.

Juste ciel ! je ne voyagerai plus que sur des cartes & sur des livres, s'écria la comtesse, puisqu'il y a tant à souffrir, & que ce n'est qu'aux dépens du repos & de la santé, qu'on atteint enfin le plaisir de voir quelqu'objet curieux. J'espère néanmoins voir demain deux académiciens qui ont presque fait le tour du monde, & qui me rassureront.

Si ce sont ceux que je soupçonne, lui répondis-je, attendez-vous au plus terrible récit, d'autant plus que les pays qu'ils ont parcouru sont l'antipode du Palais-Royal. La terre, le ciel & quelques débris, voilà tout ce qu'on y voit.

Ma foi, d'après cela, dit un petit-maitre qui nous avoit à demi-entendu, car ces messieurs-là n'ont jamais deux oreilles pour une conversation, je n'abandonne plus ce lieu-ci, & désormais j'y logerai. Dans le moment il appelle un de ses gens, qu'on eût prit pour un seigneur, & il lui ordonne de déménager. Il envoya louer un appartement, & cela se fit dans un clin d'œil. De là, marmotoit-il entre les dents, je verrai passer le Russe, le Polonois, l'Allemand, le Suédois, l'Espagnol, & voilà comme je veux voyager parmi ces messieurs. Ils viendront sous mes

fenêtres m'apporter leurs usages bizarres, & cela m'amusera sans épuiser ma bourse, & sans me fatiguer.

Enfin notre conversation se termina par une réflexion qui dégoûteroit bien des personnes de voyager; c'est qu'après des fatigues, & des dépenses qu'il seroit souvent impossible d'apprécier, on n'ose parler de ce qu'on a vu; car si ce sont des choses ordinaires, on n'excite nullement l'attention; & s'il est question de quelque objet extraordinaire, on s'écrie, a beau mentir qui vient de loin. D'ailleurs, quelque talent qu'on ait pour la parole, on est sûr d'ennuyer, si l'on fait quelque récit ou quelque description qui dure plus d'un quart-d'heure; les François, surtout, étant fort peu curieux de connoître les mœurs des étrangers.

En ce cas, dit la comtesse, je garderai mon or, & je trouverai des moyens de le dépenser ici beaucoup plus gracieusement. J'enverrai mon imagination & ma mémoire dans les pays lointains, deux facultés qui peuvent cheminer sans dépense, sans fatigue & sans bruit.

La comtesse a tenu parole, & maintenant sans quitter Paris, elle se fait une agréable illusion, en nommant le bois-de-Boulogne l'Italie, celui de Vincennes l'Angleterre, Saint-Cloud

Cloud la Hollande, Sceaux l'Allemagne, & toutes les fois qu'elle s'y rend, elle ne manque pas d'y passer la journée avec le plan & la description du pays, dont elle se forme l'idée. Notre ame nous fournit tant de moyens de jouir, sans avoir besoin de nous déplacer, qu'il est étonnant qu'on n'en fasse pas plus d'usage, & qu'au milieu des ressources immenses qu'elle nous offre à toute minute, on se livre à l'ennui.



Épître à l'enfance.

O vous, qui du bonheur nous retracez l'image,
 O précieux espoir des auteurs de vos jours,
 Que vous employez bien le printems de votre âge !
 Toujours vous badinez, vous folâtrez toujours.

Aimable & jeune essaim, les ris vous environnent ;
 Dans vos airs enfantins vous avez mille appas,
 Les Grâces & Cypris tour-à-tour vous couronnent :
 La folie & les jeux vous suivent pas-à-pas.

Dans le moindre joujou, par un heureux prestige,
 Vous croyez découvrir les plus grandes beautés ;
 Une balle qui roule & l'oiseau qui volige,
 Suffisent pour tenir tous vos sens enchantés,

D'un carton recourbé la mobile structure
 Pour vous est un prodige, un superbe château ;
 D'un Turc ou d'un Chinois la grotesque peinture
 Vous amuse bien plus qu'un dessin de Vateau.

L'amour, l'ambition, ces vautours de la vie,
 Ne peuvent exciter vos frivoles desirs;
 Et le souffle mortel de la maligne envie
 Ne sauroient altérer vos innocens loisirs.

Quelquefois disputant pour un prétendu trône,
 Lorsque des combats feints sont l'objet de vos jeux,
 En riant le vaincu renonce à la couronne,
 Et tout déchu qu'il est, il n'est pas moins heureux.

Votre esprit, quoique vif, jamais ne se tourmente
 Pour des maux qui souvent ne doivent point venir;
 Et vous prenez le temps ainsi qu'il se présente,
 Sans vous embarrasser d'un douteux avenir.

Un hochet égaré cause-t'il vos allarmes?
 Tels que de papillons errans de fleurs en fleurs,
 Vous oubliez bientôt ce qu'il avoit de charmes,
 Et sur l'aîle des vents vous renvoyez les pleurs,

Ce que j'admire encor, c'est votre indifférence
 Pour ces métaux fatals que la terre produit:
 Trop heureux de ne mettre aucune différence
 Entre un morceau d'argile & Por qui nous séduit!

Incapables de nuire, & suivant la nature,
 De la simple colombe on vous voit la candeur;
 Et le germe du bien n'attend que la culture
 Pour se développer au fond de votre cœur.

Vers les sentiers du vrai, dans des ans si dociles,
 Vos pas, avec le temps, sont aisés à tourner.
 Ah! fortunés cent fois, si des guides habiles,
 Par l'attrait des plaisirs, vouloient vous y mener!

Momens délicieux! ô première existence!
 Qu'ils sont tristes les jours qui vous ont succédé!
 Ah! je préférerois votre folle inconstance
 A la froide raison dont je suis obsédé.

Trop vains regrets! au lieu de ces nuits sans orages
 Où de légers zéphyrus suspendoient mon réveil,
 Des vives passions, fertiles en naufrages,
 L'ouragan furieux m'arrache au doux sommeil.

Cependant vers cet âge éloigné d'artifice,
 Où la jeunesse encor se dépeint tout en beau,
 On touche, je l'avoue, au bord du précipice,
 Et de l'expérience il faudroit le flambeau.

Ignorant ces détours, qu'on appelle prudence,
 J'ouvrois mon ame alors dans mon zèle indiscret;
 Le plus fourbe souvent avoit ma confiance:
 Imprudent! dans son sein j'épanchois mon secret.

L'illusion a fai. L'affreux tableau du monde,
 De sa perversité m'a montré les effets;
 Et de l'hypocrisie, en fraude si féconde,
 J'ai soulevé le masque, & j'ai vu des forfaits.

Du mortel corrompu! j'ai fondé le mensonge;
 Son discours éloquent n'est pas moins imposteur:
 A ses yeux la vertu n'est, hélas! qu'un vain songe;
 Dans sa bouche exaltée elle est loin de son cœur.

J'ai senti dans ses bras que celui qui vous presse,
 Rarement est conduit par un noble intérêt:
 Que pour vous tromper mieux le traître vous caresse
 En aiguifant un glaive, à percer toujours prêt.

J'ai compris qu'un succès exigeoit des souplesses
 Dont rougit quelquefois l'homme le plus rampant;
 Qu'un stupide Crésus prodiguoit ses largesses
 Au lâche adulateur qui se traîne en serpent.

Mais vous, bien différent dans votre insouciance,
Sensibles, francs & bons, quel est votre destin!
Votre aurore est paisible, & vos cœurs, dans l'enfance,
Sont purs comme la fleur qui naît un beau matin.

Non, non; si j'avois pu disposer de mon être,
Je n'aurois point connu l'homme injuste & jaloux.
Tendres fruits de l'amour, je n'aurois voulu naître
Que pour rester enfant, & vivre parmi vous.

Histoire du Major André.

ANDRÉ & SOPHIE s'aimoient comme deux
ames qui viennent de s'ouvrir à l'amour. Mais
point d'espoir. Un père tendre ne l'étoit pas en-
core assez pour accorder l'héritière d'une grande
maison à celui qui n'avoit en retour qu'un cœur
& des vertus. Folle passion de la guerre, une
fois tu semblas utile au but sacré de la nature,
„André, dit le vieillard, Sophie t'aime, Sophie
t'est chère: & votre bonheur à tous deux adour-
cit mes vieux ans. La guerre est allumée dans
un autre hémisphère; vole, & reviens couvert

de lauriers. Que ta gloire te tienne lieu d'une naissance illustre! Sophie en fera le prix. Adieu, mon fils, . . — Son fils! — répète en écho le cœur enflammé d'André. Et tout est dit. Plus tranquille, il eût rougi d'accabler de sa liberté, des millions de sujets. André ne vit que Sophie; ô Sophie! . . ô mes amis! excusons l'amour fortifié des préjugés d'un père.

Il va partir. Les larmes de la tendre Sophie le suivront à travers les mers, dans ses combats, au milieu des déserts. Tout est prêt, O pauvre Sophie! alors qu'une permission indiscrette sortit de ta bouche, tu ne sentois pas qu'il y auroit un moment d'adieu; d'adieu. . . Eh! quel amour, dans sa fougue délicieuse, a pensé qu'on pouvoit se quitter? Sophie a vu des semaines, des jours, des heures devant elle. . . ; & les heures, les jours, les semaines se sont enfuis, comme ils se sont écoulés pour l'artisan paisible. Un jour leur reste encore. Ce jour leur semble un siècle de bonheur; & leur bonheur futur, qui vient s'y confondre, ne fait pour eux qu'un moment de bonheur, de l'éternité entière. . . Les lentes vingt-quatre heures sont usées aussi. Quel effroi! l'abîme qu'ils ne voyoient pas se découvrir; la douleur enveloppe & serre leurs cœurs. Ecoutez la désespérée Sophie. — „Qu'il vive, qu'il vive; c'est tout pour moi „. — Eh!

de quel droit. . . Mais que peuvent & ses tourmens & ses remords, & sa triste voix qui va maudissant une fatale ambition, & ses emportemens contre l'amant qui s'y abandonne? On plaint l'amour, & ses fureurs ne sont point écoutées. André est sur la mer; il vogue.

Chaque flot qui l'éloigne de Sophie, porte à André un nouvel espoir. Quelques mois encore, & il vivra tout dans l'avenir. Sophie est plus difficile à consoler. Mais enfin, quand le désespoir d'un cœur a long-temps éclaté en vain, la paix revient, ou le cœur s'anéantit. Un jour Sophie put goûter l'espérance; doux présent des cieux, elle s'accrut chaque jour; & les tristes restes d'un passé délicieux s'effaçoient en même tems. Enfin son cœur put s'en nourrir. Ainsi tu es, Amour! dans l'absence, il n'est que l'espoir pour toi. Et quand tu n'espères plus. . . O amitié! déesse de ma jeunesse, plus solide & aussi douce, chez toi chaque moment est jouissance, & jouissance y naît d'avoir joui. Tu ne crains point les ailes du temps, & tu laisses à l'amour celles de l'espoir. En toi-même est le bonheur. Amitié, je t'ai adorée; le reste de mon existence s'écoulera pour toi.

Deux années ne sont pas encore passées; mille exploits ont couronné sa vaillance. Une

place honorable, & plus encore sa gloire, distinguent le jeune André. Au milieu des horreurs d'une guerre civile, il semble même que sa vertu est reconnue; il n'en paroît que plus grand. Et son cœur, dans le succès que lui vaut l'amour, loin d'en être ébloui, n'en devient que plus sensible à l'amour.

Arnold, nom dévoué à l'exécration des fièles, un traître Américain, veut livrer aux Anglois une place forte dont dépend un vaste pays. Il demande un homme pour convenir des démarches réciproques, & du prix de son crime. Des richesses, des honneurs le contenteront. Dieu! quelque luxe de plus, quand son cœur sera chargé de remords! des honneurs, à celui là qui trahit sa patrie! L'impérieuse politique accorde tout. Elle se joue des richesses, de la vie, de l'honneur; mais la vertu. . . Il n'y a plus qu'à chercher dans l'armée un homme intelligent qui sache conserver sa tête au milieu des périls, & que le crime n'épouvante pas davantage. Hélas! André ne vit que Sophie. . . ou peut-être le vain nom de rebelle séduisit sa vertu ordinaire. Le général Anglois balançoit entre mille; André se présente à lui. Le général rougit; tel est l'empire de la vertu. En gémissant, il remet à l'infortuné André les instructions qu'un traître seul eut dû avoir. André est parti la joie dans le cœur; il croyoit voler à sa Sophie.

André a pénétré jusqu'à Arnold. Il l'a vu; il l'a vu traiter pour quelque or, du sang de tout un peuple, & du malheur des générations futures. Un coup de foudre n'anéantit pas plus vivement. Et son ame est navrée des premiers remords. . Mais comment faire? le déshonneur par-tout, par-tout plus de Sophie. Il paroît cependant qu'il reprit le chemin du camp. Sa tête n'y étoit plus; il tomba dans un parti d'Américains. Fouillé, convaincu, il est traîné devant Washington. Oh! l'honneur. . . Cet homme que son retour eût couvert de gloire, le voilà condamné à mourir du supplice des lâches. Et il le méritoit. L'honneur. . . c'est le voile de la vertu & le masque du vice.

L'échaffaud est dressé. Le crime de l'amant alloit s'expier: la noble fierté du héros révint dans son ame. Et après qu'on l'a vu naguère fuir honteusement vers les lauriers qui l'attendoient, maintenant il marche au gibet comme il eût marché au combat; heureux par son supplice d'effacer son opprobre, heureux de perdre une vie de remords, indigne de Sophie.

„Américains, disoit André du haut de l'échaffaud, braves soldates dont je fus digne, dont le nom m'avilit, j'aimois; voilà mon crime & voilà mon excuse. Mais je voulois votre perte; & vous me rendez ma gloire. C'est au gibet que je

vais la retrouver. Oh! j'é portois dans mon cœur les tourmens des enfers; je ne pouvois adorer la vertueuse Sophie.

„Américains, que le tombeau qui s'entrouvre, n'enferme pas avec moi mon opprobre! & si mon crime peut demander de la pitié, puisse une larme de vous, puisse un soupir généreux plaindre celui qui fut vertueux trente ans; pour être coupable un jour! Américains, il suffira à mon cœur; & la tendre Sophie n'entendra point le nom avili de son amant „

Les soldats pleuroient; le général pleuroit. On dit même que le traître Arnold fut ému en l'apprenant.

Et Sophie. . . Sophie vit encore. L'ame qui n'a plus d'espoir, a bien de la force contre le malheur. Quant au forfait d'André, Sophie ne l'en méprisa pas. Homme juste, nie-moi tes foiblesses; homme passionné, te diras-tu à l'abri du crime? Hélas! nos passions sublimes dans leur source, tiennent pas moins de la nature humaine dans leurs écarts. La loi punit; l'homme vertueux tremble. Périrait celui qui méprise! Sophie le plaignt; les Américains même l'avoient plaint. Sophie l'aima; elle existe; encor pour l'aimer.

33.

*Evénemens de la vie d'une jeune
fille entretenue & d'un jeune &
joli cheval.*

L A F I L L E .

A QUINZE ans une jeune & jolie fille fait la conquête d'un grand seigneur, fort riche.

Il se déclare son amant, lui donne une maison montée, & ajoute aux superbes diamans dont il pare la jeune fille, cent cinquante louis à dépenser par mois pour ses menus plaisirs.

La jeune fille, vêtue dans le dernier goût, la tête chargée de plumes, vole aux promenades dans une élégante voiture, & semble dédaigner tous ceux qu'elle voit.

La jeune fille ne se refuse rien; rien ne lui coûte pour satisfaire ses fantaisies.

La fille atteint vingt ans; cinq ans de caprice pour un grand seigneur, c'est un siècle. Il laisse la demoiselle avec ce qu'il lui a donné.

Du grand seigneur la demoiselle passe au financier. Ce financier prodigue l'or, mais c'est pour une ou deux fois: adieu le financier.

 LE CHEVAL.

Un grand seigneur voit un jeune & beau cheval;
il en fait l'acquisition pour en faire sa monture.

La plus belle écurie, la litière toujours fraîche, le foin le plus pur, l'eau la plus limpide, feront pour le beau cheval, dont on tressera les crins avec des rubans, & dont l'équipement sera parfemé d'or & d'argent.

Le cheval, fier du poids qu'il porte, secoue la tête avec orgueil, frappe du pied avec impatience, & blanchit son frein de son écume.

On redouble de foins pour le courfier; il ne manque de rien.

Ce cheval étoit beau, mais on en a vu un autre plus jeune; on ne se soucie plus de celui là.

Au cabriolet le joli cheval; il ira à merveille, il est encore frais. On met le cheval dans une écurie moins belle, & il n'est pansé que tous les deux jours.

Le commis se présente sur les rangs; on ne peut pas le refuser, on a près de trente ans; on n'a plus rien.

Le commis s'aperçoit que la beauté est empruntée, & qu'il se ruine. Il s'en plaint, la dame le chasse, & reste avec ses remords, que fera-t-elle?

Le laquais. . . Ah ciel! un laquais! Il faut pourtant en venir là, ou mourir de faim! Quel crève-cœur! Le laquais n'a que ses gages, il se repent & disparaît.

Descendre à la porte, & m'avilir à ce point-là, dit la pauvre femme en se rappelant le passé & en versant des larmes. La faim, la misère la contraignent.

On l'arrête, on la conduit en prison. Un poison destructeur a coulé dans ses veines.

A l'hôpital! Dieu! une femme comme moi à l'hôpital! Oh! j'en mourrai!

Elle y meurt en effet, rongée de remords, & dans les plus cruels tourmens.

 LE CHEVAL.

Un cheval de l'attelage meurt. Il faut prendre celui du cabriolet, il est tout pareil à l'autre.

Le seigneur a acheté un attelage complet. Le joli cheval a des javarts, il est laid à-présent. Il faut le vendre au loueur de carrosses de remises.

Oh! comme il a les oreilles basses ce cheval-là, dit le loueur de carrosses de remises, il dépare l'autre. Vite qu'on l'attèle au fiacre; conduisez-le sous l'angar qui est dans la cour.

Il est vieux, il est maigre, il a de mauvais foin, peu d'avoine, il est roué de coups, il tombe épuisé de fatigue; il se casse la jambe.

Il ira bien sur trois pieds, il se trainera comme il pourra, c'est un cheval perdu; il a la morve & la jambe cassée.

On traîne le pauvre cheval chez l'écorcheur; on l'assomme.

La seule différence qu'il y ait entre la fille & le cheval, c'est que ce dernier fut toujours utile, & n'a pas mérité son sort.

Lettres érotiques.

Vous avez exigé de moi , que j'éviterois toute occasion de vous rencontrer aujourd'hui. Sans espérance de vous voir, ma tendre amie, je cherche à me consoler de cette privation en vous écrivant. Ce plaisir est d'autant plus doux , que j'ose m'y livrer pour la première fois. Vous savez pourquoi je m'y suis toujours refusé jusqu'à présent. Un commissionnaire infidèle, un moment de distraction, les recherches de la jalousie, mille dangers auxquels trop souvent exposé le commerce épistolaire, toutes ces réflexions m'ont fait tomber vingt fois la plume de la main. Votre sûreté & votre bonheur me sont aussi précieux que mon amour.

Vous me permettez donc de le conserver ce billet, cet heureux billet, où, pour la première fois, vous m'assurez que vous m'aimez. Quelle peine ne m'avez-vous pas faite hier, quand vous avez paru vouloir le reprendre ! me connoissiez-vous

vous encore trop peu pour vous confier à moi? Vous aviez donc oublié que je fus votre ami, avant d'être votre amant? Une telle liaison ne peut jamais devenir dangereuse. Croyez que si, par une fatalité cruelle, mon amour pouvoit s'éteindre un jour, l'estime & l'amitié survivroient pour vous dans mon cœur, au doux sentiment que le temps auroit pu détruire.

Aimez, Thirza ; vous êtes jeune & belle ; aimez, le temps fuit & la beauté s'efface. Songez que la belle Vénus fut, à sa naissance, emportée par les heures. Cette ingénieuse allégorie nous dit assez que le temps nous en leve la faison des plaisirs. Aimez, belle Thirza ; l'Amour est le dieu du bonheur. Le hibou triste & solitaire, est l'attribut de la déesse: la tendre colombe est l'oiseau chéri de Vénus ; les ris & les jeux accompagnent toujours le char de la reine des amours.

O ma Thirza ! qu'il est doux d'aimer & d'être aimé ! Combien l'amour t'embellit ! Que de charmes nouveaux je découvre en toi ! Oui, je sens que je t'aime avec plus d'ardeur encore, dans la douce persuasion d'être aimé. Mon amour est au comble, ainsi que mon bonheur. Rien ne peut plus l'augmenter ; comme rien ne pourra l'affoiblir . . . Et tu peux craindre une rivale !

Ah! bannis cette crainte frivole: elle nous est injurieuse à tous les deux. Non, ma douce amie; non, jamais je n'aimerai que toi. Ton cœur me feroit enlevé que le mien te suivroit toujours, malgré ton inconstance. Les dieux mêmes ne pourroient m'empêcher de t'aimer: ils peuvent m'arracher la vie, & non pas mon amour. Les ordres d'un époux pourront un jour nous séparer. Mais l'amour a des ailes: il saura s'en servir; non pour être volage, mais pour nous réunir en secret, loin des regards jaloux dont nous sommes environnés.

Votre commissionnaire attend: il faut fermer ma lettre. Pourrez-vous bien me lire? vous ne connoissez encore ni mon écriture, ni mon style: ah pourvu que vous connoissiez bien mes sentimens. Si votre amour est égal au mien, toutes nos pensées doivent être communes. Ce que vos yeux ne pourront lire, votre cœur saura le deviner. Songez que c'est un amant qui vous écrit. Sa lettre commence & finit, en disant qu'il vous aime, & vous aimera toujours.

II.

Qui? vous, madame! vous aimez! ah! que votre cœur est encore loin de l'amour! . . .
Vous m'aimez! . . . à peine me l'avez-vous dit

une seule fois ce mot si doux, ce mot enchanteur, ce *je vous aime*, dont vous êtes si avare, & moi si prodigue envers vous. Ne l'entendez-vous pas, dans une belle nuit du printemps, le rossignol amoureux mille fois répéter dans son langage cette expression de sa vive ardeur? Ah! si ce que vous dites ressentir pour moi est de l'amour, il est donc plusieurs façons d'aimer: car certainement, j'aime comme vous n'aimez point. Quels goûts, quels caprices même m'avez-vous jamais sacrifiés? Oui, j'ai fait couler de vos yeux quelques larmes, larmes de sensibilité plutôt que d'amour. Les transports que j'ai excités dans votre ame enivrée, étoit-ce bien à l'amour encore que je les devois? . . . Ah! pardonnez ce doute à l'excès de ma passion, à mon égarement. . . . Mais celui qui ne vit entièrement que pour ce qu'il aime, dont la vie est dans son amour, qui n'a d'autres désirs, d'autres vœux que les siens; celui qui, dans un cercle de beautés, n'a des yeux & un cœur que pour une seule; qui lui sacrifieroit sa fortune, son état, sa vie. . . que fais-je? son honneur même peut-être. . . Voilà, madame, voilà le véritable amant, l'amant que vous désespérez, & qui méritoit du moins une maîtresse plus tendre ou moins cruelle que vous.

III.

Le barbare! . . . sans pitié pour ta foiblesse, dans une situation toujours si intéressante, si respectable, sur tout aux yeux d'un époux. . . . Le barbare! il t'enleve presque mourante à travers les neiges & les frimats: il court ensevelir dans une affreuse solitude ta jeunesse & tes charmes, son cruel amour & sa funeste jalousie! . . . Il triomphe, il jouit de nos tourments; peut-être il insulte à tes larmes. . . . Hélas! j'ai cru le pressentir hier, ce malheureux voyage, ce rapt fait à mon amour, en voyant ton époux marcher à grands pas dans ton appartement, d'un air inquiet & rêveur, lançant sur nous par intervalle des regards sombres & jaloux. Dès-lors j'ai deviné ses soupçons & prévu sa vengeance.

Te peindrai-je mon désespoir, lorsqu'en approchant de ta maison, ce matin, j'ai vu sur la neige les traces de la voiture, signe, hélas! trop certain de ce funeste départ & de mon malheur? Je sonne à ta porte; j'appelle, je crie, on ne me répond point: tout étoit morne, triste & solitaire autour de moi. Je vois sur le grand chemin qui conduit à l'Orient. Hélas! j'ai cru apercevoir dans le lointain la chaise de poste qui emportoit au fond de la Bretagne l'aimable objet de mon amour & de mes regrets. Que pouvois-je faire alors? . . . accuser le ciel, soupirer & gémir.

Idole de mon cœur, ô ma Thirza, dis, fongeras-tu à moi dans cet affreux désert', où l'hymen ravisseur court cacher sa proie? Iras-tu quelquefois t'enfoncer dans un bocage épais, rêver à nos amours, t'occuper de l'amant le plus tendre & le plus infortuné? Pour moi, je n'aurai d'autre consolation qu'à relire mille fois les lettres que tu m'as écrites; à baiser ton portrait, les cheveux & le ruban que tu m'as donnés. Je passerai souvent devant la maison que tu habitois: j'irai soupîrer sur le seuil de ta porte, redemander aux dieux l'amante la plus chérie. Souvent on me verra, tel qu'une ombre légère, à l'approche de la nuit, long-temps avant le jour, errer à l'entour de tes jardins. En voyant les branches de tes lilas s'élever au-dessus de tes murs; je dirai: „Beaux arbres, où est ce temps heureux où je cueillois vos fleurs les plus précoces, pour en orner le sein de ma bien-aimée? Beaux lilas! vous avez été témoins de nos caresses & de nos baisers; soyez-le aussi de ma douleur. „

Adieu donc, chère âme de ma vie: sois heureuse loin de moi, puisque le ciel ne nous permet point d'être heureux ensemble. Apprends les vœux qu'hier, dans ta chapelle, je formois à tes côtés. Je disois; „Dieu bon! rends mon amante heureuse. Pardonne-lui l'amour qu'elle a pour

moi, si cet amour est un crime. C'est moi qui l'ai séduite. Que cette passion ne soit point la cause de son infortune: lance tous tes traits sur moi; mais épargne ce que j'aime.,,

IV.

Il est le plus heureux des hommes, & moi le plus infortuné. Mirebelle vous a vue; il vous a remis ma lettre. L'heureux Mirebelle! il a passé un jour entier auprès de vous: & quel jour encore! votre époux étoit à la chasse; vos argus étoient en défaut; sans gêne, sans contrainte, mon ami a donc partagé vos jeux innocents, les plaisirs purs de la campagne, mais du moins, vous a-t-il parlé de moi? vous a-t-il dit que, depuis votre départ, indifférent sur tout, j'ai renoncé à toute société, excepté à la sienne: car lui seul entend mes soupirs, & partage mon chagrin. Il en a deviné la cause. Il vous a nommée; je me suis tû: mon silence & mes larmes ont trahi le secret de mon cœur. Mais vous connoissez Mirebelle & l'honnêteté de ses sentiments; Vous aussi l'avez jugé digne de votre confiance. En vous promenant avec lui dans l'allée des acacias, vous l'avez interrogé plusieurs fois à mon sujet: & il a cru voir dans vos questions tout l'intérêt que vous preniez à son jeune ami. Et moi, où étois-je, que faisois-je alors? Loin de ce que j'aime, environné d'objets nuls à mes

yeux, je périssois d'ennui au milieu du tumulte & des réjouissances publiques. Vous me direz peut-être qu'il n'auroit tenu qu'à moi d'accompagner Mirebelle. Je sens vos reproches; mais je n'y répondrai pas en ce moment. J'espère vous voir vendredi; c'est le jour consacré à Vénus, jour heureux pour les amants. Je vous dirai mille fois que je vous aime; ce sera ma seule manière de me justifier; & je vous persuaderai peut-être qu'un amant aussi tendre ne peut avoir des torts volontaires envers l'objet qu'il aime.

Vous daignez donc toujours songer à moi dans votre solitude? ah! demeurez-y, puisqu'elle nourrit, qu'elle fortifie votre amour. Mais permettez-moi d'aller plus souvent la partager avec vous. Combien j'aimerois à me promener seul à vos côtés, au bord de ces ruisseaux, sous ces feuillages sombres, où des milliers d'oiseaux, par leurs chants & leurs tendres caresses, invitent à se livrer au sentiment délicieux qui les anime. Que de choses j'aurois à vous dire! je vous ferois répéter cent fois que je vous suis toujours chère; aussi chère que dans ce temps heureux, où, tous les jours, je m'enivrais du bonheur de vous voir. Je me rappelle avec volupté ces moments trop courts, ces moments pleins de charmes. Ainsi, par de tendres souvenirs, je cherche à me consoler des peines de votre ab-

fence. Combien de fois j'ai repassé devant cette heureuse maison, à laquelle je vous redemande en vain; sous cette jalousie, où j'ai attendu, avec un battement de cœur si vif, l'instant fortuné où elle viendrait à s'ouvrir. Quelle nuit sombre! quel vent effroyable! mais l'amour portoit son flambeau devant moi: & quel obstacle pourroit arrêter un amant, qu'appelle l'espoir du bonheur! . . . O! nuit charmante, nuit affreuse d'hiver, je te préférerai toujours aux plus beaux jours du printemps. . .

Dernièrement, je passois, comme de coutume, devant cette maison chérie. La petite porte du jardin, cette porte favorable étoit entr'ouverte. Je m'y précipite avec transport. A cette joie si vive, succede bientôt le plus tendre recueillement. Je me croyois transporté dans le sanctuaire d'une divinité. Tout m'y parloit de vous; tout m'y retraçoit votre image. Je croyois vous appercevoir au fond de ce berceau mystérieux, où pour la première fois je sentis que j'étois aimé. Il me sembloit vous voir sourire & me tendre les bras. J'y vole. . . hélas! je n'embrasse qu'une ombre légère. Une douce mélancolie s'étoit emparé de mon ame. J'étois triste dans ces lieux où vous n'étiez plus: pourtant je me plaisois à y demeurer. J'appuyois, je collois mes lèvres par-tout où je croyois que

vosre main avoit pu toucher; je vous redemandois aux arbres, aux fleurs, à tout ce qui m'environnoit, & je répétois en soupirant les tendres chanfons que l'amour feul m'a infpirées pour vous.

Et vous cependant, que faites-vous dans votre folitude? êtes-vous contente, êtes-vous heureufe? Je fuis bien trifte, moi: mais que mon chagrin n'aille point jufqu'à vous, & ne trouble point la féréntité de votre ame. . . Sans doute vous veillez, avec une tendrefle affidue, à l'éducation de votre fille: elle eft fi intéreffante, cette aimable Virginie! Et votre époux, connoit-il enfin le prix de ce qu'il poffède? Soyez toujours prévénante, douce, complaifante vers lui. Vous lui devez des égards, des foins, de l'attachement même: mais votre amour m'appartient. A Dieu ne plaife cependant que mon bonheur puiffe vous coûter la perte du vôtre. Aimez-moi toujours, fi vous le pouvez, fans vous rendre malheureufe. Je renonce à votre amour, s'il faut le payer par vos larmes. . . Mais je ne renoncerai jamais ni à votre amitié, ni à votre eftime. . . Adieu, . .

Rémarques

de M. le comte de Mirabeau,
sur le livre intitulé, la vie du
Baron de Trenk.

Nous avons déjà parlé bien des fois de la douceur des principes personnels de Frédéric. Peut-être sera-t-on étonné de cette assertion, dans un pays où la vie du baron de Trenk a eu un si grand succès, & allumé une si vive colère; comme si un ordre arbitraire & une détention rigoureuse étoient une chose vraiment inouïe chez notre nation! Mais le livre du baron de Trenk; que nous connoissons dès long-tems, n'a rien changé à nos idées. Nous avons mille raisons de révoquer en doute la plupart des détails qu'on y trouve; nous en avons sur-tout d'accuser ses réticences.

Pour donner, entre mille autres, une de nos raisons de lui accorder peu de croyance, nous dirons, par exemple, que le général de Wakenitz, au service de Hesse, cité par M. de Trenk

en témoignage, a dit publiquement qu'il n'avoit aucune idée des faits que celui-ci rapporte.

Mais il a paru en allemand une critique de la vie, qui, ne s'attachant à la réfutation d'aucun des faits en particulier, & les prenant à toutes fins tels que M. de Trenk les donne, n'en montre qu'avec plus de force que ces faits même justifient le roi, & qu'une multitude de passages ne permet pas de croire à la bonne-foi du conteur. Cette critique est de deux écrivains. L'un, qui paroît être ou avoir été officier, parcourt superficiellement les deux premiers volumes, & ne fait, dans son enthousiasme, qu'exalter Frédéric & injurier Trenk : l'autre, qui semble un écrivain connu, & déclare avoir eu à se plaindre de Frédéric, examine plus particulièrement le reste de l'ouvrage; & ses réflexions, tout autrement fines & profondes, jettent un grand ridicule & une défaveur absolue sur le livre qu'il réfute. Voici une courte analyse de leurs observations.

M. de Trenk avoue que le roi, non-seulement son souverain, mais encore son bienfaiteur, lui avoit défendu d'écrire à son oncle le chef des Pandours. Où est le pays de l'Europe où, nous ne disons pas un roi, mais un général d'armée, n'ait pas le pouvoir d'ordonner ou de défendre à un officier, ce que le bien du service lui paroît

exiger, & où tout officier homme d'honneur, ne se croie pas obligé d'obéir? Quelle armée feroit-ce que celle où les officiers pourroient examiner la nécessité, la convenance, la justice de ses ordres, & jusqu'à quel point on peut y contrevenir, sans se croire criminel au tribunal de sa conscience?

Cette question une fois décidée, comme on la jugera dans toutes les monarchies, dans toutes les armées, dans tous les régimens de l'Europe, Frédéric est bien près de se trouver entièrement justifié envers M. de Trenk. Celui-ci viole ses ordres; le roi lui demande: Etes-vous en correspondance avec votre oncle? — Non. — M'en donnez-vous votre parole d'honneur? — Oui, Sire. C'est au moment où M. de Trenk venoit d'écrire à son oncle, que s'est passé ce dialogue. Faut-il s'étonner que l'officier parjure ait été envoyé à la forteresse? C'est une punition très-usitée dans le service Prussien. M. de Trenk complotte son évasion, s'enfuit avec un officier qu'il porte à désertter; il tue ceux qui les poursuivent. Sont-ce là de ces actions propres à inspirer de l'intérêt ou de la pitié? On ne peut guère regretter le bonheur de vivre dans un pays où cette jurisprudence feroit admise.

Tous les gouvernemens mettent un grand intérêt à se ressaisir de ceux qui leur ont échap-

pé. Le résident du roi de Prusse parvient à arracher Trenk de Dantzick, & à le reconduire sur les terres Prussiennes, où cet homme avoit violé si grièvement toutes les loix. Cet officier, d'abord désobéissant, puis parjure, ensuite rebelle, enfin meurtrier, est conduit à Magdebourg. Si le résident Prussien a employé des moyens malhonnêtes pour se saisir du fugitif, il est infame, & personne ne voudroit avoir joué un rôle si vil. Mais le roi ne sauroit être blâmé de s'être servi de son résident pour arriver à son but, où la justice étoit absolument de son côté.

A Magdebourg, M. de Trenk recommence ses menées; elles rendent son emprisonnement plus dur: il n'y a là rien que de très-simple. Les complots de M. de Trenk devoient-ils donc porter le roi à lui accorder sa grace? — Mais on vouloit l'y faire périr. — Quelle preuve en avez-vous? seroit-ce que Frédéric l'a relâché?

M. de Trenk dit qu'on a exigé de lui le serment de ne rien révéler des traitemens qu'il avoit éprouvés durant sa prison. L'un des critiques lui reproche ce manque de foi; & certes, c'est trop sévère; mais l'autre est tout autrement pressant. Pourquoi, lui dit-il, pourquoi avez-vous attendu la mort de Frédéric pour écrire? Craigniez-vous sa vengeance & la longue main des rois? Mais lisez votre épigraphe: *Flectere*

si nequeo superos, acheronta movebo. Un homme qui veut attaquer l'enfer même, doit-il être arrêté par une crainte quelconque? Ah! vous avez manqué le vrai moment d'être intéressant, d'être cru. C'étoit du vivant de Frédéric qu'il falloit donner à l'Europe l'histoire de ses barbaries. Alors on auroit pu scruter, nier, expliquer vos étonnantes aventures. Si on ne l'eût pas fait, quels avantages on vous donnoit! Aujourd'hui, presque toutes les personnes qui favoient le fond de votre histoire sont mortes; le peu de témoins que vous citez ont oublié la plupart des circonstances de faits si éloignés; ils se garderont bien d'ailleurs de se commettre avec un pourfendeur d'hommes tel que vous vous annoncez. Quel est l'homme sage qui, sur vos propres rapports, voudroit avoir quelques relations avec vous? vaincu ou vainqueur, quelle gloire attendre d'un combat avec le Trenk de vos propres mémoires? Celle de l'avoir démasqué, un hableur auquel, en Allemagne, aucun être sensé n'a cru ni pu croire? Celle d'avoir justifié Frédéric le grand? De bonne-foi en a-t-il besoin ici? eh! que prouveroit aujourd'hui la négation des faits que M. de Trenk a affirmé? ce seroit voix contre voix: l'escrime la plus adroite, le duel le plus éclatant ne prouveront rien de plus.

Le premier critique fait une observation assez plaisante, pour dévoiler la maniere de d'être M.

de Trenk. Celui-ci dit, page 42 de son histoire : „ Il n'y a qu'un faquin savant qui écrive pour jeter de la poudre aux yeux à ses lecteurs; qu'un fanfaron qui raconte, pour prouver qu'il est un grand homme; qu'un affamé qui écrive pour gagner du pain : ce n'est aucune de ces trois raisons qui m'a mis la plume à la main. „ Mais dans la dédicace, il avoit dit: Le monde est avide de nouveaux romans; ce sont les livres qu'il paie le mieux, sur-tout lorsque des histoires véritables sont écrites en forme de roman; & j'ai besoin d'argent. — Fort bien dit le critique après avoir fait ce rapprochement, fort bien, bonhomme! tu as besoin d'argent; nourris-toi, à la garde de Dieu, de la curiosité du monde; personne ne t'en blâmera, puisque tu as une famille à pourvoir: un auteur peut avoir divers motifs pour écrire. Mais du moins n'essaie pas de nous faire accroire que tu ne penses nullement à l'argent quand tu écris; car, vois-tu bien, si tu n'y songeois pas du tout en composant tes livres, pourquoi recourir à la ruse économique de vendre le même ouvrage, la même année, à plus d'un libraire? de vouloir apprendre à vivre aux contrefacteurs le fabre à la main (M. de Trenk a en effet menacé le premier qui oseroit faire une édition furtive de ses ouvrages, de lui aller couper la tête,) & de rechercher toutes sortes de moyens pour le mettre en vogue? „

Une observation plus sérieuse, & très-raisonnable, est celle-ci : „Fou le roi, dit le critique, caffoit quelquefois des officiers pour des causes légères en apparence : c'est qu'il en avoit presque toujours de plus graves qu'il ne disoit pas, pour ménager le point-d'honneur de l'état d'officier. „

Mais sans recourir à de vagues conjectures, on peut, indépendamment des observations précédentes, s'expliquer la dureté dont Frédéric a usé envers M. de Trenk. Celui-ci avoue qu'il a eu une intrigue amoureuse avec une personne d'un rang très-éminent; si cette personne est celle que l'on nomme généralement, si de cette liaison il est venu des enfans ravis à la lumière par d'effroyables attentats, que de raisons particulières le roi ne peut-il pas avoir eu de traiter sévèrement M. de Trenk, sans que la décence lui ait permis de les dévoiler! Ce monarque ne lui auroit donné sans doute qu'une leçon de conduite, s'il s'étoit comporté décentement dans sa prison. Mais quand la séduction, les complots, la rebellion, ont été de sa part des aggravations réitérées du déplaisir, ou même de l'inquiétude qu'il a pu causer au roi son bienfaiteur, faut-il s'étonner que celui-ci ait redoublé de sévérité envers lui? qu'un roi ballotté de tant d'orages ait voulu se rendre maître d'un homme qui avoit
accu-

accumulé offenses sur offenses, & dont l'audace ne connoissoit aucun frein? Aujourd'hui M. de Trenk a beau jeu d'en appeler, pour prouver ce qu'il avance, à ce que personne ne le contredit. S'il reste des hommes instruits du fond de son affaire, peuvent-ils l'ébruiter? ne doivent-ils pas même, par respect pour les mânes du grand Frédéric, laisser toure cette intrigue sous le voile dont il a voulu la couvrir?

En voilà assez pour donner à penser aux gens raisonnables, que le recueil de rodomontades intitulé *la vie du baron de Trenk*, ne mérite pas que l'on prononce sur un aussi grand homme que Frédéric, qu'il a été inhumain, lui dont la vie entiere ne présente pas un trait de cruauté, & en offre mille de clémence; lui qui voyoit tout de si haut, qui ne se passionnoit sur rien; qui, pour répéter un mot échappé à sa discrétion, *se mettoit en colère sans se fâcher.*

De quelque action que M. de Trenk ait été coupable, dix ans de prison sont certainement une punition horriblement sévère, & il n'y a rien que de naturel dans la pitié qu'elle a inspirée, lorsque après la mort du roi, il a cru le moment favorable pour se faire valoir par le récit de ses malheurs & l'étalage de ses jactances. Les anciens nommoient les choses qui avoient été frappés de la foudre, *res sacra*; ils les regardoient avec respect, & n'osoient y toucher. M. de Trenk a été frappés de la foudre, il est sacré; il seroit intangible, s'il n'essayoît pas lui-même de profaner un grand homme, qui, sans doute, est aussi un être sacré Mais comment se résoudre à un parallele entre un Frédéric & M. de Trenk?

Quiconque voudroit juger la conduite de Frédéric envers M. de Trenk, sur les mé-

moires de celui-ci, est averti que les deux traductions qui ont paru de cet ouvrage allemand, sont excessivement infidèles. *)

36.

M é l a n g e s.

LES pieuses promenades de *Longchamp* ont été très brillantes le jeudi, & le vendredi saint; on y a étalé un luxe très-grand. Des seigneurs y ont paru sur des wiskis de dix pieds de haut, avec les filles qui entretiennent. Ce qui n'étoit pas encore arrivé dans ces promenades, est arrivée cette année-ci. Cette partie du public qui étoit spectatrice, & qui se tenoit à l'entrée des *champs* Elifées, a accablé des huées les demoiselles & les élégans, dont la conduite blesse le plus les préjugés ou la décence des mœurs. Ce passage sur la route de *Longchamp* deviendra, les années suivantes, comme un tribunal de censure publique.

Les papiers Anglois ont annoncé, mais sans aucun détail, la mort de 14 François de l'escadre de M. *de la Peyrouse*. Le cabinet de Versailles

*) Il vient d'en paroître une édition à Paris traduite par M. le baron lui-même, augmentée d'un tiers, & revue par un François.

les a reçu de relations de cet événement, Voici le peu qui en est transpiré. De tous ceux qui étoient descendus dans l'isle botanique, 18 François ont été massacrés & mangés par les insulaires. Au nombre de ces malheureux se trouve M. le chevalier *de Langle*, officier distingué par son mérite, son courage, & ses lumières. On ne fait point encore où est M. *de la Peyrouse*, on a de grandes inquiétudes sur son sort. Etant obligé de fuir la baye botanique, il manquoit de provisions, & ses bâtimens étoient en mauvais état.

37.

Poésies.

MES PLAISIRS.

QUAND à tes pieds, mon aimable Azemire,
Ma foible voix vient soupirer mes feux;
Ah! malgré moi, ton gracieux sourire
Suspend mes chants, ravit mon âme aux cieus.

Quand le matin ma main officieuse
De mille fleurs enlace tes cheveux;
Avec les miens ta main ingénieuse
Daigne dresser nos chiffres amoureux.

Quand sous mes doigts la docile navette
Noie un réseau pour ton sein délicat;
Le droit d'orner ta neuve collerette
Est entre nous un tacite contrat.

E e ij

Quand le plaisir guide sous la condrette
 Mon Azémire & son amant joyeux,
 Mon art ménage une sombre retraite,
 Où mille fois nous expirons heureux.

Lorsque le soir ma pressante tendresse
 Obrient d'ôter un importun corset,
 Pour abréger, ma légitime ivresse
 En folâtrant rompt vingt fois le lacet.

Tè leves - tu plus vermeille qu'Aurore,
 A tes genoux je veux être Tiron:
 Dans nos jardins viens-tu détrôner Flore,
 A tes genoux Zéphir est mon vrai nom.

A tes genoux ton jeune amant desire;
 A tes genoux il n'a plus de desir;
 A tes genoux il veut vivre, Azémire;
 A tes genoux il jure de mourir.

Par M. Mayet de Melun.

LE PARFILAGE.

JADIS on était bien moins sage,
 Et l'on filait le sentiment;
 Las, c'était un terrible ouvrage,
 Pour quiconque aimait tendrement!

Le monde se forme avec l'âge;
 Plus d'embarras & plus d'ennui,
 Du tems on fait meilleur usage,
 L'amour se parfile aujourd'hui.

Grace au secret du parfilage,
 Soupirer, séduire, être amant,
 Reprendre après un cœur volage,
 Tout est l'ouvrage d'un moment.

Mais à vos pieds, belle Aspasie,
 Le charme, hélas! est sans succès,
 On y file toute la vie,
 Et l'on n'y parfile jamais.

Par M. le Ch. de Boufflers.





A 2 9 14 b

[1789, 1]

vollständig

Mit 1 Tischreife

(in Vol. 17)

ULB Sachsen-Anhalt

Ausgew. hieden

Datum: /

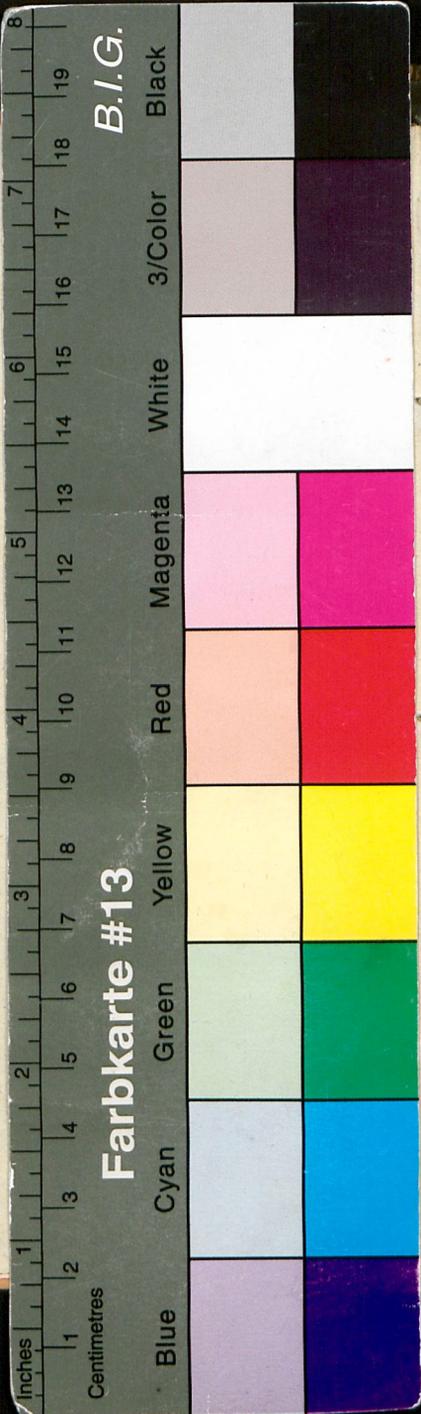
ULB Halle

3

001 750 240







CAHIERS
DE
LECTURE.

Premier volume.



UNIVERSITÄTS- UND LANDESBIBLIOTHEK SACHSEN-ANHALT
MAGDEBURG
1789

1789.

